This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

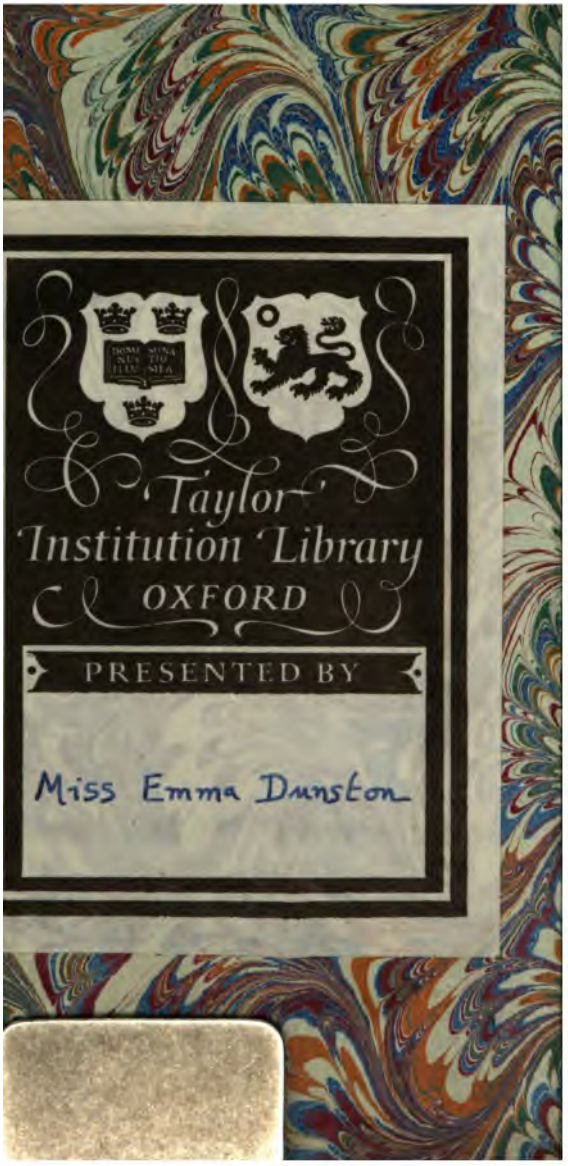
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


Taylor
Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Miss Emma Dunston

Vet. Fr. III A. 1157

LES ŒUVRES
DE MOLIÈRE

III

LES ŒUVRES
DE
MOLIÈRE

AVEC
NOTES & VARIANTES
PAR
ALPHONSE PAULY

TOME TROISIÈME

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27, PASSAGE CHOISEUL, 29

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 8 MAY 1984
OF OXFORD
LIBRARY

LA CRITIQVE DE L'ESCOLE DES FEMMES,

COMEDIE.

Par I. B. P. MOLIERE.

A PARIS,

Chez GABRIEL QVINET, au Palais,
dans la Gallerie des Prisonniers,
à l'Ange Gabriel.

M. DC. LXIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A LA

REYNE

MERE.

MADAME,

E ſçay bien que VOSTRE MAIESTÉ *n'a que faire de toutes nos Dedicaces, & que ces prétendus deuoirs, dont on luy dit élegamment qu'on s'acquitte enuers elle, ſont des hommages, à dire vray, dont elle nous diſpenſeroit tres-volontiers. Mais ie ne laiſſe pas d'auoir l'audace de luy dédier* La Critique de l'Eſcole des Femmes, *& ie n'ay pû refuſer cette petite occaſion de pouuoir témoigner ma ioye à* VOSTRE MAIESTÉ *ſur cette heureuſe conualeſcence, qui redonne à nos vœux la plus grande, & la meilleure Princeſſe du monde, & nous promet en elle de longues années d'vne ſanté vigoureuſe. Comme chacun regarde les choſes du coſté de ce qui le touche, ie me réjoüis dans cette allegreſſe generale, de pouuoir encore obtenir l'honneur de diuertir* VOSTRE MAIESTÉ; *Elle, MADAME, qui prouue ſi*

bien que la veritable deuotion n'eſt point contraire aux honneſtes diuertiſſemens; qui de ſes hautes penſées, & de ſes importantes occupations, deſcend ſi humainement dans le plaiſir de nos ſpectacles, & ne dédaïgne pas de rire de cette meſme bouche, dont elle prie ſi bien Dieu Ie flatte, dis-le, mon eſprit de l'eſpèrance de cette gloire; i'en attens le moment auec toutes les impatiences du monde, & quand ie ioüyray de ce bon-heur, ce ſera la plus grande ioye que puiſſe receuoir,

MADAME,

De Voſtre Majeſté,

Le tres-humble, tres-obeïſſant,
& tres-fidelle ſeruiteur,
& ſubjet,

I. B. P. MOLIERE.

LA CRITIQVE

DE

L'ESCOLE DES FEMMES.

LES PERSONNAGES.

VRANIE.
ELISE.
CLIMENE.
GALOPIN, Laquais.
LE MARQVIS.
DORANTE, ou le Cheualier.
LYSIDAS, Poëte.

LA CRITIQVE

DE

L'ESCOLE DES FEMMES,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

VRANIE, ELISE.

VRANIE.

Quoy, Couſine, perſonne ne t'eſt venu rendre viſite?

ELISE.

Perſonne du monde.

VRANIE.

Vrayment voila qui m'étonne, que nous ayons eſté ſeules, l'vne & l'autre, tout aujourd'huy.

ELISE.

Cela m'eſtonne auſſi; car ce n'eſt gueres noſtre coûtume, & voſtre maiſon, Dieu mercy, eſt le refuge ordinaire de tous les Faineans de la Cour.

VRANIE.

L'apreſ-dinée, à dire vray, m'a ſemblé fort longue.

ELISE.

Et moy ie l'ay trouuée fort courte.

VRANIE.

C'eſt que les beaux eſprits, Couſine, ayment la ſolitude.

ELISE.

Ah! tres-humble ſeruante au bel eſprit, vous ſçauez que ce n'eſt pas là que ie viſe.

VRANIE.

Pour moy i'ayme la compagnie, ie l'auouë.

ELISE.

Ie l'ayme auſſi; mais ie l'ayme choiſie, & la quantité des ſottes viſites qu'il vous faut eſſuyer parmy les autres, eſt cauſe bien ſouuent que ie rens plaiſir d'eſtre ſeule.

VRANIE.

La delicateſſe eſt trop grande, de ne pouuoir ſouffrir que des gens triez.

ELISE.

Et la complaiſance eſt trop generale, de ſouffrir indifferemment toutes ſortes de perſonnes.

VRANIE.

Ie gouſte ceux qui ſont raiſonnables, & me diuertis des extrauagans.

ELISE.

Ma foy, les extrauagans ne vont gueres loin ſans vous ennuyer, & la plus-part de ces gens là ne

ſont plus plaiſans dés la ſeconde viſite. Mais à propos d'extrauagans, ne voulez-vous pas me défaire de voſtre Marquis incommode? penſez-vous me le laiſſer toûjours ſur les bras, & que ie puiſſe durer à ſes turlupinades perpetuelles?

VRANIE.

Ce langage eſt à la mode, & l'on le tourne en plaiſanterie à la Cour.

ELISE.

Tant-pis pour ceux qui le font, & qui ſe tuent tout le iour à parler ce jargon obſcur. La belle choſe de faire entrer aux conuerſations du Louure de vieilles équiuoques ramaſſées parmy les bouës des Halles & de la Place Maubert! La jolie façon de plaiſanter pour des Courtiſans! & qu'vn homme monſtre d'eſprit lors qu'il vient vous dire; Madame, vous eſtes dans la Place Royale, & tout le monde vous voit de trois lieuës de Paris, car chacun vous voit de bon œil; à cauſe que Bonneüil eſt vn village à trois lieuës d'icy. Cela n'eſt-il pas bien galant & bien ſpirituel; & ceux qui trouuent ces belles rencontres, n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

VRANIE.

On ne dit pas cela auſſi, comme vne choſe ſpirituelle, & la plus-part de ceux qui affectent ce langage, ſçauent bien eux-meſmes qu'il eſt ridicule.

ELISE.

Tant-pis encore, de prendre peine à dire des ſottiſes, & d'eſtre mauuais plaiſants de deſſein formé. Ie les en tiens moins excuſables; &, ſi i'en

eſtois juge, ie ſçay bien à quoy ie condamnerois tous ces Meſſieurs les Turlupins.

VRANIE.

Laiſſons cette matiere, qui t'échauffe vn peu trop, & diſons que Dorante vient bien tard, à mon auis, pour le ſoûpé que nous deuons faire enſemble.

ELISE.

Peut-eſtre l'a-t'il oublié, & que...

SCENE II.

GALOPIN, VRANIE, ELISE.

GALOPIN.

Voila Climene, Madame, qui vient icy pour vous voir.

VRANIE.

Eh mon Dieu! quelle viſite.

ELISE.

Vous vous plaigniez d'eſtre ſeule, auſſi; le Ciel vous en punit.

VRANIE.

Viſte, qu'on aille dire que ie n'y ſuis pas.

GALOPIN.

On a déja dit que vous y eſtiez.

VRANIE.

Et qui eſt le ſot, qui l'a dit?

GALOPIN.

Moy, Madame.

VRANIE.

Diantre ſoit le petit vilain. Ie vous apprendray à bien faire vos réponces de vous-meſme.

GALOPIN.

Ie vais luy dire, Madame, que vous voulez eſtre ſortie.

VRANIE.

Arreſtez, animal, & la laiſſez monter, puiſque la ſottiſe eſt faite.

GALOPIN.

Elle parle encore à vn homme dans la ruë.

VRANIE.

Ah! Couſine, que cette viſite m'embaraſſe à l'heure qu'il eſt.

ELISE.

Il eſt vray que la Dame eſt vn peu embaraſſante de ſon naturel : j'ay touſiours eu pour elle vne furieuſe auerſion; &, n'en déplaiſe à ſa qualité, c'eſt la plus ſotte beſte qui ſe ſoit iamais meſlée de raiſonner.

VRANIE.

L'epitthete eſt vn peu forte.

ELISE.

Allez, allez, elle merite bien cela, & quelque choſe de plus, ſi on luy faiſoit juſtice. Eſt-ce qu'il y a vne perſonne qui ſoit plus veritablement qu'elle, ce qu'on appelle Pretieuſe, à prendre le mot dans ſa plus mauuaiſe ſignification?

VRANIE.

Elle ſe deffend bien de ce nom pourtant.

ELISE.

Il eſt vray, elle ſe deffend du nom, mais non pas de la choſe : car enfin elle l'eſt depuis les pieds iuſqu'à la teſte, & la plus grande façonniere du monde. Il ſemble que tout ſon corps ſoit démonté, & que les mouuemens de ſes hanches, de ſes eſpaules, & de ſa teſte, n'aillent que par reſſorts. Elle affecte touſiours vn ton de voix languiſſant, & niais; fait la mouë, pour montrer vne petite bouche, & roule les yeux, pour les faire paroiſtre grands.

VRANIE.

Doucement donc, ſi elle venoit à entendre...

ELISE.

Point, point, elle ne monte pas encore. Ie me ſouuiens toûjours du ſoir qu'elle eut enuie de voir Damon, ſur la reputation qu'on luy donne, & les choſes que le public a veuës de luy. Vous connoiſſez l'homme, & ſa naturelle pareſſe à ſouſtenir la conuerſation. Elle l'auoit inuité à ſoûpé, comme bel eſprit, & iamais il ne parut ſi ſot, parmy vne demie douzaine de gens, à qui elle auoit fait feſte de luy, & qui le regardoient auec de grands yeux, comme vne perſonne qui ne deuoit pas eſtre faite comme les autres. Ils penſoient tous qu'il eſtoit là pour deffrayer la Compagnie de bons mots; que chaque parole qui ſortoit de ſa bouche deuoit eſtre extraordinaire; qu'il deuoit faire des *Impromptus* ſur tout ce qu'on diſoit, & ne demander à boire qu'auec vne pointe. Mais il les trompa fort par ſon ſilence; & la Dame fut auſſi mal ſatisfaite de luy, que ie le fus d'elle.

VRANIE.

Tay-toy, ie vais la receuoir à la porte de la chambre.

ELISE.

Encore vn mot. Ie voudrois bien la voir mariée auec le Marquis, dont nous auons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'vne Pretieuse, & d'vn Turlupin!

VRANIE.

Veux-tu te taire; la voicy.

SCENE III.

CLIMENE, VRANIE, ELISE, GALOPIN.

VRANIE.

Vrayment c'est bien tard que...

CLIMENE.

Eh de grace, ma chere, faites-moy viste donner vn siege.

VRANIE.

Vn fauteüil, promptement.

CLIMENE.

Ah mon Dieu!

VRANIE.

Qu'est-ce donc?

CLIMENE

Ie n'en puis plus.

VRANIE

Qu'auez-vous?

CLIMENE.

Le cœur me manque.

VRANIE.

Sont-ce vapeurs, qui vous ont prise?

CLIMENE.

Non.

VRANIE.

Voulez-vous, que l'on vous delace?

CLIMENE.

Mon Dieu non. Ah!

VRANIE.

Quel eſt donc voſtre mal? & depuis quand vous a-t'il pris?

CLIMENE.

Il y a plus de trois heures, & ie l'ay rapporté du Palais Royal.

VRANIE.

Comment?

CLIMENE.

Ie viens de voir, pour mes pechez, cette meſchante Rapſodie de l'Eſcole des Femmes. Ie ſuis encore en défaillance du mal de cœur, que celà m'a donné, & ie penſe que ie n'en reuiendray de plus de quinze iours.

ELISE.

Voyez vn peu, comme les maladies arriuent ſans qu'on y ſonge.

VRANIE.

Ie ne ſçay pas de quel temperament nous ſommes ma couſine & moy; mais nous fuſmes auant-hier à la meſme Piece, & nous en reuinſmes toutes deux ſaines & gaillardes.

CLIMENE.

Quoy, vous l'auez veuë?

VRANIE.

Ouy; & écoutée d'vn bout à l'autre.

CLIMENE.

Et vous n'en auez pas eſté iuſques aux conuulſions, ma chere?

VRANIE.

Ie ne ſuis pas ſi délicate, Dieu mercy; & ie trouue pour moy, que cette Comedie ſeroit plûtoſt capable de guerir les gens, que de les rendre malades.

CLIMENE.

Ah mon Dieu, que dites-vous là! Cette propoſition peut-elle eſtre auancée par vne perſonne, qui ait du reuenu en ſens commun? Peut-on, impunément, comme vous faites, rompre en viſiere à la raiſon? & dans le vray de la choſe, eſt-il vn eſprit ſi affamé de plaiſanterie, qu'il puiſſe taſter des fadaiſes dont cette Comedie eſt affaiſonnée? Pour moy, ie vous auouë, que ie n'ay pas trouué le moindre grain de ſel dans tout cela. Les enfans par l'oreille m'ont parû d'vn gouſt deteſtable. La tarte à la créme m'a affady le cœur; & i'ay penſé vômir au potage.

ELISE.

Mon Dieu! que tout cela eſt dit élegamment. I'aurois crû que cette Piece eſtoit bonne; mais Madame a vne eloquence ſi perſuaſiue, elle tourne les choſes d'vne maniere ſi agreable, qu'il faut eſtre de ſon ſentiment, malgré qu'on en ait.

VRANIE.

Pour moy ie n'ay pas tant de complaiſance, & pour dire ma penſée, ie tiens cette Comedie vne des plus plaiſantes que l'Autheur ait produites.

CLIMENE.

Ah! vous me faites pitié, de parler ainſi; & ie ne ſçaurois vous ſouffrir cette obſcurité de diſcernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouuer de l'agrément dans vne Piece, qui tient ſans ceſſe la pudeur en allarme, & ſalit à tous momens l'imagination?

ELISE.

Les jolies façons de parler, que voila! Que vous eſtes, Madame, vne rude ioüeuſe en Critique; & que ie plains le pauure Moliere de vous auoir pour ennemie.

CLIMENE.

Croyez-moy, ma chere, corrigez de bonne foy voſtre iugement, & pour voſtre honneur, n'allez point dire par le monde que cette Comedie vous ait plû.

VRANIE.

Moy, ie ne ſçay pas ce que vous y auez trouué qui bleſſe la pudeur.

CLIMENE.

Helas tout; & ie mets en fait, qu'vne honneſte femme ne la ſçauroit voir, ſans confuſion; tant i'y ay deſcouuert d'ordures, & de ſaletez.

VRANIE.

Il faut donc que pour les ordures, vous ayez des lumieres, que les autres n'ont pas: car pour moy ie n'y en ay point veu.

CLIMENE.

C'eſt que vous ne voulez pas y en auoir veu, aſſeurément : car enfin toutes ces ordures, Dieu mercy, y ſont à viſage découuert. Elles n'ont pas la moindre enueloppe qui les couure ; & les yeux les plus hardis ſont effrayez de leur nudité.

ELISE.

Ah !

CLIMENE.

Hay, hay, hay.

VRANIE.

Mais encore, s'il vous plaiſt, marquez-moy vne de ces ordures que vous dites.

CLIMENE.

Helas, eſt-il neceſſaire de vous les marquer?

VRANIE.

Ouy : ie vous demande ſeulement vn endroit, qui vous ait fort choquée.

CLIMENE.

En faut-il d'autre que la ſcene de cette Agnes, lors qu'elle dit ce que l'on luy a pris?

VRANIE.

Et bien, que trouuez-vous là de ſale?

CLIMENE.

Ah !

VRANIE.

De grace?

CLIMENE.

Fy.

VRANIE.

Mais encore?

CLIMENE.

Ie n'ay rien à vous dire.

VRANIE.

Pour moy, ie n'y entens point de mal.

CLIMENE.

Tant pis pour vous.

VRANIE.

Tant mieux plûtoſt, ce me ſemble. Ie regarde les choſes du coſté qu'on me les monſtre; & ne les tourne point, pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMENE.

L'honneſteté d'vne femme...

VRANIE.

L'honneſteté d'vne femme n'eſt pas dans les grimaces. Il ſied mal de vouloir eſtre plus ſage, que celles qui ſont ſages. L'affectation en cette matiere eſt pire qu'en toute autre; & ie ne voy rien de ſi ridicule, que cette delicateſſe d'honneur, qui prend tout en mauuaiſe part; donne vn ſens criminel aux plus innocentes paroles; & s'offence de l'ombre des choſes. Croyez-moy, celles qui font tant de façons n'en ſont pas eſtimées plus femmes de bien. Au contraire, leur ſeuerité myſterieuſe, & leurs grimaces affectées irritent la cenſure de tout le monde, contre les actions de leur vie. On eſt rauy de découurir ce qu'il y peut auoir à redire; & pour tomber dans l'exemple, il y auoit l'autre jour des Femmes à cette Comedie, vis-à-vis de la Loge où nous eſtions, qui par les mines qu'elles affecterent durant toute la Piece; leurs

détournemens de teſte; & leurs cachemens de viſage, firent dire de tous coſtez cent ſottiſes de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites ſans cela; & quelqu'vn meſme des Laquais cria tout haut, qu'elles eſtoient plus chaſtes des oreilles que de tout le reſte du corps.

CLIMENE.

Enfin il faut eſtre aueugle dans cette Piece, & ne pas faire ſemblant d'y voir les choſes.

VRANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y eſt pas.

CLIMENE.

Ah! ie ſoûtiens, encore vn coup, que les ſaletez y creuent les yeux.

VRANIE.

Et moy, ie ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMENE.

Quoy la pudeur n'eſt pas viſiblement bleſſée par ce que dit Agnes dans l'endroit dont nous parlons?

VRANIE.

Non vrayment. Elle ne dit pas vn mot, qui de ſoy ne ſoit fort honneſte; & ſi vous voulez entendre deſſous quelque autre choſe, c'eſt vous qui faites l'ordure, & non pas elle; puiſqu'elle parle ſeulement d'vn ruban qu'on luy a pris.

CLIMENE.

Ah! ruban, tant qu'il vous plaira; mais ce, *le*, où elle s'arreſte, n'eſt pas mis pour des prunes. Il vient ſur ce, *le*, d'eſtranges penſées. Ce, *le*, ſcan-

daliſe furieuſement; & quoy que vous puiſſiez dire, vous ne ſçauriez deffendre l'inſolence de ce, *le*.

ELISE.

Il eſt vray, ma couſine; ie ſuis pour Madame contre ce, *le*. Ce, *le*, eſt inſolent au dernier point. Et vous auez tort de deffendre ce, *le*.

CLIMENE.

Il a vne obcenité qui n'eſt pas ſupportable.

ELISE.

Comment dites-vous ce mot là, Madame?

CLIMENE.

Obcenité, Madame.

ELISE.

Ah! mon Dieu! obcenité. Ie ne ſçay ce que ce mot veut dire; mais ie le trouue le plus ioly du monde.

CLIMENE.

Enfin vous voyez, comme voſtre ſang prend mon party.

VRANIE.

Eh! mon Dieu; c'eſt vne cauſeuſe, qui ne dit pas ce qu'elle penſe. Ne vous y fiez pas beaucoup, ſi vous m'en voulez croire.

ELISE.

Ah! que vous eſtes meſchante, de me vouloir rendre ſuſpecte à Madame. Voyez vn peu où i'en ſerois, ſi elle alloit croire ce que vous dites. Seroi-ie ſi mal-heureuſe, Madame, que vous euſſiez de moy cette penſée?

CLIMENE.

Non, non, ie ne m'arreſte pas à ſes paroles, & ie vous croy plus ſincere, qu'elle ne dit.

ELISE.

Ah! que vous auez bien raiſon, Madame; & que vous me rendrez juſtice, quand vous croirez que ie vous trouue la plus engageante perſonne du monde; que i'entre dans tous vos ſentimens, & ſuis charmée de toutes les expreſſions, qui ſortent de voſtre bouche.

CLIMENE.

Helas! ie parle ſans affectation.

ELISE.

On le voit bien, Madame, & que tout eſt naturel en vous. Vos paroles, le ton de voſtre voix, vos regards, vos pas, voſtre action, & voſtre ajuſtement ont ie ne ſçay quel air de qualité, qui enchante les gens. Ie vous étudie des yeux & des oreilles; & ie ſuis ſi remplie de vous, que ie taſche d'eſtre voſtre ſinge, & de vous contrefaire en tout.

CLIMENE.

Vous vous mocquez de moy, Madame.

ELISE.

Pardonnez-moy, Madame. Qui voudroit ſe mocquer de vous?

CLIMENE.

Ie ne ſuis pas vn bon modele, Madame.

ELISE.

O que ſi, Madame.

CLIMENE.

Vous me flattez, Madame.

ELISE.

Point du tout, Madame.

CLIMENE.

Eſpargnez-moy, s'il vous plaiſt, Madame.

ELISE.

Ie vous eſpargne auſſi, Madame; & ie ne dis pas la moitié de ce que ie penſe, Madame.

CLIMENE.

Ah mon Dieu! briſons là, de grace : Vous me ietteriez dans vne confuſion épouuentable. *A Vranie.* Enfin nous voila deux contre vous, & l'opiniatreté fied ſi mal aux perſonnes ſpirituelles...

SCENE IV.

LE MARQVIS, CLIMENE, GALOPIN, VRANIE, ELISE.

GALOPIN.

Arreſtez, s'il vous plaiſt, Monſieur.

LE MARQVIS.

Tu ne me connois pas, ſans doute.

GALOPIN.

Si fait, ie vous connois; mais vous n'entrerez pas.

LE MARQVIS.

Ah que de bruit, petit laquais!

GALOPIN.

Cela n'eſt pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQVIS.

Ie veux voir ta Maiſtreſſe.

GALOPIN.

Elle n'y eſt pas, vous dis-ie.

LE MARQVIS.

La voila dans la chambre.

GALOPIN.

Il eſt vray, la voila; mais elle n'y eſt pas.

VRANIE.

Qu'eſt-ce donc qu'il y a là?

LE MARQVIS.

C'eſt voſtre Laquais, Madame, qui fait le ſot.

GALOPIN.

Ie luy dis que vous n'y eſtes pas, Madame, & il ne veut pas laiſſer d'entrer.

VRANIE.

Et pourquoy dire à Monſieur que ie n'y ſuis pas?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre iour, de luy auoir dit que vous y eſtiez.

VRANIE.

Voyez cét inſolent! Ie vous prie, Monſieur, de ne pas croire ce qu'il dit : c'eſt vn petit éceruelé, qui vous a pris pour vn autre.

LE MARQVIS.

Ie l'ay bien veu, Madame; & ſans voſtre reſpect, ie luy aurois appris à connoiſtre les gens de qualité.

ELISE.

Ma couſine vous eſt fort obligée de cette deference.

VRANIE.

Vn ſiege donc, impertinent.

GALOPIN.

N'en voila-t'il pas vn?

VRANIE.

Approchez-le.

Le petit Laquais pouſſe le ſiege rudement.

LE MARQVIS.

Voſtre petit Laquais, Madame, a du mépris pour ma perſonne.

ELISE.

Il auroit tort, ſans doute.

LE MARQVIS.

C'eſt peut-eſtre que ie paye l'intereſt de ma mauuaiſe mine : hay, hay, hay, hay.

ELISE.

L'âge le rendra plus éclairé en honneſtes gens.

LE MARQVIS.

Sur quoy en eſtiez-vous, Meſdames, lors que ie vous ay interrompuës?

VRANIE.

Sur la Comedie de l'Eſcole des Femmes.

LE MARQVIS.

Ie ne fais que d'en ſortir.

CLIMENE.

Et bien, Monſieur, comment la trouuez-vous, s'il vous plaiſt?

LE MARQVIS.

Tout à fait impertinente.

CLIMENE.

Ah que i'en ſuis rauie!

LE MARQVIS.

C'eſt la plus méchante choſe du monde. Comment, diable! à peine ay-ie pû trouuer place. I'ay penſé eſtre étoufé à la porte; & iamais on ne m'a tant marché ſur les pieds. Voyez comme mes canons, & mes rubans en ſont ajuſtez, de grace.

ELISE.

Il eſt vray que cela crie vengeance contre l'Eſcole des Femmes, & que vous la condamnez auec juſtice.

LE MARQVIS.

Il ne s'eſt iamais fait, ie penſe, vne ſi méchante Comedie.

VRANIE.

Ah! voicy Dorante que nous attendions.

SCENE V.

DORANTE, LE MARQVIS, CLIMENE, ELISE, VRANIE.

DORANTE.

Ne bougez, de grace, & n'interrompez point voſtre diſcours. Vous eſtes là ſur vne matiere, qui depuis quatre iours fait preſque l'entretien de toutes les maiſons de Paris; & iamais on n'a rien veu de ſi plaiſant, que la diuerſité des jugemens, qui ſe font là deſſus. Car enfin, i'ay ouy condamner cette Comedie à certaines gens, par les meſmes choſes, que i'ay veu d'autres eſtimer le plus.

VRANIE.

Voila Monſieur le Marquis, qui en dit force mal.

LE MARQVIS.

Il eſt vray, ie la trouue déteſtable; morbleu déteſtable du dernier déteſtable; ce qu'on appelle déteſtable.

DORANTE.

Et moy, mon cher Marquis, ie trouue le jugement déteſtable.

LE MARQVIS.

Quoy, Cheualier, eſt-ce que tu pretens ſouſtenir cette Piece?

DORANTE.

Ouy ie pretens la ſouſtenir.

LE MARQVIS.

Parbleu, ie la garantis déteſtable.

DORANTE.

La caution n'eſt pas Bourgeoiſe. Mais, Marquis, par quelle raiſon, de grace, cette Comedie eſt-elle ce que tu dis?

LE MARQVIS.

Pourquoy elle eſt déteſtable?

DORANTE.

Ouy.

LE MARQVIS.

Elle eſt déteſtable, parce qu'elle eſt déteſtable.

DORANTE.

Apres cela il n'y a plus rien à dire : voila ſon procez fait. Mais encore inſtruis nous, & nous dy les défauts qui y ſont.

LE MARQVIS.

Que ſçay-je moy? je ne me ſuis pas ſeulement donné la peine de l'eſcouter. Mais enfin je ſçay bien que ie n'ay iamais rien veu de ſi méchant, Dieu me damne; & Dorilas, contre qui j'eſtois, a eſté de mon aduis.

DORANTE.

L'authorité eſt belle, & te voila bien appuyé.

LE MARQVIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le Parterre y fait : ie ne veux point d'autre choſe, pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE.

Tu es donc, Marquis, de ces Meſſieurs du bel air, qui ne veulent pas que le Parterre ait du ſens commun, & qui ſeroient faſchez d'auoir ry auec luy, fut-ce de la meilleure choſe du monde? Ie vis l'autre jour ſur le Theatre vn de nos amis qui ſe rendit ridicule par là. Il écouta toute la Piece auec vn ſerieux le plus ſombre du monde : & tout ce qui égayoit les autres ridoit ſon front. A tous les éclats de riſée, il hauſſoit les eſpaules, & regardoit le Parterre en pitié; & quelquefois auſſi le regardant auec dépit, il luy diſoit tout haut, *Ry donc, Parterre, ry donc.* Ce fut vne ſeconde Comedie, que le chagrin de noſtre amy; il la donna en galand homme à toute l'aſſemblée; & chacun demeura d'accord qu'on ne pouuoit pas mieux joüer, qu'il fit. Apprens, Marquis, ie te prie, & les autres auſſi, que le bon ſens n'a point de place déterminée à la Comedie; que la difference du

demy Loüis d'or, & de la piece de quinze ſols, ne fait rien du tout au bon gouſt; que debout & aſſis on peut donner vn mauuais jugement; & qu'enfin, à le prendre en general, je me fierois aſſez à l'approbation du Parterre, par la raiſon qu'entre ceux qui le compoſent, il y en a pluſieurs qui ſont capables de juger d'vne piece ſelon les regles, & que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui eſt de ſe laiſſer prendre aux choſes, & de n'auoir ny preuention aueugle, ny complaiſance affectée, ny délicateſſe ridicule.

LE MARQVIS.

Te voila donc, Cheualier, le deffenſeur du Parterre? Parbleu, je m'en réjouys, & ie ne manqueray pas de l'aduertir, que tu es de ſes amis. Hay, hay, hay, hay, hay, hay.

DORANTE.

Ry tant que tu voudras; je ſuis pour le bon ſens, & ne ſçaurois ſouffrir les ébulitions de cerueau, de nos Marquis de Maſcarille. I'enrage de voir de ces gens qui ſe traduiſent en ridicules, malgré leur qualité; de ces gens qui décident touſiours, & parlent hardiment de toutes choſes, ſans s'y connoiſtre; qui dans vne Comedie ſe récrieront aux méchans endroits, & ne branſleront pas à ceux qui ſont bons; qui voyant vn tableau, ou écoutant vn concert de muſique, blaſment de meſme, & loüent tout à contre ſens, prennent par où ils peuuent les termes de l'Art qu'ils attrappent, & ne manquent jamais de les eſtropier, & de les mettre hors de place. Eh! Morbleu, Meſſieurs,

taiſez-vous, quand Dieu ne vous a pas donné la connoiſſance d'vne choſe; n'appreſtez point à rire à ceux qui vous entendent parler; & ſongez qu'en ne diſant mot, on croira, peut-eſtre, que vous eſtes d'habiles gens.

LE MARQVIS

Parbleu, Cheualier, tu le prens la...

DORANTE.

Mon Dieu, Marquis, ce n'eſt pas à toy que je parle. C'eſt à vne douzaine de Meſſieurs qui deſhonnorent les gens de Cour par leurs manieres extrauagantes, & font croire parmy le peuple que nous nous reſſemblons tous. Pour moy je m'en veux juſtifier, le plus qu'il me ſera poſſible; & ie les dauberay tant, en toutes rencontres, qu'à la fin ils ſe rendront ſages.

LE MARQVIS.

Dy-moy, vn peu, Cheualier, crois-tu que Lyſandre ayt de l'eſprit?

DORANTE.

Ouy, ſans doute, & beaucoup.

VRANIE.

C'eſt vne choſe qu'on ne peut pas nier.

LE MARQVIS.

Demandez luy ce qui luy ſemble de l'Eſcole des Femmes : vous verrez qu'il vous dira, qu'elle ne luy plaiſt pas.

DORANTE.

Eh mon Dieu! il y en a beaucoup que le trop d'eſprit gaſte; qui voyent mal les choſes à force de lumiere; & meſme qui ſeroient bien faſchez d'eſtre

de l'aduis des autres, pour auoir la gloire de decider.

VRANIE.

Il eſt vray; noſtre amy eſt de ces gens-là, ſans doute. Il veut eſtre le premier de ſon opinion, & qu'on attende par reſpect ſon jugement. Toute approbation qui marche auant la ſienne eſt vn attentat ſur ſes lumieres, dont il ſe vange hautement en prenant le contraire party. Il veut qu'on le conſulte ſur toutes les affaires d'eſprit; & ie ſuis ſeure que ſi l'Autheur luy euſt monſtré ſa Comedie, auant que de la faire voir au public, il l'eut trouuée la plus belle du monde.

LE MARQVIS.

Et que direz-vous de la Marquiſe Araminte, qui la publie par tout pour épouuentable, & dit qu'elle n'a pû iamais ſouffrir les ordures dont elle eſt pleine?

DORANTE.

Ie diray que cela eſt digne du Caractere qu'elle a pris; & qu'il y a des perſonnes, qui ſe rendent ridicules, pour vouloir auoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'eſprit, elle a ſuiuy le mauuais exemple de celles, qui eſtant ſur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque choſe ce qu'elles voyent qu'elles perdent; & pretendent que les grimaces d'vne pruderie ſcrupuleuſe, leur tiendront lieu de jeuneſſe & de beauté. Celle-cy pouſſe l'affaire plus auant qu'aucune, & l'habileté de ſon ſcrupule découure des ſaletez, où iamais perſonne n'en auoit veu. On tient qu'il va, ce ſcrupule,

iuſques à deffigurer noſtre langue, & qu'il n'y a point preſque de mots, dont la ſeuerité de cette Dame ne veüille retrancher ou la teſte, ou la queuë, pour les ſyllabes deshonneſtes qu'elle y trouue.

VRANIE.

Vous eſtes bien fou, Cheualier.

LE MARQVIS.

Enfin, Cheualier, tu crois deffendre ta Comedie, en faiſant la ſatyre de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas; mais ie tiens que cette Dame ſe ſcandaliſe à tort...

ELISE.

Tout-beau, Monſieur le Cheualier : il pourroit y en auoir d'autres qu'elle, qui ſeroient dans les meſmes ſentimens.

DORANTE.

Ie ſçay bien que ce n'eſt pas vous, au moins; & que lors que vous auez veu cette repreſentation...

ELISE.

Il eſt vray, mais i'ay changé d'auis, & Madame ſçait appuyer le ſien, par des raiſons ſi conuaincantes, qu'elle m'a entraiſnée de ſon coſté.

DORANTE.

Ah! Madame, ie vous demande pardon; & ſi vous le voulez, ie me dédiray, pour l'amour de vous, de tout ce que i'ay dit.

CLIMENE.

Ie veux pas que ce ſoit pour l'amour de moy; mais pour l'amour de la raiſon : car enfin cette

piece, à le bien prendre, eſt tout à fait indeffendable; & je ne conçois pas...

VRANIE.

Ah! voicy l'Autheur Monſieur Lyſidas : il vient tout à propos, pour cette matiere. Monſieur Lyſidas, prenez vn ſiege vous-meſme, & vous mettez-là.

SCENE VI.

LYSIDAS, DORANTE, LE MARQVIS, ELISE, VRANIE, CLIMENE.

LYSIDAS.

Madame, ie viens vn peu tard; mais il m'a fallu lire ma Piece chez Madame la Marquiſe, dont ie vous auois parlé; & les loüanges, qui luy ont eſté données, m'ont retenu vne heure, plus que ie ne croyois.

ELISE.

C'eſt vn grand charme que les loüanges pour arreſter vn Autheur.

VRANIE.

Aſſeyez-vous donc, Monſieur Lyſidas; nous lirons voſtre Piece apres ſoupé.

LYSIDAS.

Tous ceux qui eſtoient là, doiuent venir à ſa premiere repreſentation, & m'ont promis de faire leur deuoir comme il faut.

VRANIE.

Ie le croy : mais encore vne fois aſſeyez-vous,

s'il vous plaiſt : Nous ſommes icy ſur vne matiere que ie ſeray bien aiſe que nous pouſſions.

LYSIDAS.

Ie penſe, Madame, que vous retiendrez auſſi vne loge pour ce iour là.

VRANIE.

Nous verrons. Pourſuiuons de grace noſtre diſcours.

LYSIDAS.

Ie vous donne aduis, Madame, qu'elles ſont preſque toutes retenuës.

VRANIE.

Voila qui eſt bien. Enfin i'auois beſoin de vous, lors que vous eſtes venu, & tout le monde eſtoit icy contre moy.

ELISE.

Il s'eſt mis d'abord de voſtre coſté, mais maintenant qu'il ſçait que Madame eſt à la teſte du party contraire, ie penſe que vous n'auez qu'à chercher vn autre ſecours.

CLIMENE.

Non, non, ie ne voudrois pas qu'il fiſt mal ſa Cour auprés de Madame voſtre couſine, & ie permets à ſon eſprit d'eſtre du party de ſon cœur.

DORANTE.

Auec cette permiſſion, Madame, ie prendray la hardieſſe de me deffendre.

VRANIE.

Mais auparauant ſçachons vn peu les ſentimens de Monſieur Lyſidas.

LYSIDAS.

Sur quoy, Madame?

VRANIE.

Sur le ſujet de l'Eſcole des Femmes.

LYSIDAS.

Ha, ha.

DORANTE.

Que vous en ſemble?

LYSIDAS.

Ie n'ay rien à dire là deſſus; & vous ſçauez qu'entre nous autres Autheurs, nous deuons parler des Ouurages les vns des autres, auec beaucoup de circonſpection.

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que penſez-vous de cette Comedie?

LYSIDAS.

Moy, Monſieur?

VRANIE.

De bonne foy, dites-nous voſtre aduis.

LYSIDAS.

Ie la trouue fort belle.

DORANTE.

Aſſeurément?

LYSIDAS.

Aſſeurément; pourquoy non? N'eſt-elle pas en effect la plus belle du monde?

DORANTE.

Hom, hom, vous eſtes vn meſchant diable, Monſieur Lyſidas; vous ne dites pas ce que vous penſez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moy.

DORANTE.

Mon Dieu, ie vous connois; ne diſſimulons point.

LYSIDAS.

Moy, Monſieur?

DORANTE.

Ie voy bien que le bien que vous dites de cette Piece n'eſt que par honneſteté; & que dans le fond du cœur, vous eſtes de l'aduis de beaucoup de gens, qui la trouuent mauuaiſe.

LYSIDAS.

Hay, hay, hay.

DORANTE.

Auoüez, ma foy, que c'eſt vne méchante choſe que cette Comedie.

LYSIDAS.

Il eſt vray qu'elle n'eſt pas approuuée par les Connoiſſeurs.

LE MARQVIS.

Ma foy, Cheualier, tu en tiens, & te voila payé de ta raillerie, ah, ah, ah, ah, ah.

DORANTE.

Pouſſe, mon cher Marquis, pouſſe.

LE MARQVIS.

Tu vois que nous auons les Sçauans de noſtre côté.

DORANTE.

Il eſt vray, le iugement de Monſieur Lyſidas eſt quelque choſe de conſiderable; mais Monſieur Ly-

ſidas veut bien que ie ne me rende pas pour cela. Et puiſque i'ay bien l'audace de me deffendre contre les ſentimens de Madame, il ne trouuera pas mauuais que ie combatte les ſiens.

ELISE.

Quoy vous voyez contre vous Madame, Monſieur le Marquis, & Monſieur Lyſidas, & vous oſez reſiſter encore? Fy que cela eſt de mauuaiſe grace.

CLIMENE.

Voila qui me confond, pour moy, que des perſonnes raiſonnables ſe puiſſent mettre en teſte de donner protection aux ſottiſes de cette Piece!

LE MARQVIS.

Dieu me damne, Madame, elle eſt miſerable depuis le commencement iuſqu'à la fin.

DORANTE.

Cela eſt bien-toſt dit, Marquis; il n'eſt rien plus aiſé que de trancher ainſi, & ie ne vois aucune choſe, qui puiſſe eſtre à couuert de la ſouueraineté de tes deciſions.

LE MARQVIS.

Parbleu, tous les autres Comediens qui eſtoient là pour la voir, en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah! ie ne dis plus mot, tu as raiſon, Marquis; puiſque les autres Comediens en diſent du mal, il faut les en croire aſſeurément: Ce ſont tous gens éclairez, & qui parlent ſans intereſt, il n'y a plus rien à dire, ie me rends.

CLIMENE.

Rendez-vous, où ne vous rendez pas, ie ſçay fort bien que vous ne me perſuaderez point de ſouffrir les immodeſties de cette Piece; non plus que les ſatyres des-obligeantes qu'on y voit contre les Femmes.

VRANIE.

Pour moy, ie me garderay bien de m'en offencer, & de prendre rien ſur mon conte de tout ce qui s'y dit. Ces ſortes de ſatyres tombent directement ſur les mœurs, & ne frappent les perſonnes que par reflexion. N'allons point nous appliquer nous-meſmes les traits d'vne cenſure generale; & profitons de la leçon, ſi nous pouuons, ſans faire ſemblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expoſe ſur les Theatres doiuent eſtre regardées ſans chagrin de tout le monde. Ce ſont miroirs publics où il ne faut iamais témoigner qu'on ſe voye; & c'eſt ſe taxer hautement d'vn deffaut, que ſe ſcandaliſer qu'on le reprenne.

CLIMENE.

Pour moy ie ne parle pas de ces choſes, par la part que i'y puiſſe auoir; & ie penſe que ie vis d'vn air dans le monde, à ne pas craindre d'eſtre cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui ſe gouuernent mal.

ELISE.

Aſſeurément, Madame, on ne vous y cherchera point; voſtre conduite eſt aſſez connuë; & ce ſont de ces ſortes de choſes qui ne ſont conteſtées de perſonne.

VRANIE.

Auſſi, Madame, n'ay-ie rien dit qui aille à vous; & mes parolles, comme les Satyres de la Comedie, demeurent dans la theſe generale.

CLIMENE.

Ie n'en doute pas, Madame. Mais enfin paſſons ſur ce chapitre. Ie ne ſçay pas de quelle façon vous receuez les injures qu'on dit à noſtre ſexe dans vn certain endroit de la piece; & pour moy ie vous auouë que ie ſuis dans vne colere épouuentable, de voir que cét autheur impertinent nous appelle des animaux.

VRANIE.

Ne voyez-vous pas que c'eſt vn ridicule qu'il fait parler?

DORANTE.

Et puis, Madame, ne ſçauez-vous pas que les injures des Amans n'offencent iamais? qu'il eſt des amours emportez auſſi bien que des doucereux? & qu'en de pareilles occaſions les parolles les plus eſtranges, & quelque choſe de pis encore, ſe prennent bien ſouuent pour des marques d'affection par celles meſmes qui les reçoiuent?

ELISE.

Dites tout ce que vous voudrez, ie ne ſçaurois digerer cela, non plus que le potage, & la tarte à la crême, dont Madame a parlé tantoſt.

LE MARQVIS.

Ah! ma foy ouy, tarte à la crême. Voilà ce que i'auois remarqué tantoſt; tarte à la crême. Que ie vous ſuis obligé, Madame, de m'auoir fait ſouue-

nir de tarte à la crême. Y a-t'il aſſez de pommes en Normandie pour tarte à la crême? Tarte à la crême, morbleu, tarte à la crême!

DORANTE.

Et bien que veux-tu dire, tarte à la crême?

LE MARQVIS.

Parbleu, tarte à la crême, Cheualier.

DORANTE.

Mais encore?

LE MARQVIS.

Tarte à la crême.

DORANTE.

Dis nous vn peu tes raiſons.

LE MARQVIS.

Tarte à la crême.

VRANIE.

Mais il faut expliquer ſa penſée, ce me ſemble.

LE MARQVIS.

Tarte à la crême, Madame.

VRANIE.

Que trouuez-vous là à redire?

LE MARQVIS.

Moy, rien; tarte à la crême.

VRANIE.

Ah! ie le quite.

ELISE.

Monſieur le Marquis s'y prend bien, & vous bourre de la belle maniere. Mais ie voudrois bien que Monſieur Lyſidas vouluſt les acheuer, & leur donner quelques petits coups de ſa façon.

LYSIDAS.

Ce n'eſt pas ma couſtume de rien blaſmer, & ie ſuis aſſez indulgent pour les ouurages des autres. Mais enfin, ſans choquer l'amitié que Monſieur le Cheualier témoigne pour l'Autheur, on m'auouëra que ces ſortes de Comedies ne ſont pas proprement des Comedies, & qu'il y a vne grande difference de toutes ces bagatelles, à la beauté des pieces ſerieuſes. Cependant tout le monde donne là dedans aujourd'huy; on ne court plus qu'à cela; & l'on voit vne ſolitude effroyable aux grands ouurages, lors que des ſottiſes ont tout Paris. Ie vous auouë que le cœur m'en ſeigne quelquefois, & cela eſt honteux pour la France.

CLIMENE.

Il eſt vray que le gouſt des gens eſt eſtrangement gâté là-deſſus, & que le ſiecle s'encanaille furieuſement.

ELISE.

Celuy-là eſt joly encore, s'encanaille. Eſt-ce vous qui l'auez inuenté, Madame?

CLIMENE.

Hé!

ELISE.

Ie m'en ſuis bien doutée.

DORANTE.

Vous croyez donc, Monſieur Lyſidas, que tout l'eſprit & toute la beauté ſont dans les Poëmes ſerieux, & que les pieces Comiques ſont des niaiſeries qui ne meritent aucune loüange?

VRANIE.

Ce n'eſt pas mon ſentiment, pour moy. La Tra-

gedie, ſans doute, eſt quelque choſe de beau quand elle eſt bien touchée; mais la Comedie a ſes charmes, & ie tiens que l'vne n'eſt pas moins difficile à faire que l'autre.

DORANTE.

Aſſeurément, Madame, & quand pour la difficulté vous mettriez vn peu plus du coſté de la Comedie, peut-eſtre que vous ne vous abuſeriez pas. Car enfin, ie trouue qu'il eſt bien plus aiſé de ſe guinder ſur de grands ſentimens, de brauer en Vers la Fortune, accuſer les Deſtins, & dire des injures aux Dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, & de rendre agreablement ſur le Theatre les deffauts de tout le monde. Lors que vous peignez des Heros, vous faites ce que vous voulez; ce ſont des portraits à plaiſir, où l'on ne cherche point de reſſemblance; & vous n'auez qu'à ſuiure les traits d'vne imagination qui ſe donne l'eſſor, & qui ſouuent laiſſe le vray pour attraper le merueilleux. Mais lors que vous peignez les hommes, il faut peindre d'aprés Nature; on veut que ces portraits reſſemblent; & vous n'auez rien fait ſi vous n'y faites reconnoître les gens de voſtre ſiecle. En vn mot, dans les pieces ſerieuſes, il ſuffit, pour n'eſtre point blaſmé, de dire des choſes qui ſoient de bon ſens, & bien eſcrites: Mais ce n'eſt pas aſſez dans les autres; il y faut plaiſanter; & c'eſt vne eſtrange entrepriſe que celle de faire rire les honneſtes gens.

CLIMENE.

Ie crois eſtre du nombre des honneſtes gens,

& cependant ie n'ay pas trouué le mot pour rire dans tout ce que i'ay veu.

LE MARQVIS.

Ma foy, ni moy non plus.

DORANTE.

Pour toy, Marquis, ie ne m'en eſtonne pas; c'eſt que tu n'y as point trouué de Turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foy, Monſieur, ce qu'on y rencontre ne vaut gueres mieux, & toutes les plaiſanteries y ſont aſſez froides, à mon auis.

DORANTE.

La Cour n'a pas trouué cela.

LYSIDAS.

Ah! Monſieur, la Cour.

DORANTE.

Acheuez, Monſieur Lyſidas. Ie vois bien que vous voulez dire que la Cour ne ſe connoiſt pas à ces choſes; & c'eſt le refuge ordinaire de vous autres Meſſieurs les Autheurs, dans le mauuais ſuccés de vos ouurages, que d'accuſer l'injuſtice du ſiecle, & le peu de lumiere des Courtiſans. Sçachez, s'il vous plaiſt, Monſieur Lyſidas, que les Courtiſans ont d'auſſi bons yeux que d'autres; qu'on peut eſtre habile auec vn point de Veniſe, & des plumes, auſſi bien qu'auec vne perruque courte, & vn petit rabat-vny : que la grande eſpreuue de toutes vos Comedies, c'eſt le iugement de la Cour; que c'eſt ſon gouſt qu'il faut eſtudier pour trouuer l'art de reüſſir; qu'il n'y a point de lieu où les déciſions ſoient ſi iuſtes; & ſans mettre en ligne

de conte tous les gens ſçauans qui y ſont, que du ſimple bon ſens naturel & du commerce de tout le beau monde, on s'y fait vne maniere d'eſprit, qui, ſans comparaiſon, iuge plus finement des choſes, que tout le ſçauoir enroüillé des Pedans.

VRANIE.

Il eſt vray que pour peu qu'on y demeure, il vous paſſe là tous les iours aſſez de choſes deuant les yeux, pour acquerir quelque habitude de les connoiſtre, & ſur tout pour ce qui eſt de la bonne & mauuaiſe plaiſanterie.

DORANTE.

La Cour a quelques ridicules, i'en demeure d'accord, & ie ſuis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foy, il y en a vn grand nombre parmy les beaux Eſprits de profeſſion; & ſi l'on jouë quelques Marquis, ie trouue qu'il y a bien plus dequoy joüer les Autheurs, & que ce ſeroit vne choſe plaiſante à mettre ſur le Theatre, que leurs grimaces ſçauantes, & leurs rafinemens ridicules; leur vicieuſe couſtume d'aſſaſſiner les gens de leurs ouurages; leur friandiſe de loüanges; leurs ménagemens de penſées; leur trafic de reputation; & leurs ligues offenſiues & deffenſiues; auſſi bien que leurs guerres d'eſprit, & leurs combats de Proſe, & de Vers.

LYSIDAS.

Moliere eſt bien heureux, Monſieur, d'auoir vn protecteur auſſi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il eſt queſtion de ſçauoir ſi ſa piece eſt bonne, & ie m'offre d'y montrer par tout cent défauts viſibles.

VRANIE.

C'eſt vne eſtrange choſe de vous autres Meſſieurs les Poëtes, que vous condamniez toûjours les Pieces où tout le monde court, & ne diſiez iamais du bien que de celles où perſonne ne va. Vous montrez pour les vnes vne haine inuincible, & pour les autres vne tendreſſe qui n'eſt pas concéuable.

DORANTE.

C'eſt qu'il eſt genereux de ſe ranger du coſté des affligez.

VRANIE.

Mais de grace, Monſieur Lyſidas, faites nous voir ces défauts, dont ie ne me ſuis point apperceuë.

LYSIDAS.

Ceux qui poſſedent Ariſtote & Horace voyent d'abord, Madame, que cette Comedie peche contre toutes les regles de l'art.

VRANIE.

Ie vous auouë que ie n'ay aucune habitude auec ces Meſſieurs-là, & que ie ne ſçay point les regles de l'art.

DORANTE.

Vous eſtes de plaiſantes gens auec vos regles dont vous embaraſſez les ignorans, & nous eſtourdiſſez tous les iours. Il ſemble, à vous oüir parler, que ces regles de l'art ſoyent les plus grands Myſteres du monde, & cependant ce ne ſont que quelques obſeruations aiſées que le bon ſens a faites ſur ce qui peut oſter le plaiſir que l'on prend à ces ſortes de Poëmes; & le meſme bon ſens qui

a fait autrefois ces obſeruations, les fait aiſément tous les iours, ſans le ſecours d'Horace & d'Ariſtote. Ie voudrois bien ſçauoir ſi la grande regle de toutes les regles n'eſt pas de plaire; & ſi vne piece de Theatre qui a attrapé ſon but n'a pas ſuiuy vn bon chemin. Veut-on que tout vn public s'abuſe ſur ces ſortes de choſes, & que chacun n'y ſoit pas iuge du plaiſir qu'il y prend?

VRANIE.

I'ay remarqué vne choſe de ces Meſſieurs-là; c'eſt que ceux qui parlent le plus des regles, & qui les ſçauent mieux que les autres, font des Comedies que perſonne ne trouue belles.

DORANTE.

Et c'eſt ce qui marque, Madame, comme on doit s'arreſter peu à leurs diſputes embaraſſées. Car enfin, ſi les pieces qui ſont ſelon les regles ne plaiſent pas, & que celles qui plaiſent ne ſoient pas ſelon les regles, il faudroit de neceſſité que les regles euſſent eſté mal faites. Mocquons nous donc de cette chicane où ils veulent aſſujettir le gouſt du public, & ne conſultons dans vne Comedie que l'effet qu'elle fait ſur nous. Laiſſons nous aller de bonne foy aux choſes qui nous prennent par les entrailles, & ne cherchons point de raiſonnemens pour nous empeſcher d'auoir du plaiſir.

VRANIE.

Pour moy, quand ie vois vne Comedie, ie regarde ſeulement ſi les choſes me touchent, & lors que ie m'y ſuis bien diuertie, ie ne vais point demander ſi i'ay eu tort, & ſi les regles d'Ariſtote me deffendoient de rire.

DORANTE.

C'eſt iuſtement comme vn homme qui auroit trouué vne ſauſſe, excellente, & qui voudroit examiner ſi elle eſt bonne, ſur les preceptes du Cuiſinier François.

VRANIE.

Il eſt vray; & i'admire les rafinemens de certaines gens ſur des choſes que nous deuons ſentir par nous-meſmes.

DORANTE.

Vous auez raiſon, Madame, de les trouuer eſtranges tous ces rafinemens myſterieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà reduits à ne nous plus croire; nos propres ſens ſeront eſclaues en toutes choſes; & iuſques au manger & au boire nous n'oſerons plus trouuer rien de bon, ſans le congé de Meſſieurs les experts.

LYSIDAS.

Enfin, Monſieur, toute vôtre raiſon, c'eſt que l'Eſcole des Femmes a pleu; & vous ne vous ſouciez point qu'elle ne ſoit pas dans les regles pourueu...

DORANTE.

Tout beau, Monſieur Lyſidas, ie ne vous accorde pas cela. Ie dis bien que le grand art eſt de plaire, & que cette Comedie ayant pleu à ceux pour qui elle eſt faite, ie trouue que c'eſt aſſez pour elle, & qu'elle doit peu ſe ſoucier du reſte. Mais auec cela, ie ſoûtiens qu'elle ne peche contre aucune des regles dont vous parlez. Ie les ay leuës, Dieu mercy, autant qu'vn autre, & ie ferois voir aiſé-

ment que peut-eſtre, n'auons-nous point de piece au Theatre plus reguliere que celle-là.

ELISE.

Courage, Monſieur Lyſidas, nous ſommes perdus ſi vous reculez.

LYSIDAS.

Quoy, Monſieur, la Protaſe, l'Epitaſe, & la Peripetie...

DORANTE.

Ah! Monſieur Lyſidas, vous nous aſſommés auec vos grands mots. Ne paroiſſez point ſi ſçauant, de grace; humaniſez vôtre diſcours, & parlez pour eſtre entendu. Penſez-vous qu'vn nom Grec donne plus de poids à vos raiſons? Et ne trouueriez-vous pas qu'il fuſt auſſi beau de dire, l'expoſition du ſujet, que la Protaſe; le nœud, que l'Epitaſe; & le dénouëment, que la Peripetie?

LYSIDAS.

Ce ſont termes de l'art dont il eſt permis de ſe ſeruir. Mais puis que ces mots bleſſent vos oreilles, ie m'expliqueray d'vne autre façon, & ie vous prie de répondre poſitiuement à trois ou quatre choſes que ie vais dire. Peut-on ſouffrir vne piece qui peche contre le nom propre des pieces de Theatre? car enfin le nom de poëme Dramatique vient d'vn mot grec, qui ſignifie agir, pour monſtrer que la nature de ce poëme conſiſte dans l'action; & dans cette comedie-cy il ne ſe paſſe point d'actions, & tout conſiſte en des recits que vient faire ou Agnes ou Horace.

LE MARQVIS.

Ah, ah, Cheualier.

CLIMENE.

Voila qui eſt ſpirituellement remarqué, & c'eſt prendre le fin des choſes.

LYSIDAS.

Eſt-il rien de ſi peu ſpirituel, ou pour mieux dire, rien de ſi bas, que quelques mots où tout le monde rit, & ſur tout celuy des enfans par l'oreille?

CLIMENE.

Fort bien.

ELISE.

Ah!

LYSIDAS.

La Scene du valet & de la ſeruante au dedans de la maiſon, n'eſt-elle pas d'vne longueur ennuyeuſe, & tout à fait impertinente?

LE MARQVIS.

Cela eſt vray.

CLIMENE.

Aſſeurément.

ELISE.

Il a raiſon.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t'il pas trop librement ſon argent à Horace; & puis que c'eſt le perſonnage ridicule de la piece, falloit-il luy faire faire l'action d'vn honneſte homme?

LE MARQVIS.

Bon, la remarque eſt encore bonne.

CLIMENE.

Admirable.

ELISE.

Merueilleuſe.

LYSIDAS.

Le ſermon, & les maximes ne ſont elles pas des choſes ridicules, & qui choquent, meſme, le reſpect que l'on doit à nos myſteres?

LE MARQVIS.

C'eſt bien dit.

CLIMENE.

Voila parlé comme il faut.

ELISE.

Il ne ſe peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce Monſieur de la Souche, enfin, qu'on nous fait vn homme d'eſprit, & qui paroiſt ſi ſerieux en tant d'endroits, ne deſcend-il point dans quelque choſe de trop Comique, & de trop outré au cinquieſme Acte, lors qu'il explique à Agnes la violence de ſon amour auec ces roulemens d'yeux extrauagans, ces ſoûpirs ridicules, & ces larmes niaiſes qui font rire tout le monde?

LE MARQVIS.

Morbleu, merueille!

CLIMENE.

Miracle!

ELISE.

Viuat, Monſieur Lyſidas.

LYSIDAS.

Ie laiſſe cent mille autres choſes de peur d'eſtre ennuyeux.

LE MARQVIS.

Parbleu, Cheualier, te voila mal ajuſté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQVIS.

Tu as trouué ton homme, ma foy.

DORANTE.

Peut-eſtre.

LE MARQVIS.

Reſpon, reſpon, reſpon, reſpon.

DORANTE.

Volontiers. Il...

LE MARQVIS.

Reſpon donc, ie te prie.

DORANTE.

Laiſſe moy donc faire. Si...

LE MARQVIS.

Parbleu, ie te deffie de reſpondre.

DORANTE.

Ouy, ſi tu parles toujours.

CLIMENE

De grace écoutons ſes raiſons.

DORANTE.

Premierement, il n'eſt pas vray de dire que toute la piece n'eſt qu'en recits. On y voit beaucoup d'actions qui ſe paſſent ſur la Scene; & les recits eux meſmes y ſont des actions ſuiuant la conſtitution du ſujet, d'autant qu'ils ſont tous faits innocemment, ces recits, à la perſonne intereſſée, qui par là entre à tous coups dans vne confuſion à reſioüir les ſpectateurs, & prend à chaque nouuelle toutes les meſures qu'il peut pour ſe parer du malheur qu'il craint.

VRANIE.

Pour moy, ie trouue que la beauté du ſujet de l'Eſcole des femmes conſiſte dans cette confidence perpetuelle; & ce qui me paroiſt aſſez plaiſant, c'eſt qu'vn homme qui a de l'Eſprit & qui eſt aduerty de tout par vne innocente qui eſt ſa maiſtreſſe & par vn eſtourdy qui eſt ſon riual, ne puiſſe auec cela euiter ce qui luy arriue.

LE MARQVIS.

Bagatelle, bagatelle.

CLIMENE.

Foible reſponſe.

ELISE.

Mauuaiſes raiſons.

DORANTE.

Pour ce qui eſt des enfans par l'oreille, ils ne ſont plaiſans que par reflexion à Arnolphe; & l'Autheur n'a pas mis cela pour eſtre de ſoy vn bon mot : mais ſeulement pour vne choſe qui caracteriſe l'homme, & peint d'autant mieux ſon extrauagance, puis qu'il rapporte vne ſottiſe triuiale qu'a dite Agnes, comme la choſe la plus belle du monde & qui luy donne vne ioye inconceuable.

LE MARQVIS.

C'eſt mal reſpondre.

CLIMENE.

Cela ne ſatisfait point.

ELISE.

C'eſt ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre

que la lettre de ſon meilleur amy luy eſt vne caution ſuffiſante, il n'eſt pas incompatible qu'vne perſonne ſoit ridicule en de certaines choſes, & honneſte homme en d'autres. Et pour la Scene d'Alain & de Georgette dans le logis, que quelques-vns ont trouuée longue & froide, il eſt certain qu'elle n'eſt pas ſans raiſon; & de meſme qu'Arnolphe ſe trouue attrapé pendant ſon voyage, par la pure innocence de ſa maiſtreſſe, il demeure au retour long-temps à ſa porte par l'innocence de ſes valets, afin qu'il ſoit par tout puny par les choſes qu'il a creû faire la ſeureté de ſes precautions.

LE MARQVIS.

Voila des raiſons qui ne valent rien.

CLIMENE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ELISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le diſcours moral que vous appellez vn ſermon, il eſt certain que de vrais deuots qui l'ont ouy n'ont pas trouué qu'il choquaſt ce que vous dites; & ſans doute que ces parolles d'enfer & de chaudieres boüillantes ſont aſſez iuſtifiées par l'extrauagance d'Arnolphe & par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au tranſport amoureux du cinquieſme Acte qu'on accuſe d'eſtre trop outré & trop comique, ie voudrois bien ſçauoir ſi ce n'eſt pas faire la ſatyre des amans, & ſi les honneſtes gens meſme, & les plus ſerieux, en de pareilles occaſions, ne font pas des choſes?...

LE MARQVIS.

Ma foy, Cheualier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin ſi nous nous regardions nous meſmes, quand nous ſommes bien amoureux?...

LE MARQVIS.

Ie ne veux pas ſeulement t'écouter.

DORANTE.

Eſcoute moy ſi tu veux. Eſt-ce que dans la violence de la paſſion?...

LE MARQVIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

Il chante.

DORANTE.

Quoy?...

LE MARQVIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DORANTE.

Ie ne ſçay pas ſi?...

LE MARQVIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la.

VRANIE.

Il me ſemble que...

LE MARQVIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

VRANIE.

Il ſe paſſe des choſes aſſez plaiſantes dans noſtre diſpute. Ie trouue qu'on en pourroit bien faire vne petite Comedie, & que cela ne ſeroit pas trop mal à la queuë de l'Eſcole des femmes.

TAYLOR INST. OXFORD

DORANTE.

Vous auez raiſon.

LE MARQVIS.

Parbleu, Cheualier, tu jouërois là dedans vn rolle qui ne te ſeroit pas auantageux.

DORANTE.

Il eſt vray, Marquis.

CLIMENE.

Pour moy, ie ſouhaiterois que cela ſe fiſt, pourueu qu'on traitaſt l'affaire comme elle s'eſt paſſée.

ELISE.

Et moy ie fournirois de bon cœur mon perſonage.

LYSIDAS.

Ie ne refuſerois pas le mien, que ie penſe.

VRANIE.

Puis que chacun en ſeroit content, Cheualier, faites vn memoire de tout, & le donnez à Moliere que vous connoiſſez, pour le mettre en Comedie.

CLIMENE.

Il n'auroit garde, ſans doute, & ce ne ſeroit pas des vers à ſa loüange.

VRANIE.

Point, point; ie connoy ſon humeur; il ne ſe ſoucie pas qu'on fronde ſes pieces, pourueu qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Ouy; mais quel denoüement pourroit-il trouuer à cecy? Car il ne ſçauroit y auoir ny mariage, ny reconnoiſſance; & ie ne ſçay point par où l'on pourroit faire finir la diſpute.

VRANIE.

Il faudroit refuer quelque incident pour cela.

SCENE VII ET DERNIERE.

GALOPIN, LYSIDAS, DORANTE, LE MARQVIS, CLIMENE, ELISE, VRANIE.

GALOPIN.

Madame, on a ſeruy ſur table.

DORANTE.

Ah! voilà iuſtement ce qu'il faut pour le denoüement que nous cherchions, & l'on ne peut rien trouuer de plus naturel. On diſputera fort & ferme de part & d'autre, comme nous auons fait, ſans que perſonne ſe rende; vn petit laquais viendra dire qu'on a ſerui; on ſe leuera; & chacun ira ſouper.

VRANIE.

La Comedie ne peut pas mieux finir, & nous ferons bien d'en demeurer-là.

FIN.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

COMEDIE.

PAR J. B. P. MOLIERE.

Repreſentée la premiere fois à Verſailles pour le Roy le quatorziéme Octobre 1663. *& donnée depuis au Public dans la Salle du Palais Royal, le quatriéme Novembre de la meſme année* 1663.

Par la Trouppe de MONSIEUR,
Frere Unique du Roy.

NOMS DES ACTEURS.

MOLIERE, Marquis ridicule.
BRECOURT, Homme de qualité.
DE LA GRANGE, Marquis ridicule.
DU CROISY, Poëte.
LA THORILLIERE, Marquis fâcheux.
BEJART, Homme qui fait le neceſſaire.
MADEMOISELLE DU PARC, Marquiſe façonniere.
MADEMOISELLE BEJART, Prude.
MADEMOISELLE DE BRIE, Sage Coquette.
MADEMOISELLE MOLIERE, Satyrique ſpirituelle.
MADEMOISELLE DU CROISY, Peſte doucereuſe.
MADEMOISELLE HERVÉ, Servante pretieuſe.

La Scene eſt à Verſailles dans la Salle de la Comedie.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, DU CROISY, Mlle DU PARC, Mlle BEJART, Mlle DE BRIE, Mlle MOLIERE, Mlle DU CROISY, Mlle HERVÉ.

MOLIERE.

Allons donc, Meſſieurs & Meſdames, vous mocquez-vous avec voſtre longueur, & ne voulez-vous pas tous venir icy? La peſte ſoit des Gens; hola ho, Monſieur de Brecourt.

BRECOURT.

Quoy?

MOLIERE.

Monſieur de la Grange.

LA GRANGE.

Qu'eſt-ce ?

MOLIERE.

Monſieur du Croiſy.

DU CROISY.

Plaiſt-il ?

MOLIERE.

Mademoiſelle du Parc.

MADEMOISELLE DU PARC.

Hé bien ?

MOLIERE.

Mademoiſelle Bejart.

MADEMOISELLE BEJART.

Qu'y a-t'il ?

MOLIERE.

Mademoiſelle de Brie.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Que veut-on ?

MOLIERE.

Mademoiſelle du Croiſy.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

MOLIERE.

Mademoiſelle Hervé.

MADEMOISELLE HERVÉ.

On y va.

MOLIERE.

Je croy que je deviendray fou avec tous ces gens-cy. Eh! teſtebleu, Meſſieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'huy ?

BRECOURT.

Que voulez-vous qu'on faſſe, nous ne ſçavons pas nos rôles, & c'eſt nous faire enrager vous meſme, que de nous obliger à jouër de la ſorte.

MOLIERE.

Ah! les étranges animaux à conduire que des Comediens.

MADEMOISELLE BEJART.

Et bien nous voilà, que pretendez vous faire?

MADEMOISELLE DU PARC.

Quelle eſt voſtre penſée?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Dequoy eſt-il queſtion?

MOLIERE.

De grace mettons-nous icy, & puiſque nous voilà tous habillez, & que le Roy ne doit venir de deux heures, employons ce temps à repeter noſtre affaire, & voir la maniere dont il faut jouër les choſes.

LA GRANGE.

Le moyen de jouër ce qu'on ne ſçait pas?

MADEMOISELLE DU PARC.

Pour moy je vous déclare que je ne me ſouviens pas d'un mot de mon Perſonnage.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je ſçay bien qu'il me faudra ſouffler le mien, d'un bout à l'autre.

MADEMOISELLE BEJART.

Et moy je me prepare fort à tenir mon rôle à la main.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Et moy auſſi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Pour moy je n'ay pas grand'choſe à dire.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ny moy non plus, mais avec cela je ne répondrois pas de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrois eſtre quitte pour dix piſtoles.

BRECOURT.

Et moy pour vingt bons coups de foüet, je vous aſſure.

MOLIERE.

Vous voilà tous bien malades d'avoir un méchant rôle à jouër, & que feriez-vous donc ſi vous eſtiez en ma place?

MADEMOISELLE BEJART.

Qui vous! vous n'eſtes pas à plaindre, car ayant fait la Piece vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIERE.

Et n'ay-je à craindre que le manquement de memoire, ne contez-vous point rien l'inquietude d'un ſuccés qui ne regarde que moy ſeul? & penſez-vous que ce ſoit une petite affaire, que d'expoſer quelque choſe de Comique devant une aſſemblée comme celle-cy? Que d'entreprendre de faire rire des perſonnes qui nous impriment le reſpect, & ne rient que quand ils veulent? Eſt-il Autheur qui ne doive trembler, lors qu'il en vient à cette épreuve? & n'eſt-ce pas à moy de dire que je voudrois en eſtre quitte pour toutes les choſes du monde?

MADEMOISELLE BEJART.

Si cela vous faiſoit trembler, vous prendriez mieux vos precautions, & n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIERE.

Le moyen de m'en défendre quand un Roy me l'a commandé.

MADEMOISELLE BEJART.

Le moyen! une reſpectueuſe excuſe fondée ſur l'impoſſibilité de la choſe dans le peu de temps qu'on vous donne; & tout autre en voſtre place ménageroit mieux ſa reputation, & ſe ſeroit bien gardé de ſe commettre comme vous faites. Où en ſerez-vous, je vous prie, ſi l'affaire reüſſit mal? & quel avantage penſez-vous qu'en prendront tous vos ennemis?

MADEMOISELLE DE BRIE.

En effet il faloit s'excuſer avec reſpect envers le Roy, ou demander du temps davantage.

MOLIERE.

Mon Dieu, Mademoiſelle, les Roys n'ayment rien tant qu'une prompte obeïſſance, & ne ſe plaiſent point du tout à trouver des obſtacles. Les choſes ne ſont bonnes que dans le temps qu'ils les ſoûhaitent; & leur en vouloir reculer le divertiſſement eſt en oſter pour eux toute la grace. Ils veulent des plaiſirs qui ne ſe faſſent point attendre, & les moins preparez leur ſont toûjours les plus agreables, nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils deſirent de nous, nous ne ſommes que pour leur plaire; & lors qu'ils nous ordonnent

quelque choſe, c'eſt à nous à profiter viſte de l'envie où ils ſont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas aſſez-toſt; & ſi l'on a la honte de n'avoir pas bien reüſſi, on a toûjours la gloire d'avoir obeï viſte à leurs commandemens. Mais ſongeons à repeter s'il vous plaiſt.

MADEMOISELLE BEJART.

Comment pretendez-vous que nous faſſions, ſi nous ne ſçavons pas nos rôles?

MOLIERE.

Vous les ſçaurez, vous dy-je, & quand meſme vous ne les ſçauriez pas tout-à-fait, pouvez-vous pas y ſupléer de voſtre eſprit, puiſque c'eſt de la Proſe, & que vous ſçavez voſtre ſujet?

MADEMOISELLE BEJART.

Je ſuis voſtre Servante, la Proſe eſt pis encor que les Vers.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Voulez-vous que je vous diſe, vous deviez faire une Comedie où vous auriez joüé tout ſeul

MOLIERE.

Taiſez-vous, ma Femme, vous eſtes une beſte.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Grand mercy, Monſieur mon Mary, voilà ce que c'eſt, le Mariage change bien les gens, & vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIERE.

Taiſez-vous, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIERE.

C'eſt une choſe étrange, qu'une petite ceremonie

ſoit capable de nous oſter toutes nos belles qualitez, & qu'un Mary, & un Galand regardent la meſme perſonne avec des yeux ſi differens.

MOLIERE.

Que de diſcours.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Ma foy, ſi je faiſois une Comedie, je la ferois ſur ce ſujet, je juſtifierois les Femmes de bien des choſes dont on les accuſe, & je ferois craindre aux Maris la difference qu'il y a de leurs manieres bruſques, aux civilitez des Galans.

MOLIERE.

Ahy, laiſſons cela, il n'eſt pas queſtion de cauſer maintenant, nous avons autre choſe à faire.

MADEMOISELLE BEJART.

Mais puiſqu'on vous a commandé de travailler ſur le ſujet de la Critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette Comedie des Comediens dont vous nous avez parlé il y a long-temps, c'eſtoit une affaire toute trouvée, & qui venoit fort bien à la choſe, & d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occaſion de les peindre auſſi, & que cela auroit pû s'appeller leur portrait, à bien plus juſte titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut eſtre appellé le voſtre; car vouloir contrefaire un Comedien dans un rôle Comique, ce n'eſt pas le peindre luy-meſme, c'eſt peindre d'aprés luy les Perſonnages qu'il repreſente, & ſe ſervir des meſmes traits & des meſmes couleurs, qu'il eſt obligé d'employer aux differens tableaux des caracteres ridicules,

qu'il imite d'aprés nature. Mais contrefaire un Comedien dans des rôles ſerieux, c'eſt le peindre par des défauts qui ſont entierement de luy, puiſque ces ſortes de Perſonnages ne veulent, ny les geſtes, ny les tons de voix ridicules, dans leſquels on le reconnoiſt.

MOLIERE.

Il eſt vray, mais j'ay mes raiſons pour ne le pas faire, & je n'ay pas crû entre-nous que la choſe en valuſt la peine, & puis il faloit plus de temps pour executer cette idée. Comme leurs jours de Comedies ſont les meſmes que les noſtres, à peine ay-je eſté les voir, que trois ou quatre fois depuis que nous ſommes à Paris, je n'ay attrappé de leur maniere de reciter, que ce qui m'a d'abord ſauté aux yeux, & j'aurois eu beſoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien reſſemblans.

MADEMOISELLE DU PARC.

Pour moy j'en ay reconnu quelques-uns dans voſtre bouche.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je n'ay jamais oüy parler de cela.

MOLIERE.

C'eſt une idée qui m'auoit paſſé une fois par la teſte, & que j'ay laiſſée-là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-eſtre n'auroit point fait rire.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Dites-la moy un peu, puiſque vous l'avez dite aux autres.

MOLIERE.

Nous n'avons pas le temps maintenant.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Seulement deux mots.

MOLIERE.

J'avois ſongé une Comedie, où il y auroit eu un Poëte que j'aurois repreſenté moy-meſme, qui ſeroit venu pour offrir une Piece à une Trouppe de Comediens nouvellement arrivez de la campagne. Avez-vous, auroit-il dit, des Acteurs & des Actrices, qui ſoyent capables de bien faire valoir un Ouvrage, car ma piece eſt une piece... Eh! Monſieur, auroient répondu les Comediens, nous avons des Hommes & des Femmes qui ont eſté trouvés raiſonnables par tout où nous avons paſſé. Et qui fait les Roys parmy vous? voilà un Acteur qui s'en démeſle par fois. Qui! ce jeune Homme bien fait? vous mocquez-vous! Il faut un Roy qui ſoit gros & gras comme quatre. Un Roy, morbleu, qui ſoit entripaillé comme il faut! un Roy d'une vaſte circonference, & qui puiſſe remplir un Throſne de la belle maniere! La belle choſe qu'un Roy d'une taille galante! Voilà déja un grand défaut; mais que je l'entende un peu reciter une douzaine de Vers. Là-deſſus le Comedien auroit recité, par exemple, quelques Vers du Roy de Nicomede.

> Te le diray-je, Araſpe, il m'a trop bien ſervy,
> Augmentant mon pouvoir...

Le plus naturellement qui luy auroit eſté poſſible. Et le Poëte: comment vous appellez cela reciter? c'eſt ſe railler; il faut dire les choſes avec emphaſe. Ecoutez-moy.

Imitant Monſieury excellent Acteur de l'Hoſtel de Bourgogne.

Te le diray-je, Araſpe... &c.

Voyez-vous cette poſture? remarquez bien cela, là appuyer comme il faut le dernier Vers. Voilà ce qui attire l'approbation, & fait faire le brouhaha. Mais, Monſieur, auroit répondu le Comedien, il me ſemble qu'un Roy qui s'entretient tout ſeul avec ſon Capitaine des Gardes, parle un peu plus humainement, & ne prend gueres ce ton de demoniaque. Vous ne ſçavez ce que c'eſt. Allez-vous-en reciter comme vous faites, vous verrez ſi vous ferez faire aucun ah! Voyons un peu une Scene d'Amant & d'Amante. Là-deſſus une Comedienne & un Comedien auroient fait une Scene enſemble, qui eſt celle de Camille & de Curiace.

Iras-tu, ma chere ame, & ce funeſte honneur,
Te plaiſt-il aux dépens de tout noſtre bon-heur?
Helas! je voy trop bien... &c.

Tout de meſme que l'autre, & le plus naturellement qu'ils auroient pû. Et le Poëte auſſi-toſt : vous vous mocquez, vous ne faites rien qui vaille; & voicy comme il faut reciter cela.

Imitant Mademoiſelle de Beauchaſteau, Comedienne de l'Hoſtel de Bourgogne.

Iras-tu, ma chere ame... &c.
Non je te connois mieux, &c.

Voyez-vous comme cela eſt naturel & paſſionné? admirez ce viſage riant qu'elle conſerve dans les

plus grandes afflictions. Enfin voilà l'idée, & il auroit parcouru de meſme tous les Acteurs, & toutes les Actrices.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je trouve cette idée aſſez plaiſante, & j'en ay reconnû là dés le premier Vers, continuez, je vous prie.

MOLIERE *imitant Beauchaſteau aussi Comedien, dans les Stances du Cid.*

Percé juſques au fond du cœur, &c.

Et celuy-cy le reconnoiſtrez-vous bien, dans Pompée de Sertorius ?

Imitant Hauteroche auſſi Comedien.

L'inimitié qui regne entre les deux partis,
N'y rend pas de l'honneur... &c.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je le reconnois un peu je penſe.

MOLIERE.

Et celuy-cy ?

Imitant De Villiers auſſi Comedien.

Seigneur, Polibe eſt mort... &c.

MADEMOISELLE DE BRIE.

. Oüy, je ſçay qui c'eſt, mais il y en a quelques-uns d'entre-eux, je croy, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIERE.

Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne puſt attrapper par quelque endroit ſi je les avois bien étudiez ;

mais vous me faites perdre un temps qui nous eſt cher. Songeons à nous, de grace, & ne nous amuſons point davantage à diſcourir;

Parlant à de la Grange.

vous, prenez garde à bien repreſenter avec moy voſtre rôle de Marquis.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Toûjours des Marquis.

MOLIERE.

Oüy, toûjours des Marquis, que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractere agreable de Theatre; le Marquis aujourd'huy eſt le plaiſant de la Comedie. Et comme dans toutes les Comedies anciennes on voit toûjours un Valet boufon qui fait rire les Auditeurs, de meſme dans toutes nos pieces de maintenant, il faut toûjours un Marquis ridicule qui divertiſſe la compagnie.

MADEMOISELLE BEJART.

Il eſt vray, on ne s'en ſçauroit paſſer.

MOLIERE.

Pour vous, Mademoiſelle...

MADEMOISELLE DU PARC.

Mon Dieu, pour moy je m'acquitteray fort mal de mon perſonnage, & je ne ſçay pas pourquoy vous m'avez donné ce rôle de façonniere.

MOLIERE.

Mon Dieu, Mademoiſelle, voilà comme vous diſiez lors que l'on vous donna celuy de la Critique de l'Ecole des Femmes, cependant vous vous en eſtes acquittée à merveille, & tout le monde eſt demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire

que vous avez fait, croyez-moy, celuy-cy ſera de meſme, & vous le joüerez mieux que vous ne penſez.

MADEMOISELLE DU PARC.

Comment cela ſe pourroit-il faire, car il n'y a point de perſonne au monde qui ſoit moins façonniere que moy.

MOLIERE.

Cela eſt vray, & c'eſt en quoy vous faites mieux voir que vous eſtes excellente Comedienne de bien repreſenter un perſonnage, qui eſt ſi contraire à voſtre humeur : tâchez donc de bien prendre tous le caractere de vos rôles, & de vous figurer que vous eſtes ce que vous repreſentez.

A du Croiſy.

Vous faites le Poëte, vous, & vous devez vous remplir de ce perſonnage, marquer cet air Pedant qui ſe conſerve parmy le commerce du beau monde, ce ton de voix ſententieux, & cette exactitude de prononciation qui appuye ſur toutes les ſyllabes, & ne laiſſe échapper aucune lettre de la plus ſevere ortographe.

A Brecourt.

Pour vous, vous faites un honneſte homme de Cour, comme vous avez déja fait dans la Critique de l'Eſcole des Femmes, c'eſt à dire que vous devez prendre un air poſé, un ton de voix naturel, & geſticuler le moins qu'il vous ſera poſſible.

A de la Grange.

Pour vous je n'ay rien à vous dire.

A Mademoiſelle Bejart.

Vous, vous repreſentez une de ces Femmes, qui

pourveu qu'elles ne faſſent point l'amour, croyent que tout le reſte leur eſt permis, de ces Femmes qui ſe retranchent toûjours fierement ſur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, & veulent que toutes les plus belles qualitez que poſſedent les autres, ne ſoyent rien en comparaiſon d'un miſerable honneur dont perſonne ne ſe ſoucie, ayez toûjours ce caractere devant les yeux pour en bien faire les grimaces.

A Mademoiſelle de Brie.

Pour vous, vous faites une de ces Femmes qui penſent eſtre les plus vertueuſes perſonnes du monde, pourveu qu'elles ſauvent les apparences, de ces Femmes qui croyent que le peché n'eſt que dans le ſcandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont ſur le pied d'attachement honneſte, & appellent amis ce que les autres nomment galans, entrez bien dans ce caractere.

A Mademoiſelle Moliere.

Vous, vous faites le meſme perſonnage que dans la Critique, & je n'ay rien à vous dire non plus qu'à Mademoiſelle du Parc.

A Mademoiſelle du Croiſy.

Pour vous, vous repreſentez une de ces perſonnes qui preſtent doucement des charitez à tout le monde, de ces Femmes qui donnent toûjours le petit coup de langue en paſſant, & ſeroient bien fachées d'avoir ſouffert qu'on euſt dit du bien du prochain; je croy que vous ne vous acquiterez pas mal de ce rôle.

A Mademoiſelle Hervé.

Et pour vous, vous eſtes la ſoubrette de la pre-

cieuſe, qui ſe meſle de temps en temps dans la converſation, & attrappe comme elle peut tous les termes de ſa Maiſtreſſe; je vous dis tous vos caracteres, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'eſprit. Commençons maintenant à repeter, & voyons comme cela ira. Ah! voicy juſtement un fâcheux, il ne nous faloit plus que cela.

SCENE II.

LA THORILLIERE, MOLIERE, ETC.

LA THORILLIERE.

Bon jour, Monſieur Moliere.

MOLIERE.

Monſieur, voſtre ſerviteur. La peſte ſoit de l'homme.

LA THORILLIERE.

Comment vous en va?

MOLIERE.

Fort bien pour vous ſervir. Meſdemoiſelles ne...

LA THORILLIERE.

Je viens d'un lieu où j'ay bien dit du bien de vous.

MOLIERE.

Je vous ſuis obligé. Que le diable t'emporte. Ayez un peu ſoin...

LA THORILLIERE.

Vous joüez une piece nouvelle aujourd'huy?

MOLIERE.

Oüy, Monſieur. N'oubliez pas...

LA THORILLIERE.

C'eſt le Roy qui vous la fait faire?

MOLIERE.

Oüy, Monſieur. De grace ſongez...

LA THORILLIERE.

Comment l'appellez-vous?

MOLIERE.

Oüy, Monſieur.

LA THORILLIERE.

Je vous demande comment vous la nommez?

MOLIERE.

Ah! ma foy je ne ſçay. Il faut s'il vous plaiſt que vous...

LA THORILLIERE.

Comment ſerez-vous habillez?

MOLIERE.

Comme vous voyez. Je vous prie...

LA THORILLIERE

Quand commencerez-vous?

MOLIERE.

Quand le Roy ſera venu. Au diantre le queſtionneur.

LA THORILLIERE.

Quand croyez-vous qu'il vienne?

MOLIERE.

La peſte m'étoufe, Monſieur, ſi je le ſçay.

LA THORILLIERE.

Sçavez-vous point...

MOLIERE.

Tenez, Monſieur, je ſuis le plus ignorant homme du monde, je ne ſçay rien de tout ce que vous pourrez me demander je vous jure. J'enrage, ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des queſtions, & ne ſe ſoucie pas qu'on ait en teſte d'autres affaires.

LA THORILLIERE.

Meſdemoiſelles, voſtre ſerviteur.

MOLIERE.

Ah! bon le voïlà d'un autre coſté.

LA THORILLIERE *à Mademoiſelle du Croiſy.*

Vous voilà belle comme un petit Ange.

En regardant Mademoiſelle Hervé.

Joüez-vous toutes deux aujourd'huy?

MADEMOISELLE DU CROISY.

Oüy, Monſieur.

LA THORILLIERE

Sans vous la Comedie ne vaudrait pas grand choſe.

MOLIERE.

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Monſieur, nous avons icy quelque choſe à repeter enſemble.

LA THORILLIERE.

Ah! parbleu je ne veux pas vous empeſcher, vous n'avez qu'à pourſuivre.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Mais...

LA THORILLIERE.

Non, non, je ſerois fâché d'incommoder perſonne, faites librement ce que vous avez à faire.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Oüy, mais...

LA THORILLIERE.

Je ſuis homme ſans ceremonie, vous dy-je, & vous pouvez repeter ce qui vous plaira.

MOLIERE.

Monſieur, ces Demoiſelles ont peine à vous dire qu'elles ſouhaiteroient fort que perſonne ne fuſt icy pendant cette repetition.

LA THORILLIERE.

Pourquoy, il n'y a point de danger pour moy?

MOLIERE.

Monſieur, c'eſt une coûtume qu'elles obſervent, & vous aurez plus de plaiſir quand les choſes vous ſurprendront.

LA THORILLIERE.

Je m'en vais donc dire que vous eſtes preſts.

MOLIERE.

Point du tout, Monſieur, ne vous hatez pas de grace.

SCENE III.

MOLIERE, LA GRANGE, ETÇ.

MOLIERE.

Ah! que le monde eſt plein d'impertinents! or ſus commençons. Figurez-vous donc premierement

que la Scene eſt dans l'antichambre du Roy, car c'eſt un lieu où il ſe paſſe tous les jours des choſes aſſez plaiſantes. Il eſt aiſé de faire venir là toutes les perſonnes qu'on veut, & on peut trouver des raiſons meſme pour y authoriſer la venuë des Femmes que j'introduis. La Comedie s'ouvre par deux Marquis qui ſe rencontrent. Souvenez-vous bien, vous, de venir comme je vous ay dit, là avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant voſtre Perruque, & grondant une petite chanſon entre vos dents. La, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrein à deux Marquis, & ils ne ſont pas gens à tenir leur perſonne dans un petit eſpace, allons parlez.

LA GRANGE.

Bon jour, Marquis.

MOLIERE.

Mon Dieu, ce n'eſt point là le ton d'un Marquis, il faut le prendre un peu plus haut, & la pluſpart de ces Meſſieurs affectent une maniere de parler particuliere pour ſe diſtinguer du commun. Bon jour, Marquis, recommencez donc.

LA GRANGE.

Bon jour, Marquis.

MOLIERE.

Ah! Marquis, ton ſerviteur.

LA GRANGE.

Que fais-tu là?

MOLIERE.

Parbleu tu vois, j'attends que tous ces Meſſieurs ayent debouché la porte pour preſenter là mon viſage.

LA GRANGE.

Teſtebleu quelle foule, je n'ay garde de m'y aller froter, & j'ayme bien mieux entrer des derniers.

MOLIERE.

Il y a là vingt gens qui font fort aſſurez de n'entrer point, & qui ne laiſſent pas de ſe preſſer, & d'occuper toutes les avenuës de la porte.

LA GRANGE.

Crions nos deux noms à l'Huiſſier, afin qu'il nous appelle.

MOLIERE.

Cela eſt bon pour toy, mais pour moy je ne veux pas eſtre joüé par Moliere.

LA GRANGE.

Je penſe pourtant, Marquis, que c'eſt toy qu'il joüe dans la Critique.

MOLIERE.

Moy? je ſuis ton valet, c'eſt toy-meſme en propre perſonne.

LA GRANGE.

Ah! ma foy, tu es bon de m'appliquer ton perſonnage.

MOLIERE.

Parbleu, je te trouve plaiſant de me donner ce qui t'appartient.

LA GRANGE.

Ha, ha, ha, cela eſt drôle.

MOLIERE.

Ha, ha, ha, cela eſt boufon.

LA GRANGE.

Quoy tu veux ſoûtenir que ce n'eſt pas toy qu'on joüe dans le Marquis de la Critique.

MOLIERE.

Il eſt vray c'eſt moy. Deteſtable, morbleu deteſtable, tarte à la creſme. C'eſt moy, c'eſt moy, aſſurement, c'eſt moy.

LA GRANGE.

Oüy, parbleu c'eſt toy, tu n'as que faire de railler; & ſi tu veux nous gagerons, & verrons qui a raiſon des deux.

MOLIERE.

Et que veux-tu gager encore?

LA GRANGE.

Je gage cent piſtoles que c'eſt toy.

MOLIERE.

Et moy cent piſtoles que c'eſt toy.

LA GRANGE.

Cent piſtoles comptant.

MOLIERE.

Comptant. Quatre vingt dix piſtoles ſur Amyntas, & dix piſtoles comptant.

LA GRANGE.

Je le veux.

MOLIERE.

Cela eſt fait.

LA GRANGE.

Ton argent court grand riſque.

MOLIERE.

Le tien eſt bien avanturé.

LA GRANGE.

A qui nous en rapporter?

MOLIERE.

Voicy un homme qui nous jugera. Chevalier.

SCENE IV.

MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, ETC.

BRECOURT.

Quoy?

MOLIERE.

Bon voilà l'autre qui prend le ton de Marquis. Vous ay-je pas dit que vous faites un rôle, où l'on doit parler naturellement?

BRECOURT.

Il eſt vray.

MOLIERE.

Allons donc. Chevalier.

BRECOURT.

Quoy?

MOLIERE.

Juge nous un peu ſur une gageure que nous avons faite.

BRECOURT.

Et quelle?

MOLIERE.

Nous diſputons qui eſt le Marquis de la Critique de Moliere, il gage que c'eſt moy, & moy je gage que c'eſt luy.

BRECOURT.

Et moy je juge que ce n'eſt, ny l'un ny l'autre, vous eſtes foux tous deux, de vouloir vous appliquer ces ſortes de choſes, & voilà dequoy j'oüys l'autre jour ſe plaindre Moliere, parlant à des perſonnes qui le chargeoient de meſme choſe que

vous. Il disoit que rien ne luy donnoit du déplaisir, comme d'estre accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait. Que son dessein est de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes; & que tous les personnages qu'il represente sont des personnages en l'air, & des phantosmes proprement qu'il habille à sa fantaisie pour rejoüir les spectateurs. Qu'il seroit bien faché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit; & que si quelque chose estoit capable de le dégoûter de faire des Comedies, c'estoit les ressemblances qu'on y vouloit toûjours trouver, & dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer la pensée pour luy rendre de mauvais offices auprés de certaines personnes à qui il n'a jamais pensé. Et en effet je trouve qu'il a raison, car pourquoy vouloir je vous prie appliquer tous ses gestes & toutes ses paroles, & chercher à luy faire des affaires, en disant hautement il jouë un tel, lors que ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes? Comme l'affaire de la Comedie est de representer en general tous les défauts des hommes, & principalement des hommes de nostre siecle; il est impossible à Moliere de faire aucun caractere qui ne rencontre quelqu'un dans le monde; & s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes les personnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut sans doute qu'il ne fasse plus de Comedies.

MOLIERE.

Ma foy, Chevalier, tu veux justifier Moliere, & épargner nostre amy que voilà.

LA GRANGE.

Point du tout, c'eſt toy qu'il épargne, & nous trouverons d'autres juges.

MOLIERE.

Soit; mais dy-moy, Chevalier, crois-tu pas que ton Moliere eſt épuiſé maintenant, & qu'il ne trouvera plus de matiere pour...

BRECOURT.

Plus de matiere? Eh, mon pauvre Marquis, nous luy en fournirons toûjours aſſez, & nous ne prenons gueres le chemin de nous rendre ſages pour tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il dit.

MOLIERE.

Attendez, il faut marquer davantage tout cet endroit, écoûtez-le moy dire un peu. Et qu'il ne trouvera plus de matiere pour... Plus de matiere! Eh, mon pauvre Marquis, nous luy en fournirons toûjours aſſez, & nous ne prenons gueres le chemin de nous rendre ſages pour tout ce qu'il fait & tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuiſé dans ſes Comedies tout le ridicule des hommes; & ſans ſortir de la Cour, n'a-t'il pas encore vingt caracteres de gens où il n'a point touché? N'a-t'il pas, par exemple, ceux qui ſe font les plus grandes amitiez du monde, & qui le dos tourné font galanterie de ſe déchirer l'un l'autre? N'a-t'il pas ces adulateurs à outrance, ces flatteurs inſipides qui n'affaiſonnent d'aucun ſel les loüanges qu'ils donnent, & dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent? N'a-t'il pas ces lâches Courtiſans de la faveur, ces

perfides adorateurs de la fortune, qui vous encenſent dans la proſperité, & vous accablent dans la diſgrace? N'a-t'il pas ceux qui ſont toûjours mécontens de la Cour, ces ſuivans inutiles, ces incommodes aſſidus, ces gens, dy-je, qui pour ſervices ne peuvent conter que des importunitez, & qui veulent que l'on les recompenſe d'avoir obſedé le Prince dix ans durant? N'a-t'il pas ceux qui careſſent également tout le monde, qui promenent leurs civilitez à droit & à gauche, & courent à tous ceux qu'ils voyent avec les meſmes embraſſades, & les meſmes proteſtations d'amitié? Monſieur voſtre tres-humble ſerviteur; Monſieur, je ſuis tout à voſtre ſervice. Tenez-moy des voſtres, mon cher. Faites eſtat de moy, Monſieur, comme du plus chaud de vos amis. Monſieur, je ſuis ravy de vous embraſſer. Ah! Monſieur, je ne vous voyois pas. Faites-moy la grace de m'employer, ſoyez perſuadé que je ſuis entierement à vous. Vous eſtes l'homme du monde que je revere le plus; il n'y a perſonne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de le croire; je vous ſupplie de n'en point douter, ſerviteur, tres-humble valet. Va, va, Marquis, Moliere aura toûjours plus de ſujets qu'il n'en voudra, & tout ce qu'il a touché juſqu'icy n'eſt rien que bagatelle, au prix de ce qui reſte. Voilà à peu pres comme cela doit eſtre joüé.

BRECOURT.

C'eſt aſſez.

MOLIERE.

Pourſuivez.

BRECOURT.

Voicy Climene, & Eliſe.

MOLIERE.

Là-deſſus vous arriverez toutes deux.

A Mademoiſelle du Parc.

Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut, & à faire bien des façons, cela vous contraindra un peu, mais qu'y faire, il faut par fois ſe faire violence.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Certes, Madame, je vous ay reconnuë de loin, & j'ay bien veu à voſtre air que ce ne pouvoit eſtre une autre que vous.

MADEMOISELLE DU PARC.

Vous voyez, je viens attendre icy la ſortie d'un homme avec qui j'ay une affaire à démeſler.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Et moy de meſme.

MOLIERE.

Meſdames, voilà des cofres qui vous ſerviront de fauteüils.

MADEMOISELLE DU PARC.

Allons, Madame, prenez place, s'il vous plaiſt.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Aprés vous, Madame.

MOLIERE.

Bon, aprés ces petites ceremonies muettes chacun prendra place, & parlera aſſis, hors les Marquis, qui tantoſt ſe leveront, & tantoſt s'aſſoyront ſuivant leur inquietude naturelle. Parbleu, Chevalier, tu devrois faire prendre medecine à tes canons.

BRECOURT.

Comment ?

MOLIERE.

Ils ſe portent fort mal.

BRECOURT.

Serviteur à la turlupinade.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Mon Dieu, Madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur ébloüiſſante, & les levres d'un couleur de feu ſurprenant !

MADEMOISELLE DU PARC.

Ah ! que dites-vous-là, Madame, ne me regardez point, je ſuis du dernier laid aujourd'huy.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Eh, Madame, levez un peu voſtre coëffe.

MADEMOISELLE DU PARC.

Fy, je ſuis épouvantable, vous dy-je, & je me fais peur à moy-meſme.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Vous eſtes ſi belle.

MADEMOISELLE DU PARC.

Point, point.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Montrez-vous.

MADEMOISELLE DU PARC.

Ah ! fy donc, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIERE.

De grace.

MADEMOISELLE DU PARC.

Mon Dieu, non.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Si fait.

MADEMOISELLE DU PARC.

Vous me deſeſperez.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Un moment.

MADEMOISELLE DU PARC.

Ahy.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Reſolument vous vous montrerez, on ne peut point ſe paſſer de vous voir.

MADEMOISELLE DU PARC.

Mon Dieu, que vous eſtes une étrange perſonne, vous voulez furieuſement ce que vous voulez.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Ah ! Madame, vous n'avez aucun deſavantage à paroiître au grand jour je vous jure. Les méchantes gens qui aſſuroient que vous mettiez quelque choſe; vrayment je les dementiray bien maintenant.

MADEMOISELLE DU PARC.

Helas! je ne ſçay pas ſeulement ce qu'on appelle mettre quelque choſe. Mais où vont ces Dames?

SCENE V.

MADEMOISELLE DE BRIE, MADEMOISELLE DU PARC; ETC.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Vous voulez bien, Meſdames, que nous vous donnions en paſſant la plus agreable nouvelle du

monde. Voilà Monſieur Lylidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une piece contre Moliere, que les grands Comediens vont joüer.

MOLIERE.

Il eſt vray, on me l'a voulu lire, & c'eſt un nommé Br Brou Broſſaut qui l'a faite.

DU CROISY.

Monſieur, elle eſt affichée ſous le nom de Bourſaut, mais à vous dire le ſecret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, & l'on en doit concevoir une aſſez haute attente. Comme tous les Autheurs, & tous les Comediens regardent Moliere comme leur plus grand ennemy, nous nous ſommes tous unis pour le déſervir; chacun de nous a donné un coup de pinceau à ſon portrait, mais nous nous ſommes bien gardez d'y mettre nos noms; il luy auroit eſté trop glorieux de ſuccomber aux yeux du monde, ſous les efforts de tout le Parnaſſe; & pour rendre ſa défaite plus ignominieuſe, nous avons voulu choiſir tout exprés un Autheur ſans reputation.

MADEMOISELLE DU PARC.

Pour moy je vous avouë que j'en ay toutes les joyes imaginables.

MOLIERE.

Et moy auſſi. Par le ſang-bleu le railleur ſera raillé, il aura ſur les doigts ma foy.

MADEMOISELLE DU PARC.

Cela luy apprendra à vouloir ſatyriſer tout. Comment cet impertinent ne veut pas que les Femmes ayent de l'eſprit, il condamne toutes nos

expreſſions élevées, & pretend que nous parlions toûjours terre à terre.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Le langage n'eſt rien ; mais il cenſure tous nos attachemens quelque innocens qu'ils puiſſent eſtre, & de la façon qu'il en parle, c'eſt eſtre criminelle que d'avoir du merite.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Cela eſt inſuportable, il n'y a pas une femme qui puiſſe plus rien faire, que ne laiſſe-t'il en repos nos maris, ſans leur ouvrir les yeux, & leur faire prendre garde à des choſes, dont ils ne s'aviſent pas ?

MADEMOISELLE BEJART.

Paſſe pour tout cela, mais il ſatyriſe meſme les Femmes de bien, & ce méchant plaiſant leur donne le titre d'honneſtes diableſſes.

MADEMOISELLE MOLIERE.

C'eſt un impertinent, il faut qu'il en ait tout le ſou.

DU CROISY.

La repreſentation de cette Comedie, Madame, aura beſoin d'eſtre appuyée, & les Comediens de l'Hoſtel...

MADEMOISELLE DU PARC.

Mon Dieu, qu'ils n'apprehendent rien, je leur garantis le ſuccés de leur piece corps pour corps,

MADEMOISELLE MOLIERE.

Vous avez raiſon, Madame, trop de gens ſont intereſſez à la trouver belle. Je vous laiſſe à penſer ſi tous ceux qui ſe croyent ſatyriſez par Moliere,

ne prendront pas l'occaſion de ſe vanger de luy en applaudiſſant à cette Comedie.

BRECOURT.

Sans doute, & pour moy je répons de douze Marquis, de ſix Precieuſes, de vingt Coquettes, & de trente Cocus, qui ne manqueront pas d'y batre des mains.

MADEMOISELLE MOLIERE.

En effet. Pourquoy aller offenſer toutes ces perſonnes-là, & particulierement les Cocus, qui ſont les meilleurs gens du monde?

MOLIERE.

Par la ſang-bleu, on m'a dit qu'on le va dauber luy & toutes ſes Comedies de la belle maniere, & que les Comediens, & les Autheurs, depuis le cedre juſqu'à l'hyſſope ſont diablement animez contre luy.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Cela luy ſied fort bien, pourquoy fait-il de méchantes pieces que tout Paris va voir, & où il peint ſi bien les gens que chacun s'y connoiſt; que ne fait-il des Comedies comme celles de Monſieur Lyſidas, il n'auroit perſonne contre luy, & tous les Autheurs en diroient du bien. Il eſt vray que de ſemblables Comedies n'ont pas ce grand concours de monde; mais en revanche elles ſont toûjours bien écrites, perſonne n'écrit contre-elles, & tous ceux qui les voyent meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

Il eſt vray que j'ay l'avantage de ne me point

faire d'ennemis, & que tous mes ouvrages ont l'approbation des ſçavans.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Vous faites bien d'eſtre content de vous, cela vaut mieux que tous les applaudiſſemens du public, & que tout l'argent qu'on ſçauroit gagner aux pieces de Moliere. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos Comedies, pourveu qu'elles ſoyent approuvées par Meſſieurs vos Confreres.

LA GRANGE.

Mais quand jouëra-t'on le portrait du Peintre ?

DU CROISY.

Je ne ſçay, mais je me prepare fort à paroiſtre des premiers ſur les rangs, pour crier voilà qui eſt beau.

MOLIERE.

Et moy de meſme parbleu.

LA GRANGE.

Et moy auſſi, Dieu me ſauve.

MADEMOISELLE DU PARC.

Pour moy j'y payeray de ma perſonne comme il faut, & je répons d'une bravoure d'approbation qui mettra en déroute tous les jugemens ennemis, c'eſt bien la moindre choſe que nous devions faire, que d'épauler de nos loüanges le vangeur de nos intereſts.

MADEMOISELLE MOLIERE.

C'eſt fort bien dit.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Et ce qu'il nous faut faire toutes.

MADEMOISELLE BEJART.

Aſſurement.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Sans doute.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Point de cartier à ce contrefaiſeur de gens.

MOLIERE.

Ma foy, Chevalier, mon amy, il faudra que ton Moliere ſe cache!

BRECOURT.

Qui, luy! je te promets, Marquis, qu'il fait deſſein d'aller ſur le Theatre rire avec tous les autres du portrait qu'on a fait de luy.

MOLIERE.

Parbleu ce ſera donc du bout des dents qu'il y rira.

BRECOURT.

Va, va, peut-eſtre qu'il y trouvera plus de ſujets de rire que tu ne penſes. On m'a montré la piece, & comme tout ce qu'il y a d'agreable, ſont effectivement les idées qui ont eſté priſes de Moliere, la joye que cela pourra donner n'aura pas lieu de luy déplaire ſans doute; car pour l'endroit où on s'efforce de le noircir, je ſuis le plus trompé du monde ſi cela eſt approuvé de perſonne. Et quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre luy, ſur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop reſſemblans, outre que cela eſt de fort mauvaiſe grace, je ne vois rien de plus ridicule & de plus mal repris, & je n'avois pas crû juſqu'icy que ce fuſt un ſujet de blâme pour un Comedien, que de peindre trop bien les Hommes.

LA GRANGE.

Les Comediens m'ont dit qu'ils l'attendoient ſur la réponſe, & que...

BRECOURT.

Sur la réponſe ! Ma foy je le trouverois un grand fou, s'il ſe mettoit en peine de répondre à leurs invectives, tout le monde ſçait aſſez de quel motif elles peuvent partir; & la meilleure réponſe qu'il leur puiſſe faire, c'eſt une Comedie qui reüſſiſſe comme toutes ſes autres. Voilà le vray moyen de ſe vanger d'eux comme il faut, & de l'humeur dont je les connois, je ſuis fort aſſuré qu'une piece nouvelle qui leur enlevera le monde les fâchera bien plus, que toutes les ſatyres qu'on pourroit faire de leurs perſonnes.

MOLIERE.

Mais, Chevalier...

MADEMOISELLE BEJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la repetition, voulez-vous que je vous die, ſi j'avois eſté en voſtre place, j'aurois pouſſé les choſes autrement. Tout le monde attend de vous une réponſe vigoureuſe, & aprés la maniere dont on m'a dit que vous eſtiez traité dans cette Comedie, vous eſtiez en droit de tout dire contre les Comediens, & vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIERE.

J'enrage de vous oüir parler de la ſorte, & voilà voſtre manie à vous autres Femmes. Vous voudriez que je priſſe feu d'abord contre-eux, & qu'à leur exemple j'allaſſe éclater promptement en invec-

tives & en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, & le grand dépit que je leur ferois. Ne ſe ſont-ils pas preparez de bonne volonté à ces ſortes de choſes; & lors qu'ils ont deliberé s'ils jouëroient le portrait du Peintre, ſur la crainte d'une ripoſte, quelques-uns d'entre-eux n'ont-ils pas répondu qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourveu que nous gagnions de l'argent? N'eſt-ce pas là, la marque d'une ame fort ſenſible à la honte, & ne me vangerois-je pas bien d'eux, en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ils ſe ſont fort plaint toutefois de trois, ou quatre mots que vous avez dit d'eux dans la Critique, & dans vos Precieuſes.

MOLIERE.

Il eſt vray, ces trois ou quatre mots ſont fort offençans, & ils ont grande raiſon de les citer. Allez, allez, ce n'eſt pas cela. Le plus grand mal que je leur aye fait, c'eſt que j'ay eu le bon-heur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu, & tout leur procedé depuis que nous ſommes venus à Paris a trop marqué ce qui les touche; mais laiſſons les faire tant qu'ils voudront, toutes leurs entrepriſes ne doivent point m'inquieter. Ils critiquent mes Pieces, tant mieux, & Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaiſe, ce ſeroit une mauvaiſe affaire pour moy.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Il n'y a pas grand plaiſir pourtant à voir déchirer ſes ouvrages.

MOLIERE.

Et qu'eſt-ce que cela me fait, n'ay-je pas obtenu de ma Comedie tout ce que j'en voulois obtenir, puis qu'elle a eu le bon-heur d'agréer aux Auguſtes perſonnes, à qui particulierement je m'éforce de plaire? N'ay-je pas lieu d'eſtre ſatisfait de ſa deſtinée, & toutes leurs cenſures ne viennent-elles pas trop tard? Eſt-ce moy, je vous prie, que cela regarde maintenant; & lors qu'on attaque une piece qui a eu du ſuccés, n'eſt-ce pas attaquer plûtoſt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celuy qui l'a faite?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ma foy, j'aurois joüé ce petit Monſieur l'Autheur, qui ſe meſle d'écrire contre des gens qui ne ſongent pas à luy.

MOLIERE.

Vous eſtes folle. Le beau ſujet à divertir la Cour, que Monſieur Bourſaut. Je voudrois bien ſçavoir de quelle façon on pourroit l'ajuſter pour le rendre plaiſant, & ſi quand on le berneroit ſur un Theatre, il ſeroit aſſez heureux pour faire rire le monde, ce luy ſeroit trop d'honneur, que d'eſtre joüé devant une auguſte Aſſemblée, il ne demanderoit pas mieux; & il m'attaque de gayeté de cœur pour ſe faire connoiſtre, de quelque façon que ce ſoit. C'eſt un homme qui n'a rien à perdre, & les Comediens ne me l'ont déchaîné, que pour m'engager à une ſotte guerre, & me détourner par cet artifice des autres ouvrages que j'ay à faire; & cependant vous eſtes aſſez ſimples pour donner toutes dans ce panneau,

mais enfin j'en feray ma déclaration publiquement. Je ne pretends faire aucune réponſe à toutes leurs Critiques, & leurs contre-Critiques. Qu'ils diſent tous les maux du monde de mes Pieces, j'en ſuis d'accord. Qu'ils s'en faſſiſſent aprés nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre ſur leur Theatre, & tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, & d'un peu de bon-heur que j'ay, j'y conſens, ils en ont beſoin; & je ſeray bien ayſe de contribuer à les faire ſubſiſter, pourveu qu'ils ſe contentent de ce que je puis leur accorder avec bienſéance. La courtoiſie doit avoir des bornes, & il y a des choſes qui ne font rire, ny les ſpectateurs, ny celuy dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes geſtes, mes paroles, mon ton de voix, & ma façon de reciter, pour en faire, & dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppoſe point à toutes ces choſes, & je ſeray ravy que cela puiſſe réjoüir le monde; mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grace de me laiſſer le reſte, & de ne point toucher à des matieres de la nature de celles, ſur leſquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs Comedies, c'eſt dequoy je priray civilement cet honneſte Monſieur qui ſe meſle d'écrire pour eux; & voilà toute la réponſe qu'ils auront de moy.

MADEMOISELLE BEJART.

Mais enfin...

MOLIERE.

Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage, nous nous amuſons

à faire des diſcours, au lieu de repeter noſtre Comedie, où en eſtions-nous? je ne m'en ſouviens plus.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Vous en eſtiez à l'endroit...

MOLIERE.

Mon Dieu, j'entends du bruit, c'eſt le Roy qui arrive aſſurement, & je vois bien que nous n'aurons pas le temps de paſſer outre, voilà ce que c'eſt de s'amuſer. Oh bien faites donc pour le reſte du mieux qu'il vous ſera poſſible.

MADEMOISELLE BEJART.

Par ma foy la frayeur me prend, & je ne ſçaurois aller jouër mon rôle ſi je ne le repete tout entier.

MOLIERE.

Comment, vous ne ſçauriez aller jouër voſtre rôle?

MADEMOISELLE BEJART.

Non.

MADEMOISELLE DU PARC.

Ny moy le mien.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ny moy non plus.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Ny moy.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Ny moy.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ny moy.

MOLIERE.

Que penſez-vous donc faire, vous mocquez-vous toutes de moy?

SCENE VI.

BEJART, MOLIERE, ETC.

BEJART.

Meſſieurs, je viens vous avertir que le Roy eſt venu, & qu'il attend que vous commenciez.

MOLIERE.

Ah! Monſieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde, je ſuis deſeſperé à l'heure que je vous parle, voicy des Femmes qui s'effrayent, & qui diſent qu'il leur faut repeter leurs rôles avant que d'aller commencer, nous demandons de grace encore un moment, le Roy a de la bonté, & il ſçait bien que la choſe a eſté precipitée. Eh, de grace, tâchez de vous remettre, prenez courage je vous prie.

MADEMOISELLE DU PARC.

Vous devez vous aller excuſer.

MOLIERE.

Comment m'excuſer?

SCENE VII.

MOLIERE,
MADEMOISELLE BEJART, ETC.

UN NECESSAIRE.

Meſſieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Tout à l'heure, Monſieur, je croy que je perdray l'eſprit de cette affaire-cy, &...

SCENE VIII.

MOLIERE,
MADEMOISELLE BEJART, ETC.

AUTRE NECESSAIRE.

Meſſieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Dans un moment, Monſieur. Et quoy donc, voulez-vous que j'aye l'affront...

SCENE IX.

MOLIERE,
MADEMOISELLE BEJART, ETC.

AUTRE NECESSAIRE.

Meſſieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Oüy, Monſieur, nous y allons. Eh, que de gens ſe font de feſte, & viennent dire commencez donc, à qui le Roy ne l'a pas commandé.

SCENE X.

MOLIERE,
MADEMOISELLE BEJART, ETC.

AUTRE NECESSAIRE.

Meſſieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Voilà qui eſt fait, Monſieur. Quoy donc, recevray-je la confuſion...

SCENE XI.

BEJART, MOLIERE, ETC.

MOLIERE.

Monſieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais...

BEJART.

Non, Meſſieurs, je viens pour vous dire qu'on a dit au Roy l'embaras où vous vous trouviez, & que par une bonté toute particuliere il remet vôtre nouvelle Comedie à une autre fois, & ſe contente pour aujourd'huy de la premiere que vous pourrez donner.

MOLIERE.

Ah ! Monſieur, vous me redonnez la vie, le Roy nous fait la plus grande grace du monde de nous donner du temps, pour ce qu'il avoit ſoûhaité ; & nous allons tous le remercier des extrêmes bontez qu'il nous fait paroiſtre.

FIN.

LE

MARIAGE FORCÉ.

COMEDIE.

Par I. B. P. DE MOLIERE.

A PARIS,

Chez IEAN RIBOV, au Palais,
vis à vis la Porte de l'Eglise
de la Sainte Chapelle,
à l'Image S. Louis.

M. DC. LXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

PERSONNAGES.

SGANARELLE.
GERONIMO.
DORIMENE, jeune Coquette, promiſe à Sganarelle.
ALCANTOR, Pere de Dorimene.
ALCIDAS, Frere de Dorimene.
LYCASTE, Amant de Dorimene.
DEVX EGYPTIENNES.
PANCRACE, Docteur Ariſtotelicien.
MARPHVRIVS, Docteur Pyrrhonien.

LE

MARIAGE FORCÉ.

COMEDIE.

SCENE I.

SGANARELLE, GERONIMO.

SGANARELLE.

Ie ſuis de retour dans vn moment. Que l'on ait bien ſoin du Logis; & que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir viſte chez le Seigneur Geronimo; & ſi l'on vient m'en demander, qu'on diſe que ie ſuis ſorty, & que ie ne dois reuenir de toute la journée.

GERONIMO.

Voila vn Ordre fort prudent.

SGANARELLE.

Ah! Seigneur Geronimo, ie vous trouue à propos; & i'allois chez vous vous chercher.

GERONIMO.

Et pour quel ſujet, s'il vous plaiſt?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer vne Affaire, que i'ay en teſte; & vous prier de m'en dire voſtre auis.

GERONIMO.

Tres-volontiers. Ie ſuis bien aiſe de cette rencontre; & nous pouuons parler icy en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc deſſus, s'il vous plaiſt. Il s'agit d'vne choſe de conſequence, que l'on m'a propoſée; & il eſt bon de ne rien faire, ſans le conſeil de ſes Amis.

GERONIMO.

Ie vous ſuis obligé, de m'auoir choiſy pour cela. Vous n'auez qu'à me dire ce que c'eſt.

SGANARELLE.

Mais auparauant, ie vous conjure de ne me point flater du tout; & de me dire nettement voſtre penſée.

GERONIMO.

Ie le feray, puis que vous le voulez.

SGANARELLE.

Ie ne vois rien de plus condamnable qu'vn Amy, qui ne nous parle pas franchement.

GERONIMO.

Vous auez raiſon.

SGANARELLE.

Et dans ce Siecle, on trouue peu d'Amis ſincéres.

GERONIMO.

Cela eſt vray.

SGANARELLE.

Promettez-moy donc, Seigneur Geronimo, de me parler auec toute ſorte de franchiſe.

GERONIMO.

Ie vous le promets.

SGANARELLE.

Iurez-en voſtre foy.

GERONIMO.

Oüy, foy d'Amy. Dites-moy ſeulement voſtre Affaire.

SGANARELLE.

C'eſt que ie veux ſçauoir de vous, ſi ie feray bien de me marier.

GERONIMO.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oüy, moy-meſme en propre Perſonne. Quel eſt voſtre auis là-deſſus?

GERONIMO.

Ie vous prie auparauant, de me dire vne choſe.

SGANARELLE.

Et quoy?

GERONIMO.

Quel âge pouuez-vous bien auoir maintenant?

SGANARELLE.

Moy?

GERONIMO.

Oüy.

SGANARELLE.

Ma foy, ie ne ſçay; mais ie me porte bien.

GERONIMO.

Quoy ! vous ne ſçauez pas, à peu pres, voſtre âge ?

SGANARELLE.

Non. Eſt-ce qu'on ſonge à cela ?

GERONIMO.

Hé, dites-moy vn peu, s'il vous plaiſt : Combien auiez-vous d'années, lors que nous fiſmes connoiſſance ?

SGANARELLE.

Ma foy, ie n'auois que vingt ans alors.

GERONIMO.

Combien fûmes nous enſemble à Rome ?

SGANARELLE.

Huit ans.

GERONIMO.

Quel temps auez-vous demeuré en Angleterre ?

SGANARELLE.

Sept ans.

GERONIMO.

Et en Hollande, où vous fûtes en ſuite ?

SGANARELLE.

Cinq ans, & demy.

GERONIMO.

Combien y a-t-il, que vous eſtes reuenu icy ?

SGANARELLE.

Ie reuins en cinquante-ſix.

GERONIMO.

De cinquante-ſix, à ſoixante-huit, il y a douze ans, ce me ſemble. Cinq ans en Hollande, font dix-ſept. Sept ans en Angleterre, font vingt-quatre.

Huit dans noſtre ſejour à Rome, font trente-deux : Et vingt que vous auiez lors que nous nous connûmes, cela fait juſtement cinquante-deux. Si bien, Seigneur Sganarelle, que ſur voſtre propre confeſſion, vous eſtes, enuiron, à voſtre cinquante-deuxiéme, ou cinquante-troiſiéme année.

SGANARELLE.

Qui, moy? Cela ne ſe peut pas.

GERONIMO

Mon Dieu, le calcul eſt juſte. Et là-deſſus ie vous diray franchement, & en Amy, comme vous m'auez fait promettre de vous parler, que le Mariage n'eſt gueres voſtre fait. C'eſt vne choſe à laquelle il faut que les jeunes Gens penſent bien meurement auant que de la faire : mais les Gens de voſtre âge n'y doiuent point penſer du tout. Et ſi l'on dit, que la plus grande de toutes les folies, eſt celle de ſe marier, ie ne voy rien de plus mal à propos, que de la faire, cette folie, dans la Saiſon où nous deuons eſtre plus ſages. Enfin ie vous en dis nettement ma penſée. Ie ne vous conſeille point de ſonger au Mariage; & ie vous trouuerois le plus ridicule du Monde, ſi ayant eſté libre juſqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus peſante des chaiſnes.

SGANARELLE.

Et moy, ie vous dis que ie ſuis réſolu de me marier; & que ie ne ſeray point ridicule en épouſant la Fille, que ie recherche.

GERONIMO.

Ah! c'eſt vne autre choſe. Vous ne m'auiez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'eſt vne Fille, qui me plaiſt; & que i'aime de tout mon cœur.

GERONIMO.

Vous l'aimez de tout voſtre cœur?

SGANARELLE.

Sans doute; & ie l'ay demandée à ſon Pere.

GERONIMO.

Vous l'auez demandée?

SGANARELLE.

Oüy, c'eſt vn Mariage, qui ſe doit conclure ce ſoir; & i'ay donné parole.

GERONIMO.

Oh! mariez-vous donc. Ie ne dis plus mot.

SGANARELLE.

Ie quitterois le deſſein que i'ay fait? Vous ſemble-t-il, Seigneur Geronimo, que ie ne ſois plus propre à ſonger à vne Femme? Ne parlons point de l'âge que ie puis auoir; mais regardons ſeulement les choſes. Y a-t-il Homme de trente ans, qui paroiſſe plus frais, & plus vigoureux, que vous me voyez? N'ay-je pas tous les mouuemens de mon Corps auſſi bons que iamais? Et voit-on que i'aye beſoin de Caroſſe, ou de Chaiſe, pour cheminer? N'ay-je pas encore toutes mes dents les meilleures du Monde? Ne fais-je pas vigoureuſement mes quatre Repas par jour? Et peut-on voir vn Eſtomach qui ait plus de force que le mien? Hem, hem, hem. Eh? qu'en dites-vous?

GERONIMO.

Vous auez raiſon : ie m'eſtois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

I'y ay repugné autrefois : mais i'ay maintenant de puiſſantes raiſons pour cela. Outre la joye que i'auray de poſſeder vne belle Femme, qui me fera mille careſſes; qui me dorlotera, & me viendra froter, lors que ie ſeray las : outre cette joye, dis-je, ie conſidere, qu'en demeurant comme ie ſuis, ie laiſſe périr dans le Monde la Race des Sganarelles; & qu'en me mariant, ie pourray me voir reuiure en d'autres moy-meſmes; que i'auray le plaiſir de voir des Creatures, qui ſeront ſorties de moy; de petites Figures qui me reſſembleront comme deux goutes d'eau; qui ſe joüeront continuellement dans la Maiſon; qui m'appelleront leur Papa, quand ie reuiendray de la Ville, & me diront de petites folies les plus agreables du Monde. Tenez, il me ſemble déja que i'y ſuis, & que i'en vois vne demie-douzaine autour de moy.

GERONIMO.

Il n'y a rien de plus agreable que cela; & ie vous conſeille de vous marier, le plus viſte que vous pourrez.

SGANARELLE.

Tout de bon; vous me le conſeillez?

GERONIMO.

Aſſurément. Vous ne ſçauriez mieux faire.

SGANARELLE.

Vrayment, ie ſuis rauy que vous me donniez ce conſeil en veritable Amy.

GERONIMO.

Hé! quelle eſt la Perſonne, s'il vous plaiſt, auec qui vous vous allez marier?

SGANARELLE.

Dorimene.

GERONIMO.

Cette jeune Dorimene, ſi galante, & ſi bien parée ?

SGANARELLE.

Oüy.

GERONIMO.

Fille du Seigneur Alcantor ?

SGANARELLE.

Iuſtement.

GERONIMO.

Et Sœur d'vn certain Alcidas, qui ſe meſle de porter l'Epée ?

SGANARELLE.

C'eſt cela.

GERONIMO.

Vertu de ma vie !

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous ?

GERONIMO.

Bon Party ! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE.

N'ay-je pas raiſon, d'auoir fait ce chois ?

GERONIMO.

Sans doute. Ah ! que vous ſerez bien marié ! Dépeſchez-vous de l'eſtre.

SGANARELLE.

Vous me comblez de joye, de me dire cela. Ie vous remercie de voſtre conſeil ; & ie vous inuite ce ſoir à mes Nopces.

GERONIMO.

Ie n'y manqueray pas; & ie veux y aller en Maſque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE.

Seruiteur.

GERONIMO.

La jeune Dorimene, Fille du Seigneur Alcantor, auec le Seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans? ô le beau Mariage! ô le beau Mariage!

SGANARELLE.

Ce Mariage doit eſtre heureux; car il donne de la joye à tout le Monde; & ie fais rire tous ceux à qui i'en parle. Me voila maintenant le plus content des Hommes.

SCENE II.

DORIMENE, SGANARELLE.

DORIMENE.

Allons, petit Garçon, qu'on tienne bien ma Queuë; & qu'on ne s'amuſe pas à badiner.

SGANARELLE.

Voicy ma Maiſtreſſe, qui vient. Ah! qu'elle eſt agreable! quel air! & quelle taille! Peut-il y auoir vn Homme, qui n'ait, en la voyant, des démangeaiſons de ſe marier? Où allez-vous, belle Mignonne, chere Epouſe future de voſtre Epous futur?

DORIMENE.

Ie vais faire quelques Emplettes.

SGANARELLE.

Hé bien, ma Belle, c'eſt maintenant que nous

allons eſtre heureux l'vn, & l'autre. Vous ne ſerez plus en droict de me rien refuſer; & ie pourray faire auec vous tout ce qu'il me plaira, ſans que perſonne s'en ſcandaliſe. Vous allez eſtre à moy depuis la teſte juſqu'aux piez; & ie ſeray Maiſtre de tout: De vos petits yeux éueillez; de voſtre petit nez fripon; de vos levres appétiſſantes; de vos oreilles amoureuſes; de voſtre petit menton joly; de vos petits tétons rondelets; de voſtre... Enfin toute voſtre Perſonne ſera à ma diſcretion; & ie ſeray à meſme, pour vous careſſer, comme ie voudray. N'eſtes-vous pas bien aiſe de ce Mariage, mon aimable Pouponne?

DORIMENE.

Tout à fait aiſe, ie vous jure: car enfin la ſeuerité de mon Pere m'a tenuë juſques icy dans vne ſujettion la plus fâcheuſe du Monde. Il y a ie ne ſçay combien que i'enrage du peu de liberté, qu'il me donne; & i'ay cent fois ſouhaité qu'il me mariaſt, pour ſortir promptement de la contrainte, où i'eſtois auec luy, & me voir en état de faire ce que ie voudray. Dieu mercy, vous eſtes venu heureuſement pour cela, & ie me prepare deſormais à me donner du diuertiſſement, & à reparer comme il faut le temps que i'ay perdu. Comme vous eſtes vn fort galant Homme, & que vous ſçauez comme il faut viure; ie croy que nous ferons le meilleur ménage du Monde enſemble, & que vous ne ſerez point de ces Maris incommodes, qui veulent que leurs Femmes viuent comme des Loup-garous. Ie vous auouë que ie ne m'accommoderois pas de cela; & que la Solitude me deſeſpere. I'aime le Ieu;

les Viſites; les Aſſemblées; les Cadeaux, & les Promenades; en vn mot toutes les choſes de plaiſir; & vous deuez eſtre rauy, d'auoir vne Femme de mon humeur. Nous n'aurons iamais aucun démeſlé enſemble; & ie ne vous contraindray point dans vos actions; comme i'eſpere que de voſtre coſté vous ne me contraindrez point dans les miennes : car pour moy, ie tiens qu'il faut auoir vne complaiſance mutuelle; & qu'on ne ſe doit point marier, pour ſe faire enrager l'vn l'autre. Enfin nous viurons, eſtant mariez, comme deux Perſonnes qui ſçauent leur monde. Aucun ſoupçon jalous ne nous troublera la cervelle; & c'eſt aſſez que vous ſerez aſſuré de ma fidelité, comme ie ſeray perſuadée de la voſtre. Mais qu'auez-vous? ie vous voy tout changé de viſage.

SGANARELLE.

Ce ſont quelques vapeurs, qui me viennent de monter à la teſte.

DORIMENE.

C'eſt vn mal aujourd'huy, qui attaque beaucoup de Gens : mais noſtre Mariage vous diſſipera tout cela. Adieu, il me tarde déja que ie n'aye des Habits raiſonnables, pour quitter viſte ces guenilles. Ie m'en vais de ce pas acheuer d'acheter toutes les choſes qu'il me faut; & ie vous enuoyray les Marchands.

SCENE III.

GERONIMO, SGANARELLE.

GERONIMO.

Ah! Seigneur Sganarelle, ie ſuis rauy de vous trouuer encor icy; & i'ay rencontré vn Orfevre, qui ſur le bruit que vous cherchiez quelque beau Diamant en Bague, pour faire vn Préſent à voſtre Epouſe, m'a fort prié de vous venir parler pour luy; & de vous dire qu'il en a vn à vendre, le plus parfait du Monde.

SGANARELLE.

Mon Dieu, cela n'eſt pas preſſé.

GERONIMO.

Comment! que veut dire cela? où eſt l'ardeur que vous montriez tout à l'heure?

SGANARELLE.

Il m'eſt venu, depuis vn moment, de petits ſcrupules ſur le Mariage. Auant que de paſſer plus auant, ie voudrois bien agiter à fond cette matiére; & que l'on m'expliquaſt vn Songe que i'ay fait cette Nuit, & qui vient tout à l'heure de me reuenir dans l'Eſprit. Vous ſçauez que les Songes ſont comme des Miroirs, où l'on découure quelquefois tout ce qui nous doit arriuer. Il me ſembloit que i'eſtois dans vn Vaiſſeau, ſur vne Mer bien agitée; & que...

GERONIMO.

Seigneur Sganarelle, i'ay maintenant quelque petite Affaire, qui m'empeſche de vous oüyr. Ie

n'entens rien du tout aux Songes; & quand au raiſonnement du Mariage, vous auez deux Sçauans; deux Philoſophes vos Voiſins, qui ſont Gens à vous debiter tout ce qu'on peut dire ſur ce ſujet. Comme ils ſont de Sectes diferentes, vous pouuez examiner leurs diuerſes opinions là-deſſus. Pour moy, ie me contente de ce que ie vous ay dit tantoſt; & demeure voſtre Seruiteur.

SGANARELLE.

Il a raiſon. Il faut que ie conſulte vn peu ces Gens-là ſur l'incertitude où ie ſuis.

SCENE IV.

PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE.

Allez, vous eſtes vn impertinent, mon Amy; vn Homme banniſſable de la Republique des Lettres.

SGANARELLE.

Ah! bon, en voicy vn fort à propos.

PANCRACE.

Oüy, ie te ſoûtiendray par viues raiſons, que tu es vn Ignorant, ignorantiſſime, ignorantifiant, & ignorantifié par tous les cas, & modes imaginables.

SGANARELLE.

Il a pris querelle contre quelqu'vn. Seigneur...

PANCRACE.

Tu veux te meſler de raiſonner, & tu ne ſçais pas ſeulement les Elemens de la Raiſon.

SGANARELLE.

La colere l'empeſche de me voir. Seigneur...

PANCRACE.

C'eſt vne Propoſition condamnable dans toutes les Terres de la Philoſophie.

SGANARELLE.

Il faut qu'on l'ait fort irrité. Ie...

PANCRACE.

Toto Cœlo, tota via aberras.

SGANARELLE.

Ie baiſe les mains à Monſieur le Docteur.

PANCRACE.

Seruiteur.

SGANARELLE.

Peut-on...

PANCRACE.

Sçais-tu bien ce que tu as fait? vn Sillogiſme *in baſordo.*

SGANARELLE.

Ie vous...

PANCRACE.

La Majeure en eſt inepte, la Mineure impertinente, & la Concluſion ridicule.

SGANARELLE.

Ie...

PANCRACE.

Ie créuerois plutoſt que d'auoüer ce que tu dis; & ie ſoûtiendray mon opinion juſqu'à la derniere goute de mon Encre.

SGANARELLE.

Puis-je...

PANCRACE.

Oüy, ie defendray cette Propoſition, *pugnis & calcibus, vnguibus & roſtro.*

SGANARELLE.

Seigneur Ariſtote, peut-on ſçauoir ce qui vous met ſi fort en colere?

PANCRACE.

Vn ſujet le plus juſte du Monde.

SGANARELLE.

Et quoy encore?

PANCRACE.

Vn Ignorant m'a voulu ſoûtenir vne Propoſition erronée; vne Propoſition épouuantable, éfroyable, exécrable.

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'eſt?

PANCRACE.

Ah! Seigneur Sganarelle, tout eſt renuerſé aujourd'huy; & le Monde eſt tombé dans vne corruption generale. Vne licence épouuantable regne par tout; & les Magiſtrats, qui ſont établis, pour maintenir l'ordre dans cet Etat, deuroient rougir de honte, en ſouffrant vn ſcandale auſſi intolérable, que celuy dont ie veux parler.

SGANARELLE.

Quoy donc?

PANCRACE.

N'eſt-ce pas vne choſe horrible; vne choſe qui crie vangeance au Ciel, que d'endurer qu'on diſe publiquement la Forme d'vn Chapeau!

SGANARELLE.

Comment?

PANCRACE.

Ie ſoûtiens qu'il faut dire la Figure d'vn Chapeau, & non pas la Forme. D'autant qu'il y a cette diference entre la Forme, & la Figure; que la Forme eſt la diſpoſition exterieure des Corps qui ſont animez; & la Figure, la diſpoſition exterieure des Corps qui ſont inanimez: & puis que le Chapeau eſt vn Corps inanimé, il faut dire la Figure d'vn Chapeau, & non pas la Forme. Oüy, Ignorant que vous eſtes, c'eſt comme il faut parler; & ce ſont les termes exprés d'Ariſtote dans le Chapitre de la Qualité.

SGANARELLE.

Ie penſois que tout fuſt perdu. Seigneur Docteur, ne ſongez plus à tout cela. Ie...

PANCRACE.

Ie ſuis dans vne colere, que ie ne me ſens pas.

SGANARELLE.

Laiſſez la Forme, & le Chapeau en paix; i'ay quelque choſe à vous communiquer. Ie...

PANCRACE.

Impertinent fieffé!

SGANARELLE.

De grace, remettez-vous. Ie...

PANCRACE.

Ignorant!

SGANARELLE.

Eh! mon Dieu. Ie...

PANCRACE.

Me vouloir ſoûtenir vne Propoſition de la ſorte?

SGANARELLE.

Il a tort. Ie...

PANCRACE.

Vne Propoſition condamnée par Ariſtote?

SGANARELLE.

Cela eſt vray. Ie...

PANCRACE.

En termes exprés?

SGANARELLE.

Vous auez raiſon. Oüy, vous eſtes vn Sot, & vn Impudent, de vouloir diſputer contre vn Docteur, qui ſçait lire, & écrire. Voila qui eſt fait, ie vous prie de m'écouter. Ie viens vous conſulter ſur vne Affaire qui m'embaraſſe. I'ay deſſein de prendre vne Femme, pour me tenir compagnie dans mon Ménage. La Perſonne eſt belle, & bien faite : elle me plaiſt beaucoup, & eſt rauie de m'épouſer. Son Pere me l'a accordée; mais ie crains vn peu ce que vous ſçauez, la diſgrace dont on ne plaint Perſonne; & ie voudrois bien vous prier, comme Philoſophe, de me dire voſtre ſentiment. Eh! quel eſt vôtre auis là-deſſus?

PANCRACE.

Plutoſt que d'accorder qu'il faille dire la Forme d'vn Chapeau, i'accorderois que *datur vacuum in rerum natura*, & que ie ne ſuis qu'vne Beſte.

SGANARELLE.

La peſte ſoit de l'Homme. Eh! Monſieur le Docteur, écoutez vn peu les Gens. On vous parle vne heure durant; & vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE.

Ie vous demande pardon. Vne juſte colere m'occupe l'Eſprit.

SGANARELLE.

Eh! laiſſez tout cela; & prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE.

Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE.

Ie veux vous parler de quelque choſe.

PANCRACE.

Et de quelle Langue voulez-vous vous ſeruir auec moy?

SGANARELLE.

De quelle Langue?

PANCRACE.

Oüy.

SGANARELLE.

Parbleu, de la Langue que i'ay dans la bouche; ie croy que ie n'iray pas emprunter celle de mon Voiſin.

PANCRACE.

Ie vous dis de quel Idiome; de quel Langage.

SGANARELLE.

Ah! c'eſt vne autre affaire.

PANCRACE.

Voulez-vous me parler Italien?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Eſpagnol?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE.

Alleman?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Anglois?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Latin?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Grec?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Hebreu?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE

Siriaque?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE.

Turc?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Arabe?

SGANARELLE.

Non, non, François.

PANCRACE.

Ah François!

SGANARELLE.

Fort-bien.

PANCRACE.

Paſſez donc de l'autre côté : car cette oreille-cy eſt deſtinée pour les Langues ſcientifiques, & étrangeres; & l'autre eſt pour la maternelle.

SGANARELLE.

Il faut bien des ceremonies auec ces ſortes de Gens-cy!

PANCRACE.

Que voulez-vous?

SGANARELLE.

Vous conſulter ſur vne petite difficulté.

PANCRACE.

Sur vne difficulté de Philoſophie, ſans doute?

SGANARELLE.

Pardonnez-moy. Ie...

PANCRACE.

Vous voulez peut-eſtre ſçauoir, ſi la ſubſtance, & l'accident, ſont termes ſinonimes, ou équiuoques, à l'égard de l'Eſtre?

SGANARELLE.

Point du tout. Ie...

PANCRACE.

Si la Logique eſt vn Art, ou vne Science?

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas cela. Ie...

PANCRACE.

Si elle a pour objet les trois operations de l'Eſprit, ou la troiſiéme ſeulement?

SGANARELLE.

Non. Ie....

PANCRACE.

S'il y a dix Cathegories, ou s'il n'y en a qu'vne?

SGANARELLE.

Point. Ie...

PANCRACE.

Si la Concluſion eſt de l'eſſence du Sillogiſme?

SGANARELLE.

Nenny. Ie...

PANCRACE.

Si l'eſſence du Bien eſt miſe dans l'appétibilité, ou dans la conuenance?

SGANARELLE.

Non. Ie...

PANCRACE.

Si le Bien ſe réciproque auec la fin?

SGANARELLE.

Eh ! non. Ie...

PANCRACE.

Si la Fin nous peut émouuoir par ſon Eſtre réel, ou par ſon Eſtre intentionel?

SGANARELLE.

Non, non, non, non, non, de par tous les Diables, non.

PANCRACE.

Expliquez donc voſtre penſée : car ie ne puis pas la deuiner.

SGANARELLE.

Ie vous la veux expliquer auſſi : mais il faut m'écouter.

SGANARELLE *en meſme temps que le Docteur.*

L'Affaire que i'ay à vous dire, c'eſt que i'ay enuie de me marier auec vne Fille, qui eſt jeune,

& belle. Ie l'aime fort, & l'ay demandée à ſon Pere : mais comme i'apréhende...

PANCRACE *en meſme temps que Sganarelle.*

La Parole a eſté donnée à l'Homme, pour expliquer ſa Penſée; & tout ainſi que les Penſées ſont les Portraits des Choſes, de meſme nos Paroles ſont-elles les Portraits de nos Penſées : mais ces Portraits diferent des autres Portraits, en ce que les autres Portraits ſont diſtinguez par tout de leurs Originaux, & que la Parole enferme en ſoy ſon Original, puis qu'elle n'eſt autre choſe que la Penſée, expliquée par vn Signe extérieur : d'où vient que ceux qui penſent bien, ſont auſſi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moy donc voſtre Penſée par la Parole, qui eſt le plus intelligible de tous les Signes.

SGANARELLE. *Il repouſſe le Docteur dans ſa Maiſon, & tire la Porte pour l'empeſcher de ſortir.*

Au Diable les Sçauans, qui ne veulent point écouter les Gens. On me l'auoit bien dit, que ſon Maiſtre Ariſtote n'eſtoit rien qu'vn Bauard. Il faut que i'aille trouuer l'autre; il eſt plus poſé, & plus raiſonnable. Hola.

SCENE V.

MARPHVRIVS, SGANARELLE.

MARPHVRIVS.

Que voulez-vous de moy, Seigneur Sganarelle?

SGANARELLE.

Seigneur Docteur, i'aurois beſoin de voſtre Con-

ſeil ſur vne petite Affaire dont il s'agit ; & ie ſuis venu icy pour cela. Ah ! voila qui va bien. Il écoute le monde, celuy-cy.

MARPHVRIVS.

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaiſt, cette façon de parler. Noſtre Philoſophie ordonne de ne point énoncer de Propoſition déciſiue ; de parler de tout auec incertitude ; de ſuſpendre toûjours ſon jugement : & par cette raiſon vous ne deuez pas dire, ie ſuis venu ; mais il me ſemble que ie ſuis venu.

SGANARELLE.

Il me ſemble !

MARPHVRIVS.

Oüy.

SGANARELLE.

Parbleu, il faut bien qu'il me le ſemble, puis que cela eſt.

MARPHVRIVS.

Ce n'eſt pas vne conſequence ; & il peut vous ſembler, ſans que la choſe ſoit veritable.

SGANARELLE.

Comment, il n'eſt pas vray que ie ſuis venu ?

MARPHVRIVS.

Cela eſt incertain ; & nous deuons douter de tout.

SGANARELLE.

Quoy ! ie ne ſuis pas icy ; & vous ne me parlez pas ?

MARPHVRIVS.

Il m'aparoiſt que vous eſtes là, & il me ſemble

que ie vous parle : mais il n'eſt pas aſſuré que cela ſoit.

SGANARELLE.

Eh! que Diable, vous vous moquez. Me voila, & vous voila bien nettement; & il n'y a point de me ſemble à tout cela. Laiſſons ces ſubtilitez ie vous prie; & parlons de mon Affaire. Ie viens vous dire que i'ay enuie de me marier.

MARPHVRIVS.

Ie n'en ſçay rien.

SGANARELLE.

Ie vous le dy.

MARPHVRIVS.

Il ſe peut faire.

SGANARELLE.

La Fille, que ie veux prendre, eſt fort jeune, & fort belle.

MARPHVRIVS.

Il n'eſt pas impoſſible.

SGANARELLE.

Feray-je bien, ou mal, de l'épouſer?

MARPHVRIVS.

L'vn, ou l'autre.

SGANARELLE.

Ah! ah! voicy vne autre Muſique. Ie vous demande, ſi ie feray bien d'épouſer la Fille, dont ie vous parle.

MARPHVRIVS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Feray-je mal?

MARPHVRIVS.

Par-auanture.

SGANARELLE.

De grace, répondez-moy, comme il faut.

MARPHVRIVS.

C'eſt mon deſſein.

SGANARELLE.

I'ay vne grande inclination pour la Fille.

MARPHVRIVS.

Cela peut eſtre.

SGANARELLE.

Le Pere me l'a accordée.

MARPHVRIVS.

Il ſe pourroit.

SGANARELLE.

Mais en l'épouſant, ie crains d'eſtre Cocu.

MARPHVRIVS.

La choſe eſt faiſable.

SGANARELLE.

Qu'en penſez-vous?

MARPHVRIVS.

Il n'y a pas d'impoſſibilité.

SGANARELLE.

Mais que feriez-vous, ſi vous eſtiez en ma place?

MARPHVRIVS.

Ie ne ſçay.

SGANARELLE.

Que me conſeillez-vous de faire?

MARPHVRIVS.

Ce qui vous plaira.

SGANARELLE.

I'enrage!

MARPHVRIVS.

Ie m'en laue les mains.

SGANARELLE.

Au Diable ſoit le vieux reſveur.

MARPHVRIVS.

Il en ſera ce qui pourra.

SGANARELLE.

La peſte du Bourreau. Ie te feray changer de notte, chien de Philoſophe enragé.

MARPHVRIVS.

Ah, ah, ah.

SGANARELLE.

Te voila payé de ton galimathias; & me voila content.

MARPHVRIVS.

Comment? Quelle inſolence! m'outrager de la ſorte! auoir eu l'audace de battre vn Philoſophe comme moy!

SGANARELLE.

Corrigez, s'il vous plaiſt, cette maniere de parler. Il faut douter de toutes choſes; & vous ne deuez pas dire que ie vous ay battu; mais qu'il vous ſemble que ie vous ay battu.

MARPHVRIVS.

Ah! ie m'en vais faire ma plainte, au Commiſſaire du Quartier, des coups que i'ay receus.

SGANARELLE.

Ie m'en laue les mains.

MARPHVRIVS.

I'en ay les marques ſur ma Perſonne

SGANARELLE.

Il ſe peut faire.

MARPHVRIVS.

C'eſt toy, qui m'as traité ainſy.

SGANARELLE.

Il n'y a pas d'impoſſibilité.

MARPHVRIVS.

I'auray vn Decret contre toy.

SGANARELLE.

Ie n'en ſçay rien.

MARPHVRIVS.

Et tu ſeras condamné en Iuſtice.

SGANARELLE.

Il en ſera ce qui pourra.

MARPHVRIVS.

Laiſſe-moy faire.

SGANARELLE.

Comment, on ne ſçauroit tirer vne Parole poſitiue de ce chien d'Homme là! & l'on eſt auſſi ſçauant à la fin, qu'au commencement! Que dois-je faire dans l'incertitude des ſuites de mon Mariage? Iamais Homme ne fut plus embarraſſé que ie ſuis. Ah! voicy des Egyptiennes. Il faut que ie me faſſe dire par elles ma bonne Auanture.

SCENE VI.

DEVX EGYPTIENNES, SGANARELLE.

Les Egyptiennes, auec leurs Tambours de Baſque, entrent en chantant, & danſant.

SGANARELLE.

Elles ſont gaillardes. Ecoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

1. EGYPTIENNE.

Oüy, mon bon Monſieur, nous voicy deux qui te la diront.

2. EGYPTIENNE.

Tu n'as ſeulement qu'à nous donner ta main, auec la Croix dedans; & nous te dirons quelque choſe pour ton bon profit.

SGANARELLE.

Tenez, les voila toutes deux, auec ce que vous demandez.

1. EGYPTIENNE.

Tu as vne bonne phyſionomie, mon bon Monſieur, vne bonne phyſionomie.

2. EGYPTIENNE.

Oüy, bonne phyſionomie, Phyſionomie d'vn Homme qui ſera vn jour quelque choſe.

1. EGYPTIENNE.

Tu ſeras marié auant qu'il ſoit peu, mon bon Monſieur; tu ſeras marié auant qu'il ſoit peu.

2. EGYPTIENNE.

Tu épouſeras vne Femme gentille; vne Femme gentille.

1. EGYPTIENNE.

Oüy, vne Femme qui ſera chérie, & aimée de tout le Monde.

2. EGYPTIENNE.

Vne Femme qui te fera beaucoup d'Amis, mon bon Monſieur; qui te fera beaucoup d'Amis.

1. EGYPTIENNE.

Vne Femme qui fera venir l'abondance chez toy.

2. EGYPTIENNE.

Vne Femme qui te donnera vne grande réputation.

1. EGYPTIENNE.

Tu ſeras conſideré par elle, mon bon Monſieur; tu ſeras conſideré par elle.

SGANARELLE.

Voila qui eſt bien : mais, dites-moy vn peu, ſuis-je menacé d'eſtre Cocu?

2. EGYPTIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oüy.

1. EGYPTIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oüy, ſi ie ſuis menacé d'eſtre Cocu?

Toutes deux chantent, & danſent.

La, la, la, la...

SGANARELLE.

Que Diable, ce n'eſt pas là me répondre. Venez-çà. Ie vous demande à toutes deux, ſi ie ſeray Cocu?

2. EGYPTIENNE.

Cocu, vous?

SGANARELLE.

Oüy, ſi ie ſeray Cocu?

1. EGYPTIENNE.

Vous, Cocu?

SGANARELLE.

Oüy, ſi ie le ſeray, ou non?

Toutes deux chantent, & danſent.

La, la, la, la...

SGANARELLE.

Peſte ſoit des Carognes, qui me laiſſent dans l'inquiétude ! Il faut abſolument que ie ſçache la deſtinée de mon Mariage : & pour cela, ie veux aller trouuer ce grand Magicien, dont tout le Monde parle tant, & qui par ſon art admirable fait voir tout ce que l'on ſouhaite. Ma foy, ie croy que ie n'ay que faire d'aller au Magicien, & voicy qui me montre tout ce que ie puis demander.

SCENE VII.

DORIMENE, LYCASTE, SGANARELLE.

LYCASTE.

Quoy, belle Dorimene, c'eſt ſans raillerie que vous parlez ?

DORIMENE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon ?

DORIMENE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos Nopces ſe feront dés ce ſoir ?

DORIMENE.

Dés ce ſoir.

LYCASTE.

Et vous pouuez, Cruelle que vous eſtes, oublier

de la ſorte l'amour que i'ay pour vous; & les obligeantes paroles que vous m'auiez données?

DORIMENE.

Moy, point du tout. Ie vous conſidere toûjours de meſme; & ce Mariage ne doit point vous inquiéter. C'eſt vn Homme que ie n'épouſe point par amour; & ſa ſeule richeſſe me fait réſoudre à l'accepter. Ie n'ay point de bien. Vous n'en auez point auſſi; & vous ſçauez que ſans cela on paſſe mal le temps au Monde; & qu'à quelque prix que ce ſoit, il faut tâcher d'en auoir. I'ay embraſſé cette occaſion-cy de me mettre à mon aiſe; & ie l'ay fait ſur l'eſperance de me voir bientoſt déliurée du Barbon, que ie prens. C'eſt vn Homme, qui mourra auant qu'il ſoit peu; & qui n'a tout au plus que ſix mois dans le ventre. Ie vous le garantis défunt dans le temps que ie dis; & ie n'auray pas longuement à demander pour moy au Ciel, l'heureux état de Veuue. Ah! nous parlions de vous, & nous en diſions tout le bien qu'on en ſçauroit dire.

LYCASTE.

Eſt-ce là Monſieur...

DORIMENE.

Oüy, c'eſt Monſieur, qui me prend pour Femme.

LYCASTE.

Agréez, Monſieur, que ie vous félicite de voſtre Mariage, & vous preſente en meſme temps mes tres-humbles ſeruices. Ie vous aſſure que vous épouſez là vne tres-honneſte Perſonne. Et vous, Mademoiſelle, ie me réjoüis auec vous auſſi de l'heureux choix que vous auez fait. Vous ne pou-

uiez pas mieux trouuer; & Monſieur a toute la mine d'eſtre vn fort bon Mary. Oüy, Monſieur, ie veux faire amitié auec vous; & lier enſemble vn petit commerce de viſites & de diuertiſſemens.

DORIMENE.

C'eſt trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me preſſe; & nous aurons tout le loiſir de nous entretenir enſemble.

SGANARELLE.

Me voila tout à fait dégoûté de mon Mariage, & ie croy que ie ne feray pas mal de m'aller dégager de ma Parole. Il m'en a coûté quelque argent : mais il vaut mieux encor perdre cela, que de m'expoſer à quelque choſe de pis. Tâchons adroitement de nous débarraſſer de cette Affaire. Hola.

SCENE VIII.

ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR.

Ah! mon Gendre, ſoyez le bien venu!

SGANARELLE.

Monſieur, voſtre Seruiteur.

ALCANTOR.

Vous venez pour conclure le Mariage?

SGANARELLE.

Excuſez-moy.

ALCANTOR.

Ie vous promets que i'en ay autant d'impatience que vous.

SGANARELLE.

Ie viens icy pour autre ſujet.

ALCANTOR.

I'ay donné ordre à toutes les choſes neceſſaires pour cette Feſte.

SGANARELLE.

Il n'eſt pas queſtion de cela.

ALCANTOR.

Les Violons ſont retenus; le Feſtin eſt commandé; & ma Fille eſt parée, pour vous receuoir.

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas ce qui m'ameine.

ALCANTOR.

Enfin vous allez eſtre ſatisfait; & rien ne peut retarder voſtre contentement.

SGANARELLE.

Mon Dieu, c'eſt autre choſe.

ALCANTOR.

Allons, entrez donc, mon Gendre.

SGANARELLE.

I'ay vn petit mot à vous dire.

ALCANTOR.

Ah! mon Dieu, ne faiſons point de cerémonie: entrez viſte, s'il vous plaiſt.

SGANARELLE.

Non, vous dis-je. Ie vous veux parler auparauant.

ALCANTOR.

Vous voulez me dire quelque choſe?

SGANARELLE.

Oüy.

ALCANTOR.

Et quoy?

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, i'ay demandé voſtre Fille en mariage, il eſt vray; & vous me l'auez accordée: mais ie me trouue vn peu auancé en âge pour elle; & ie conſidere, que ie ne ſuis point du tout ſon fait.

ALCANTOR.

Pardonnez-moy. Ma Fille vous trouue bien, comme vous eſtes; & ie ſuis ſeur qu'elle viura fort contente auec vous.

SGANARELLE.

Point; i'ay par fois des bizarreries épouuantables; & elle auroit trop à ſouffrir de ma mauuaiſe humeur.

ALCANTOR.

Ma Fille a de la complaiſance; & vous verrez qu'elle s'accommodera entierement à vous.

SGANARELLE.

I'ay quelques infirmitez ſur mon Corps, qui pourroient la dégoûter.

ALCANTOR.

Cela n'eſt rien. Vne honneſte Femme ne ſe dégoûte iamais de ſon Mary.

SGANARELLE.

Enfin, voulez-vous que ie vous diſe, ie ne vous conſeille pas de me la donner.

ALCANTOR.

Vous moquez-vous? I'aimerois mieux mourir, que d'auoir manqué à ma Parole.

SGANARELLE.

Mon Dieu, ie vous en diſpenſe, & ie...

ALCANTOR.

Point du tout. Ie vous l'ay promiſe; & vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE.

Que Diable!

ALCANTOR.

Voyez-vous, i'ay vne eſtime, & vne amitié pour vous, toute particuliere; & ie refuſerois ma Fille à vn Prince, pour vous la donner.

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, ie vous ſuis obligé de l'honneur que vous me faites; mais ie vous declare que ie ne me veux point marier.

ALCANTOR.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oüy, moy.

ALCANTOR.

Et la raiſon?

SGANARELLE.

La raiſon; c'eſt que ie ne me ſens point propre pour le Mariage; & que ie veux imiter mon Pere, & tous ceux de ma Race, qui ne ſe ſont iamais voulu marier.

ALCANTOR.

Ecoutez, les volontez ſont libres; & ie ſuis Homme à ne contraindre iamais Perſonne. Vous vous eſtes engagé auec moy, pour épouſer ma Fille; & tout eſt preparé pour cela. Mais puis que vous

voulez retirer voſtre Parole, ie vais voir ce qu'il y a à faire; & vous aurez bientoſt de mes nouuelles.

SGANARELLE.

Encor eſt-il plus raiſonnable que ie ne penſois; & ie croyois auoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foy, quand i'y ſonge, i'ay fait fort ſagement, de me tirer de cette Affaire; & i'allois faire vn pas, dont ie me ſerois peut-eſtre long-temps repenty. Mais voicy le Fils qui me vient rendre réponſe.

SCENE IX.

ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS *parlant toûiours d'vn ton doucereux.*

Monſieur, ie ſuis vôtre Seruiteur tres-humble.

SGANARELLE.

Monſieur, ie ſuis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS.

Mon Pere m'a dit, Monſieur, que vous vous eſtiez venu dégager de la Parole que vous auiez donnée.

SGANARELLE.

Oüy, Monſieur, c'eſt auec regret: mais...

ALCIDAS.

Oh! Monſieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.

I'en ſuis fâché, ie vous aſſure; & ie ſouhaiterois...

ALCIDAS.

Cela n'eſt rien, vous dis-je.

Luy preſentant deux Epées.

Monſieur, prenez la peine de choiſir de ces deux Epées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE.

De ces deux Epées?

ALCIDAS.

Oüy, s'il vous plaiſt.

SGANARELLE.

A quoy bon?

ALCIDAS.

Monſieur, comme vous refuſez d'épouſer ma Sœur, apres la Parole donnée; ie croy que vous ne trouuerez pas mauuais le petit Compliment, que ie viens vous faire.

SGANARELLE.

Comment?

ALCIDAS.

D'autres Gens feroient du bruit, & s'emporteroient contre vous: mais nous ſommes Perſonnes à traiter les choſes dans la douceur; & ie viens vous dire ciuilement, qu'il faut, ſi vous le trouuez bon, que nous nous coupions la gorge enſemble.

SGANARELLE.

Voila vn Compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.

Allons, Monſieur, choiſiſſez, ie vous prie.

SGANARELLE.

Ie ſuis voſtre Valet: ie n'ay point de gorge à me couper. La vilaine façon de parler que voila!

ALCIDAS.

Monſieur, il faut que cela ſoit, s'il vous plaiſt.

SCENE X.

ALCANTOR, ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS.

Mon Pere, voila Monſieur, qui eſt tout à fait raiſonnable. Il a voulu faire les choſes de bonne grace; & vous pouuez luy donner ma Sœur.

ALCANTOR.

Monſieur, voila ſa main : vous n'auez qu'à donner la voſtre. Loüé ſoit le Ciel ! m'en voila déchargé : & c'eſt vous deſormais que regarde le ſoin de ſa conduite. Allons nous réjoüir, & celebrer cet heureux Mariage.

FIN.

LE MARIAGE FORCÉ

BALLET DV ROY.

Danſé par ſa Majeſté, le 29. jour de Ianuier 1664.

A PARIS,

Par ROBERT BALLARD, ſeul Imprimeur du Roy pour la Muſique.

M. DC. LXIV.

Auec Priuilege de ſa Majeſté.

LES ACTEVRS

DE LA COMEDIE.

SGANARELLE.	Molier.
GERONIMO.	La Thorilliere.
DORIMENE.	Madlle du Parc.
ALCANTOR	Bejart.
LYCANTE.	La Grange.
Premiere Boësmienne. . .	Madlle Bejart.
Seconde Boësmienne. . . .	Madlle de Brie.
Premier Docteur.	Brecourt.
Second Docteur.	Du Croisy.

LE

MARIAGE FORCÉ.

BALLET.

ARGVMENT.

COMME il n'y a rien au monde qui ſoit ſi commun que le Mariage, & que c'eſt vne choſe ſur laquelle les hommes ordinairement ſe tournent le plus en ridicules; il n'eſt pas merueilleux que ce ſoit toûjours la matiere de la pluſpart des Comedies, auſſi bien que des Ballets, qui ſont des Comedies mûettes; & c'eſt par là qu'on a pris l'idée de cette Comedie-Maſcarade.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Sganarelle demande conſeil au Seigneur Geronimo s'il ſe doit marier, ou non : Cét amy luy dit franchement que le Mariage n'eſt gueres le fait

d'vn homme de cinquante ans : Mais Sganarelle luy reſpond qu'il eſt reſolu au Mariage, & l'autre, voyant cette extrauagance, de demander conſeil apres vne reſolution priſe, luy conſeille hautement de ſe marier, & le quitte en riant.

SCENE DEVXIESME.

La Maiſtreſſe de Sganarelle arriue, qui luy dit qu'elle eſt rauie de ſe marier auec luy, pour pouuoir ſortir promptement de la ſujettion de ſon Pere, & auoir deſormais toutes ſes coudées franches; & la deſſus elle luy conte la maniere dont elle pretend viure auec luy, qui ſera proprement la naïue peinture d'vne Coquette acheuée. Sganarelle reſte ſeul aſſez eſtonné; il ſe plaint, apres ce diſcours, d'vne peſanteur de teſte eſpouuantable, & ſe mettant en vn coin du Theatre pour dormir, il voit en ſonge vne femme repreſentée par Mademoiſelle Hylaire, qui chante ce Recit.

RECIT DE LA BEAVTÉ.

Si l'Amour vous ſoûmet à ſes loix inhumaines,
Choiſiſſez, en aymant, vn objet plein d'appas;
Portez, au moins, de belles chaiſnes,
Et puis qu'il faut mourir, mourez d'vn beau treſpas.

Si l'obiet de vos feux ne merite vos peines,
Sous l'empire d'Amour ne vous engagez pas:
Portez, au moins, &c.

PREMIERE ENTRÉE.

La Ialouſie, les Chagrins, & les Soupçons.

La Ialouſie, Le Sieur Doliuet.
Les Chagrins, Les Sieurs S. André, & Desbroſſes.
Les Soupçons, Les Sieurs de Lorge, & le Chantre.

II. ENTRÉE.

Quatre Plaiſans, ou Goguenars.

Le Comte d'Armagnac, Meſſieurs d'Heureux, Beauchamp, & des-Airs le jeune.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

Le Seigneur Geronimo eſueille Sganarelle, qui luy veut conter le ſonge qu'il vient de faire : mais il luy reſpond qu'il n'entend rien aux ſonges, & que ſur le ſujet du Mariage il peut conſulter deux ſçauants qui ſont contents de luy, dont l'vn ſuit la Philoſophie d'Ariſtote, & l'autre eſt Pyrrhonien.

SCENE DEVXIESME.

Il trouue le premier qui l'eſtourdit de ſon caquet, & ne le laiſſe point parler; ce qui l'oblige à le maltraitter.

SCENE TROISIESME.

Enſuite il rencontre l'autre, qui ne luy reſpond, ſuiuant ſa doctrine, qu'en termes qui ne decident rien; il le chaſſe auec colere, & la deſſus arriuent deux Egyptiens, & quatre Egyptiennes.

III. ENTRÉE.

Deux Egyptiens, & quatre Egyptiennes.

Deux Egyptiens, LE ROY,
Le Marquis de Villeroy.
Egyptiennes, Le Marquis de Raſſan, les Sieurs Raynal, Noblet, & la Pierre.

Il prend fantaiſie à Sganarelle de ſe faire dire ſa bonne auanture, & rencontrant deux Boëſmiennes, il leur demande s'il ſera heureux en ſon Mariage: pour reſponce ils ſe mettent à danſer en ſe mocquant de luy, ce qui l'oblige d'aller trouuer vn Magicien.

RECIT D'VN MAGICIEN.
Chanté par Monſieur Deſtiual.

Hola,
Qui va la?
Dis-moy viſte quel ſoucy
Te peut amener icy.

MARIAGE.
Ce ſont de grands myſteres
Que ces ſortes d'affaires.

DESTINÉE.
Ie te vais pour cela par mes charmes profonds
Faire venir quatre Demons.
Ces gens la.
Non non n'ayez aucune peur
Ie leur oſteray la laideur.
N'effrayez pas.
Des puiſſances inuincibles
Rendent depuis long-temps tous les Demons mũets:
Mais par ſignes intelligibles
Ils reſpondront à tes ſouhaits.

IV. ENTRÉE.

Vn Magicien qui fait ſortir quatre Demons.

Le Magicien, Monſieur Beauchamp.
Quatre Demons, Meſſieurs d'Heureux, de Lorge, des-Airs l'aiſné, & le Mercier.

Sganarelle les interroge, ils reſpondent par ſignes, & ſortent en luy faiſant les cornes.

ACTE TROISIESME.

SCENE PREMIERE.

Sganarelle effrayé de ce preſage, veut s'aller dégager au Pere, qui ayant oüy la propoſition, luy reſpond qu'il n'a rien à luy dire, & qu'il luy va tout à l'heure enuoyer ſa reſponce.

SCENE DEVXIESME.

Cette reſponce eſt vn braue doucereux, ſon fils, qui vient auec ciuilité à Sganarelle, & luy fait vn petit compliment pour ſe couper la gorge enſemble. Sganarelle l'ayant refuſé, il luy donne quelques coups de baſton, le plus ciuilement du monde, & ces coups de baſton le portent à demeurer d'accord d'eſpouſer la fille.

SCENE TROISIESME.

Sganarelle touche les mains à la fille.

V. ENTRÉE

Vn Maiſtre à danſer repreſenté par M. Doliuet, qui vient enſeigner vne courante à Sganarelle.

SCENE QVATRIESME.

Le Seigneur Geronimo vient ſe reſioüir auec ſon amy, & luy dit que les jeunes gens de la Ville ont preparé vne maſcarade pour honnorer ſes Nopces.

Concert Eſpagnol, Chanté par

La Signora Anna Bergerotti.
Bordigoni.
Chiarini.
Ion. Aguſtin.
Taillauaca.
Angelo Michaël.

Zïego me tienes Beliſa
Mas bien tùs rigores veo
Porque es tu deſden tan claro
Que pueden verle los çiegos.

Aunque mi amor es tan grande
Como mi dolor noes menos
Si calla el vno dormido
Se que ja el otro deſpierto.

Fabores tuios Beliſa
Tu vieralos yo ſecretos
Mas ya de dolores mios
No puedo azer lo que quiero.

VI. ENTRÉE.

Deux Eſpagnols, & deux Eſpagnolles.

Meſſieurs du Pille, & Tartas, *Eſpagnols.*
Meſſieurs de la Lanne, & de S. André, *Eſpagnolles.*

VII. ENTRÉE.

Vn Chariuary croteſque.

Monſieur Lully, les Sieurs Balthaſard, Vagnac, Bonnard, la Pierre, Deſcouſteaux, & les trois Opterres freres.

VIII. ET DERNIERE ENTRÉE.

Quatre Gallands cajeollans la femme de Sganarelle.

Monſieur le Duc, Monſieur le Duc de S. Aignan, Meſſieurs Beauchamp, & Raynal.

FIN.

LES

PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

COVRSE DE BAGVE,

Collation ornée de Machines, Comedie de Moliere de la Princeſſe d'Elide, meſlée de Danſe & de Muſique, Ballet du Palais d'Alcine, Feu d'Artifice : Et autres Feſtes galantes & magnifiques; faites par le Roy à Verſailles, le 7. May 1664. Et continuées pluſieurs autres Iours.

A PARIS,

Chez Robert Ballard, ſeul Imprimeur du Roy, pour la Muſique, rue S. Iean de Beauuais, au Mont Parnaſſe.

Et au Palais.

Chez
- Thomas Iolly à la Salle des Merciers, à l'Enſeigne de la Palme.
- Gvillavme De Lvynes, meſme Salle, à l'Enſeigne de la Iuſtice.
- Lovis Billaine dans la grande Salle, à l'Enſeigne de la Palme & du grand Ceſar.

M. DC. LXV.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAIESTÉ.

LES PLAISIRS
DE
L'ISLE ENCHANTÉE.

COVRSE DE BAGVE,

Collation ornée de Machines, Comedie de Moliere, Intitulée la Princeſſe d'Elide, meſlée de Danſe & de Muſique, Ballet du Palais d'Alcine, Feu d'Artifice : Et autres Feſtes galantes & magnifiques; faites par le Roy à Verſailles, le 7. May 1664. Et continuées pluſieurs autres Iours.

LE Roy voulant donner aux Reynes, & à toute ſa Cour le plaiſir de quelques Feſtes peu communes, dans vn lieu orné de tous les agréments qui peuuent faire admirer vne Maiſon de Campagne, choiſit Verſailles à quatre lieuës de Paris. C'eſt vn Chaſteau qu'on peut nommer vn Palais Enchanté, tant les adjuſtemens de l'art ont bien ſecondé les ſoins que la Nature a pris pour le rendre parfait : Il charme en toutes manieres, tout

y rit dehors & dedans, l'or & le marbre y diſputent de beauté & d'eſclat : Et quoy qu'il n'ayt pas cette grande eſtenduë qui ſe remarque en quelques autres Palais de ſa Majeſté : Toutes choſes y ſont ſi polies, ſi bien entenduës & ſi acheuées, que rien ne le peut eſgaler. Sa Symetrie, la richeſſe de ſes meubles, la beauté de ſes promenades, & le nombre infiny de ſes fleurs, comme de ſes orangers, rendent les enuirons de ce lieu dignes de ſa rareté ſinguliére : La diuerſité des beſtes contenuës dans les deux Parcs, & dans la Meſnagerie, où pluſieurs courts en Eſtoilles ſont accompagnées de Viuiers pour les animaux aquatiques, auec de grands baſtimens, joignent le plaiſir auec la magnificence, & en font vne maiſon accomplie.

PREMIERE IOVRNÉE

DES

PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

Ce fut en ce beau lieu où toute la Cour ſe rendit le cinquieſme de May, que le Roy traitta plus de ſix cent perſonnes juſques au quatorzieſme; outre vne infinité de gens neceſſaires à la Danſe & à la Comedie, & d'Artiſans de toutes ſortes venus de Paris; ſi bien que cela paroiſſoit vne petite armée.

Le Ciel meſme ſembla fauoriſer les deſſeins de ſa Majeſté, puis qu'en vne ſaiſon preſque toûjours pluuieuſe, on en fût quitte pour vn peu de vent, qui ſembla n'auoir augmenté, qu'afin de faire voir que la preuoyance & la puiſſance du Roy eſtoient à l'eſpreuue des plus grandes incommoditez; de hautes toilles, des baſtimens de bois, faits preſque en vn inſtant, & vn nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour ſuppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, reſiſterent à ce vent, qui par tout ailleurs euſt rendu ces diuertiſſemens comme impoſſibles à acheuer.

Monſieur de Vigarini, Gentilhomme Modenois, fort ſçauant en toutes ces choſes, inuenta & propoſa celles-cy; & le Roy commanda au Duc de S. Aignan, qui ſe trouua lors en fonction de premier Gentilhomme de ſa Chambre, & qui auoit déja donné pluſieurs ſujets de Ballets fort agreables; de faire vn deſſein où elles fuſſent toutes compriſes auec liaiſon & auec ordre; de ſorte qu'elles ne pouuoient manquer de bien reuſſir.

Il prit pour ſujet le Palais d'Alcine, qui donna lieu au Tiltre des Plaiſirs de l'Iſle Enchantée; puis que ſelon l'Arioſte, le braue Roger & pluſieurs autres bons Cheualiers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoy qu'empruntée, & du ſçauoir de cette Magicienne; & en furent déliurez apres beaucoup de temps conſommé dans les delices, par la bague qui deſtruiſoit les enchantemens: C'eſtoit celle d'Angelique que Meliſſe ſous la forme du vieux Atlas, mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours orner vn Rond, où quatre grandes allées aboutiſſent entre de hautes paliſſades; de quatre Portiques de trente-cinq pieds d'éleuation, & de vingt-deux en quarré d'ouuerture; de pluſieurs feſtons enrichis d'or, & de diuerſes peintures auec les armes de ſa Majeſté.

Toute la Cour s'y eſtant placée le ſeptieſme, il entra dans la place, ſur les ſix heures du ſoir vn Heraut d'Armes, repreſenté par M. des Bardins, veſtu d'vn habit à l'antique couleur de feu en broderie d'argent, & fort bien monté.

Il eſtoit ſuiuy de trois Pages : celuy du Roy,

M. d'Artagnan, marchoit à la teſte des deux autres, fort richement habillé de couleur de feu, liurée de ſa Majeſté, portant ſa lance & ſon Eſcu, dans lequel brilloit vn Soleil de pierreries auec ces mots.

Nec Ceſſo, nec Erro.

faiſant alluſion à l'attachement de ſa Majeſté aux affaires de ſon Eſtat, & à la maniere auec laquelle il agit, ce qui eſtoit encore repreſenté par ces quatre vers du Preſident de Perigny, autheur de la meſme Deuiſe.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que la Terre & les Cieux,
Ont tant d'eſtonnement pour vn Objet ſi rare;
Qui dans ſon cours penible, autant que glorieux,
Iamais ne ſe repoſe, & jamais ne s'égare.

Les deux autres Pages eſtoient aux Ducs de S. Aignan & de Noailles; Le premier Mareſchal de Camp, & l'autre Iuge des Courſes.

Celuy du Duc de S. Aignan portoit l'Eſcu de ſa Deuiſe, & eſtoit habillé de ſa liurée de toille d'argent enrichie d'or, auec les plumes incarnates & noires, & les rubans de meſme : Sa Deuiſe eſtoit vn Thymbre d'horloge auec ces mots.

De mis golpes mi ruido.

Le Page du Duc de Noailles eſtoit veſtu de couleur de feu, argent & noir; & le reſte de la liurée ſemblable; la Deuiſe qu'il portoit dans ſon Eſcu, eſtoit vn Aigle auec ces mots.

Fidelis & audax.

Quatre Trompettes & deux Tymbaliers, mar-

choient apres ces Pages, habillez de ſatin couleur de feu, & argent; leurs plumes de la meſme liurée, & les caparaçons de leurs cheuaux couuerts d'une pareille broderie, auec des Soleils d'or fort eſclatans aux banderolles des Trompettes, & aux couuertures des Tymballes.

Le Duc de S. Aignan, Mareſchal de Camp, marchoit apres eux armé à la Grecque, d'vne cuiraſſe de toille d'argent couuerte de petites eſcailles d'or, auſſi bien que ſon bas de ſaye; & ſon Caſque eſtoit orné d'vn Dragon, & d'vn grand nombre de plumes blanches, meſlées d'incarnat & de noir: Il montoit vn cheual blanc bardé de meſme, & repreſentoit Guidon le Sauuage.

Pour le Duc de Saint-Aignan,
repreſentant Guidon le Sauuage.

MADRIGAL.

Les combats que j'ay faits en l'Iſle dangereuſe,
Quand de tant de Guerriers je demeuray vainqueur,
Suiuis d'vne épreuue amoureuſe,
Ont ſignalé ma force auſſi bien que mon cœur
La vigueur qui fait mon eſtime,
Soit qu'elle embraſſe vn party legitime,
Ou qu'elle vienne à s'eſchapper;
Fait dire, pour ma gloire, aux deux bouts de la Terre,
Qu'on n'en void point en toute guerre,
Ny plus ſouuent ny mieux frapper.

POVR LE MESME.

Seul contre dix Guerriers, ſeul contre dix Pucelles,
C'eſt auoir ſur les bras deux étranges querelles,

Qui ſort à ſon honneur de ce double combat,
Doit eſtre, ce me ſemble, vn terrible Soldat.

Huit Trompettes & deux Tymbaliers, veſtus comme les premiers, marchoient apres le Mareſchal de Camp.

LE ROY repreſentant Roger les ſuiuoit, montant vn des plus beaux cheuaux du monde, dont le harnois couleur de feu eſclattoit d'or, d'argent & de pierreries : Sa Majeſté eſtoit armée à la façon des Grecs comme tous ceux de ſa Quadrille, & portoit vne cuiraſſe de lames d'argent, couuerte d'vne riche broderie d'or & de diamans. Son port & toute ſon action eſtoient dignes de ſon rang ; ſon Caſque tout couuert de plumes couleur de feu, auoit vne grace incomparable; & jamais vn air plus libre, ny plus guerrier, n'a mis vn mortel au deſſus des autres hommes.

SONNET.

Pour le ROY *repreſentant* ROGER.

Quelle taille, quel port a ce fier Conquérant !
Sa perſonne ébloüit quiconque l'examine,
Et quoy que par ſon Poſte il ſoit déja ſi Grand,
Quelque choſe de plus éclate dans ſa mine.

Son front de ſes Deſtins eſt l'auguſte garant,
Par delà ſes Ayeux ſa vertu l'achemine,
Il fait qu'on les oublie, & de l'air qu'il s'y prend,
Bien loin derriere luy laiſſe ſon origine.

De ce cœur genereux c'eſt l'ordinaire employ,
D'agir plus volontiers pour Autruy que pour ſoy,
Là principalement ſa force eſt occupée :

Il efface l'éclat des Héros anciens,
N'a que l'honneur en veuë, & ne tire l'épée
Que pour des intereſts qui ne ſont pas les ſiens.

Le Duc de Noailles, Iuge du Camp ſous le nom d'Oger le Danois, marchoit apres le Roy, portant la couleur de feu & le noir ſous vne riche broderie d'argent, & ſes plumes auſſi bien que tout le reſte de ſon eſquipage eſtoient de cette meſme liurée.

Le Duc de Noailles. *Oger le Danois Iuge du Camp.*

Ce Paladin s'applique à cette ſeule affaire
De ſeruir dignement le plus puiſſant des Rois,
Comme pour bien juger il faut ſçauoir bien faire,
Le doute que perſonne appelle de ſa voix.

Le Duc de Guiſe & le Comte d'Armagnac marchoient enſemble apres luy. Le premier portant le nom d'Aquilant le Noir, auoit vn habit de cette couleur en broderie d'or & de geaix; ſes plumes, ſon cheual, & ſa lance affortiſſoient à ſa liurée: Et l'autre repreſentant Griffon le Blanc, portoit ſur vn habit de toille d'argent pluſieurs rubis, & montoit vn cheual blanc bardé de la meſme couleur.

Le Duc de Guiſe. *Aquilant le Noir.*

La Nuit a ſes beautez de meſme que le jour,
Le Noir eſt ma couleur, je l'ay toûjours aymée,
Et ſi l'obſcurité conuient à mon Amour,
Elle ne s'eſtend pas juſqu'à ma Renommée.

Le Comte d'Armagnac. *Griffon le Blanc.*

Voyez quelle candeur en moy le Ciel a mis,
Auſſi nulle beauté ne s'en verra trompée,
Et quand il ſera temps d'aller aux ennemis,
C'eſt où je me feray tout blanc de mon épée.

Les Ducs de Foix & de Coaſlin qui paroiſſoient en ſuite, eſtoient veſtus l'vn d'incarnat auec or & argent; & l'autre de vert, blanc & argent: Toute leur liurée & leurs cheuaux eſtant dignes du reſte de leur équipage.

Pour le Duc de Foix. *Renaud.*

Il porte vn Nom celebre, il eſt jeune, il eſt ſage,
A vous dire le vray c'eſt pour aller bien haut,
Et c'eſt vn grand bonheur que d'auoir à ſon âge
La chaleur neceſſaire, & le flegme qu'il faut.

Le Duc de Coaſlin. *Dudon.*

Trop auant dans la Gloire on ne peut s'engager,
I'auray vaincu ſept Rois, & par mon grand courage,
Les verray tous ſoûmis au pouuoir de ROGER,
Que je ne ſeray pas content de mon Ouurage.

Apres eux marchoient le Comte du Lude & le prince de Marſillac, le premier veſtu d'incarnat & blanc; & l'autre de jaune, blanc & noir, enrichis de broderie d'argent, leur liurée de meſme, & fort bien montez.

Le Comte du Lude. *Aſtolphe.*

De tous les Paladins qui ſont dans l'Vniuers
Aucun n'a pour l'Amour l'ame plus échauffée,

Entreprenant toûjours mille projets diuers,
Et toûjours enchanté par quelque jeune FÉE.

Le Prince de Marſillac. *Brandimart.*

Mes vœux ſeront contens, mes ſouhaits accomplis,
Et ma bonne fortune à ſon comble arriuée,
Quand vous ſçaurez mon zele, aymable FLEVR DE LIS,
Au milieu de mon cœur profondément grauée.

Les Marquis de Villequier & de Soyecourt, marchoient en ſuite; l'vn portoit le bleu & argent; & l'autre le bleu, blanc, & noir auec or & argent; leurs plumes, & les harnois de leurs cheuaux eſtoient de la meſme couleur, & d'vne pareille richeſſe.

Le Marquis de Villequier. *Richardet.*

Perſonne comme moy n'eſt ſorty galamment
D'vne intrigue où ſans doute il falloit quelque adreſſe,
Perſonne à mon auis plus agreablement
N'eſt demeuré fidelle en trompant ſa Maiſtreſſe.

Le Marquis de Soyecourt. *Oliuier.*

Voicy l'honneur du Siecle, aupres de qui nous ſommes,
Et meſme les Geants, de mediocres Hommes,
Et ce franc Cheualier à tout venant tout preſt
Toûjours pour quelque Iouſte a la lance en arreſt.

Les Marquis d'Humieres & de la Vallicre les ſuiuoient. Ce premier portant la couleur de chair & argent; & l'autre le gris de lin, blanc & argent: toute leur liurée eſtant la plus riche, & la mieux aſſortie du monde.

Le Marquis d'Humieres. *Ariodant.*

Ie tremble dans l'accés de l'amoureuſe fiéure,
Ailleurs ſans vanité je ne tremblay jamais,
Et ce charmant objet, l'adorable GENÈVRE,
Eſt l'vnique vainqueur à qui je me ſoûmets.

Le Marquis de la Valliere. *Zerbin.*

Quelques beaux ſentimens que la gloire nous donne,
Quand on eſt amoureux au ſouuerain degré,
Mourir entre les bras d'vne belle Perſonne
Eſt de toutes les morts la plus douce à mon gré.

Monſieur le Duc marchoit ſeul, portant pour ſa liurée la couleur de feu, blanc & argent : vn grand nombre de Diamans eſtoient attachez ſur la magnifique broderie, dont ſa cuiraſſe, & ſon bas de ſaye eſtoient couuerts; ſon caſque & le harnois de ſon cheual en eſtant auſſi enrichis.

Monſieur le Duc. *Roland.*

Roland fera bien loin ſon grand Nom retentir,
La Gloire deuiendra ſa fidelle Compagne,
Il eſt ſorty d'vn ſang qui bruſle de ſortir
Quand il eſt queſtion de ſe mettre en campagne;
Et pour ne vous en point mentir,
C'eſt le pur ſang de Charlemagne.

Vn Char de dix-huit pieds de haut, de vingt-quatre de long, & de quinze de large, paroiſſoit en ſuite, eſclatant d'or & de diuerſes couleurs : Il repreſentoit celuy d'Apollon, en l'honneur duquel ſe celebroient autrefois les Ieux Pythiens, que ces Cheualiers s'eſtoient propoſez d'imiter en leurs

Courſes & en leur équipage : Cette Diuinité brillante de lumieres eſtoit aſſiſe au plus haut du Char, ayant à ſes pieds les quatre Aages ou Siecles, diſtinguez par de riches habits, & par ce qu'ils portoient à la main.

Le Siecle d'Or orné de ce precieux metail, eſtoit encore paré de diuerſes Fleurs, qui faiſoient vn des principaux ornemens de cét heureux Aage.

Ceux d'Argent & d'Airain, auoient auſſi leurs remarques particulieres.

Et celuy de Fer, eſtoit repreſenté par vn Guerrier d'vn regard terrible, portant d'vne main l'eſpée, & de l'autre le bouclier.

Pluſieurs autres grandes Figures de relief paroient les coſtez de ce Char magnifique : Les Monſtres Celeſtes, le Serpent Python, Daphné, Hyacinthe, & les autres Figures qui conuiennent à Apollon, auec vn Atlas portant le Globe du Monde, y eſtoient auſſi releuez d'vne agreable ſculpture : Le Temps repreſenté par le Sieur Millet, auec ſa faux, ſes aiſles, & cette vieilleſſe decrepite, dont on le peint toûjours accablé, en eſtoit le conducteur : Quatre cheuaux d'vne taille & d'vne beauté peu communes, couuerts de grandes houſſes ſemées de Soleils d'Or, & attellez de front, tiroient cette Machine.

Les douze Heures du jour & les douze Signes du Zodiaque, habillez fort ſuperbement, comme les Poëtes les dépeignent, marchoient en deux files aux deux coſtez de ce Char.

Tous les Pages des Cheualiers le ſuiuoient deux à deux (apres celuy de Monſieur le Duc) fort pro-

prement veſtus de leurs liurées, auec quantité de plumes; portant les lances de leurs maiſtres, & les Eſcus de leurs Deuiſes.

Le Duc de Guiſe, repreſentant Aquilant le Noir, ayant pour Deuiſe, vn Lyon qui dort, auec ces mots.

Et quieſcente paueſcunt.

Le Comte d'Armagnac, repreſentant Griffon le Blanc, ayant pour Deuiſe vne Hermine, auec ces mots.

Ex candore decus.

Le Duc de Foix, repreſentant Renaud, ayant pour Deuiſe vn Vaiſſeau dans la Mer, auec ces mots.

Longe leuis aura feret.

Le Duc de Coaſlin, repreſentant Dudon, ayant pour Deuiſe vn Soleil, & l'Heliotrope ou Tourneſol, auec ces mots.

Splendor ab obſequio.

Le Comte du Lude, repreſentant Aſtolphe, ayant pour Deuiſe vn Chiffre en forme de nœud, auec ces mots.

Non ſia mai ſciolto.

Le Prince de Marſillac, repreſentant Brandimart, ayant pour Deuiſe vne Montre en relief dont on voit tous les reſſorts, auec ces mots.

Chieto fuor, commoto dentro.

Le Marquis de Villequier, repreſentant Richar

det, ayant pour Deuiſe vn Aigle qui plane deuant le Soleil, auec ces mots.

Vni militat Aſtro.

Le Marquis de Soyecourt, repreſentant Oliuier, ayant pour Deuiſe la Maſſuë d'Hercule, auec ces mots.

Vix æquat fama labores.

Le Marquis d'Humieres, repreſentant Ariodant, ayant pour Deuiſe toutes ſortes de Couronnes, auec ces mots.

No quiero menos.

Le Marquis de la Valliere, repreſentant Zerbin, ayant pour Deuiſe vn Phœnix ſur vn bucher allumé par le Soleil, auec ces mots.

Hoc juuat vri.

Monſieur le Duc, repreſentant Roland, ayant pour Deuiſe vn Dard entortillé de Lauriers, auec ces mots.

Certo ferit.

Vingt Paſteurs, chargez des diuerſes pieces de la Barriere, qui deuoit eſtre dreſſée pour la Courſe de Bague, formoient la derniere Troupe qui entra dans la Lice : Ils portoient des veſtes couleur de feu enrichie d'argent, & des coiffures de meſme.

Auſſi-toſt que ces Troupes furent entrées dans le Camp, elles en firent le tour, & apres auoir ſalüé les Reynes, elles ſe ſeparerent, & prirent chacune leur poſte : Les Pages de la teſte, les Trompettes & les TymbalIiers ſe croiſants, s'allerent poſter ſur

les aiſles : Le Roy s'aduançant au milieu, prit ſa place vis à vis du haut Dais : Monſieur le Duc proche de ſa Majeſté : Les Ducs de S. Aignan & de Noailles à droit & à gauche : Les dix Cheualiers en haye aux deux coſtez du Char : Leurs Pages au meſme Ordre derriere eux : Les Signes & les Heures comme ils eſtoient entrez.

Lors qu'on eut fait alte en cét eſtat, vn profond ſilence cauſé tout enſemble par l'attention & par le reſpect, donna le moyen à Mad^lle^ de Brie, qui repreſentoit le Siecle d'Airain, de commencer ces vers à la loüange de la Reyne, addreſſez à Apollon.

LE SIECLE D'AIRAIN *à Apollon.*

Brillant Pere du jour, Toy de qui la puiſſance
Par ſes diuers aſpects nous donna la naiſſance ;
Toy l'eſpoir de la Terre, & l'ornement des Cieux ;
Toy le plus neceſſaire & le plus beau des Dieux
Toy dont l'actiuité, dont la bonté ſuprême
Se fait voir & ſentir en tous lieux par ſoy-meſme ;
Dis nous par quel deſtin, ou par quel nouueau choix
Tu celebres tes Ieux aux riuages François.

APOLLON.

Si ces lieux fortunez ont tout ce qu'eut la Grece
De gloire, de valeur, de merite & d'adreſſe ;
Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on y voit transferez
Ces Ieux, qu'à mon honneur la terre a conſacrez.
I'ay toûjours pris plaiſir à verſer ſur la France
De mes plus doux Rayons la benigne influence :
Mais le charmant objet qu'Hymen y fait regner,
Pour elle maintenant me fait tout deſdaigner
Depuis vn ſi long-temps que pour le bien du monde

Ie fais l'immenſe tour de la terre & de l'onde,
Iamais je n'ay rien veu ſi digne de mes feux,
Iamais vn ſang ſi noble, vn cœur ſi genereux,
Iamais tant de lumiere auec tant d'innocence;
Iamais tant de jeuneſſe auec tant de prudence;
Iamais tant de grandeur auec tant de bonté;
Iamais tant de ſageſſe auec tant de beauté.
Mille Climats diuers qu'on vit ſous la puiſſance
De tous les demi-Dieux dont elle prit naiſſance,
Cedant à ſon merite autant qu'à leur deuoir,
Se trouueront vn jour vnis ſous ſon pouuoir.
Ce qu'eurent de grandeurs & la France & l'Eſpagne,
Les droicts de Charles-Quint, les droits de Charlemagne,
En elle auec leur ſang heureuſement tranſmis,
Rendront tout l'Vniuers à ſon Troſne ſoûmis :
Mais vn Titre plus grand, vn plus noble partage
Qui l'eſleue plus haut, qui luy plaiſt d'auantage;
Vn nom qui tient en ſoy les plus grands noms vnis,
C'eſt le nom glorieux d'Epouſe de LOVIS.

LE SIECLE D'ARGENT.

Quel deſtin fait briller auec tant d'iniuſtice
Dans le ſiecle de fer vn Aſtre ſi propice?

LE SIECLE D'OR.

Ah! ne murmure point contre l'ordre des Dieux,
Loin de s'enorgueillir d'vn don ſi precieux,
Ce ſiecle qui du Ciel a merité la haine,
En deuroit augurer ſa ruine prochaine,
Et voir qu'vne vertu qu'il ne peut ſuborner,
Vient moins pour l'anoblir que pour l'exterminer.
Si toſt qu'elle paroiſt dans cette heureuſe terre,
Voy comme elle en banit les fureurs de la guerre :
Comment depuis ce jour d'infatigables mains

Trauaillent ſans relâche au bon-heur des humains;
Par quels ſecrets reſſors vn Heros ſe prepare
A chaſſer les horreurs d'vn ſiecle ſi barbare,
Et me faire reuiure auec tous les plaiſirs,
Qui peuuent contenter les innocens deſirs.

LE SIECLE DE FER.

Ie ſçais quels ennemis ont entrepris ma perte,
Leurs deſſeins ſont connus, leur traſme eſt deſcouuerte;
Mais mon cœur n'en eſt pas à tel point abatu...

APOLLON.

Contre tant de grandeur, contre tant de vertu,
Tous les monſtres d'Enfer vnis pour ta deffenſe,
Ne feroient qu'vne foible & vaine reſiſtance:
L'Vniuers opprimé de ton joug rigoureux,
Va gouſter par ta fuite vn deſtin plus heureux:
Il eſt temps de ceder à la Loy ſouueraine
Que t'impoſent les vœux de cette auguſte Reyne;
Il eſt temps de ceder aux trauaux glorieux
D'vn Roy fauoriſé de la Terre & des Cieux:
Mais icy trop long-temps ce different m'arreſte,
A de plus doux combats cette Lice s'apreſte,
Allons la faire ouurir, & ployons des Lauriers,
Pour couronner le front de nos fameux Guerriers.

Tous ces Recits acheuez, la Courſe de Bague commença, en laquelle, apres que le Roy eut fait admirer l'addreſſe, & la grace qu'il a en cét exercice, comme en tous les autres, & pluſieurs belles Courſes, & de tous ces Cheualiers : le Duc de Guiſe, les Marquis de Soyecourt & de la Valliere demeurerent à la diſpute, dont ce dernier emporta le prix; qui fut vne eſpée d'or enrichie de Dia-

mans, auec des boucles de baudrier de valeur, que donna la Reyne Mere, & dont elle l'honnora de ſa main.

La nuit vint cependant à la fin des Courſes, par la juſteſſe qu'on auoit eu à les commencer : Et vn nombre infiny de lumieres ayant eſclairé tout ce beau lieu, l'on vid entrer dans la meſme place :

Trente-quatre Concertans fort bien veſtus, qui deuoient preceder les Saiſons ; & faiſoient le plus agreable concert du monde.

Pendant que les Saiſons ſe chargeoient des mets delicieux qu'elles deuoient porter, pour ſeruir deuant leurs Majeſtez la magnifique collation qui eſtoit preparée ; les douze Signes du Zodiaque, & les quatre Saiſons danſerent dans le rond vne des plus belles entrées de Ballet qu'on eut encore veuë.

Le Printemps parut en ſuite ſur vn cheual d'Eſpagne, repreſenté par Mad^lle du Parc, qui auec le ſexe & les auantages d'vne femme, faiſoit voir l'addreſſe d'vn homme : Son habit eſtoit vert en broderie d'argent, & de fleurs au naturel.

L'Eſté le ſuiuoit, repreſenté par le Sieur du Parc, ſur vn Elephant, couuert d'vne riche houſſe.

L'Automne auſſi aduantageuſement veſtu, repreſenté par le Sieur de la Thorilliere, venoit apres monté ſur vn Chameau.

L'Hyuer ſuiuoit ſur vn Ours, repreſenté par le Sieur Bejar.

Leur ſuite eſtoit compoſée de quarante-huit perſonnes, qui portoient toutes ſur leurs teſtes de grands baſſins pour la collation.

Les douze premiers couuerts de fleurs, portoient, comme des Iardiniers, des Corbeilles peintes de vert & d'argent, garnies d'vn grand nombre de porcelaines, ſi remplies de confitures & d'autres choſes delicieuſes de la Saiſon, qu'ils eſtoient courbez ſous cét agreable faix.

Douze autres, comme Moiſſonneurs, veſtus d'habits conformes à cette profeſſion, mais fort riches, portoient des baſſins de cette couleur incarnate, qu'on remarque au Soleil Leuant, & ſuiuoient l'Eſté.

Douze veſtus en Vandangeurs, eſtoient couuerts de feuilles de vignes & de grappes de raiſins; & portoient dans des paniers feuille-morte, remplis de petits baſſins de cette meſme couleur, diuers autres fruits & confitures à la ſuite de l'Automne.

Les douze derniers eſtoient des Vieillards gelez, dont les fourrures & la deſmarche marquoient la froideur & la foibleſſe, portant dans des baſſins couuerts d'vne glace & d'vne neige ſi bien contrefaites, qu'on les eut pris pour la choſe meſme, ce qu'ils deuoient contribüer à la Collation, & ſuiuoient l'Hyuer.

Quatorze Concertans de Pan & de Diane precedoient ces deux Diuinitez, auec vne agreable Harmonie de Flutes & de Muſettes.

Elles venoient en ſuite ſur vne Machine fort ingenieuſe en forme d'vne petite Montagne ou Roche ombragée de pluſieurs arbres; mais ce qui eſtoit plus ſurprenant, c'eſt qu'on la voyoit portée en l'air, ſans que l'artifice qui la faiſoit mouuoir, ſe peuſt deſcouurir à la veuë.

Vingt autres perſonnes les ſuiuoient, portant des viandes de la Meſnagerie de Pan, & de la Chaſſe de Diane.

Dix-huit Pages du Roy fort richement veſtus, qui deuoient ſeruir les Dames à Table, faiſoient les derniers de cette Troupe; laquelle eſtant rangée, Pan, Diane & les Saiſons ſe preſentant deuant la Reyne; le Printemps luy addreſſa le premier ces Vers.

LE PRINTEMPS.

A LA REYNE.

Entre toutes les fleurs nouuellement écloſes,
Dont mes Iardins ſont embellis,
Mépriſant les jaſmins, les œillets & les roſes,
Pour payer mon tribut j'ay fait choix de ces lys,
Que de vos premiers ans vous auez tant cheris :
LOVIS les fait briller du couchant à l'aurore,
Tout l'Vniuers charmé les reſpecte & les craint ;
Mais leur regne eſt plus doux & plus puiſſant encore,
Quand ils brillent ſur voſtre teint.

L'ESTÉ.

Surpris vn peu trop promptement,
l'apporte à cette Feſte vn leger ornement ;
Mais auant que ma ſaiſon paſſe,
Ie feray faire à vos Guerriers,
Dans les campagnes de la Tracc,
Vne ample moiſſon de Lauriers.

L'AVTOMNE.

Le Printemps orgueilleux de la beauté des fleurs
Qui luy tomberent en partage,
Pretend de cette Feſte auoir tout l'auantage,

Et nous croit obſcurcir par ſes viues couleurs :
Mais vous vous ſouuiendrez, Princeſſe ſans ſeconde,
De ce fruit precieux qu'a produit ma ſaiſon,
Et qui croiſt dans voſtre maiſon,
Pour faire quelque jour les delices du Monde.

L'HYVER.

La neige, les glaçons que j'apporte en ces lieux,
Sont des mets les moins precieux,
Mais ils ſont des plus neceſſaires,
Dans vne Feſte où mille objets charmans,
De leurs œillades meurtrieres,
Font naiſtre tant d'embraſemens.

DIANE.

A LA REYNE.

Nos bois, nos rochers, nos montagnes,
Tous nos chaſſeurs, & mes compagnes
Qui m'ont toûjours rendu des honneurs ſouuerains,
Depuis que parmy nous ils vous ont veu paroiſtre,
Ne veulent plus me reconnoiſtre,
Et chargez de preſens, viennent auec moy
Vous porter ce tribut pour marque de leur foy.
Les habitans legers de cét heureux boccage,
De tomber dans vos rets font leur ſort le plus doux,
Et n'eſtiment rien dauantage,
Que l'heur de perir de vos coups :
Amour dont vous auez la grace & le viſage,
A le meſme ſecret que vous.

PAN.

Ieune Diuinité, ne vous eſtonnez pas,
Lors que nous vous offrons en ce fameux repas
L'eſlite de nos bergeries :

Si nos troupeaux gouſtent en paix
Les herbages de nos prairies,
Nous deuons ce bon-heur à vos diuins attraits

Ces Recits acheuez, vne grande Table en forme de Croiſſant, rond d'vn coſté, où l'on deuoit couurir & garnir de fleurs celuy où elle eſtoit creuze, vint à ſe deſcouurir.

Trente-ſix Violons, tres-bien veſtus, parurent derriere ſur vn petit Theatre : pendant que Meſſieurs de la Marche, & Parfait Pere, Frere, & Fils Controlleurs Generaux, ſous les noms de l'Abondance, de la Ioye, de la Propreté, & de la Bonne-Chere, la firent couurir par les Plaiſirs, par les Ieux, par les Ris, & par les Delices.

Leurs Majeſtez s'y mirent en cét Ordre, qui preuint tous les embarras, qui euſſent pû naiſtre pour les rangs.

La Reyne Mere eſtoit aſſiſe au milieu de la Table ; & auoit à ſa main droite.

LE ROY.
Mademoiſelle d'Alençon
Madame la Princeſſe.
Mademoiſelle d'Elbeuf.
Madame de Bethune.
Madame la Ducheſſe de Crequy.

MONSIEVR.
Madame la Ducheſſe de S. Aignan
Madame la Mareſchalle du Pleſſis.
Madame la Mareſchalle d'Eſtampes.
Madame de Gourdon.

Madame de Monteſpan.
Madame d'Humieres.
Mademoiſelle de Brancas.
Madame d'Armagnac.
Madame la Comteſſe de Soiſſons.
Madame la Princeſſe de Bade.
Mademoiſelle de Grançay.

DE L'AVTRE COSTÉ, ESTOIENT ASSISES.

LA REYNE.
Madame de Carignan.
Madame de Flaix.
Madame la Ducheſſe de Foix.
Madame de Brancas.
Madame de Froulay.
Madame la Ducheſſe de Nauailles.
Mademoiſelle d'Ardennes.
Mademoiſelle de Cologon.
Madame de Cruſſol.
Madame de Montauzier.

MADAME.
Madame la Princeſſe Benedicte.
Madame la Ducheſſe.
Madame de Rouuroy.
Mademoiſelle de la Mothe.
Madame de Marſé.
Mademoiſelle de la Valliere.
Mademoiſelle d'Artigny.
Mademoiſelle du Bellay.
Mademoiſelle de Dampierre.
Mademoiſelle de Fiennes.

La ſumptuoſité de cette Collation paſſoit tout ce qu'on en pourroit eſcrire, tant par l'abondance, que par la delicateſſe des choſes qui y furent ſeruies : Elle faiſoit auſſi le plus bel objet qui puiſſe tomber ſous les ſens : puis que dans la nuit aupres de la verdeur de ces hautes paliſſades, vn nombre infiny de Chandeliers peints de vert & d'argent, portant chacun vingt-quatre bougies, & deux cent flambeaux de cire blanche, tenus par autant de perſonnes veſtuës en Maſques, rendoient vne clarté, preſque auſſi grande & plus agreable que celle du jour. Tous les Cheualiers auec leurs Caſques couuerts de plumes de differentes couleurs, & leurs habits de la Courſe eſtoient appuyez ſur la Barriere; & ce grand nombre d'Officiers richement veſtus, qui ſeruoient, en augmentoient encore la beauté, & rendoient ce rond vne choſe enchantée, duquel apres la Collation, leurs Majeſtez & toute la Cour, ſortirent par le Portique oppoſé à la Barriere; & dans vn grand nombre de Caleſches fort adjuſtées, reprirent le chemin du Chaſteau.

Fin de la premiere Iournée.

SECONDE IOVRNÉE

DES

PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

Lors que la nuit du ſecond jour fut venuë, Leurs Majeſtez ſe rendirent dans vn autre rond enuironné de paliſſades comme le premier, & ſur la meſme ligne, s'auançant toûjours vers le Lac, où l'on feignoit que le Palais d'Alcine eſtoit baſty.

Le deſſein de cette ſeconde Feſte, eſtoit que Roger & les Cheualiers de ſa Quadrille, apres auoir fait des merueilles aux Courſes, que par l'ordre de la belle Magicienne ils auoient faites en faueur de la Reyne, continüoient en ce meſme deſſein pour le diuertiſſement ſuiuant; & que l'Iſle flotante n'ayant point eſloigné le riuage de la France, ils donnoient à ſa Majeſté le plaiſir d'vne Comedie, dont la Scene eſtoit en Elide.

Le Roy fit donc couurir de toilles, en ſi peu de temps qu'on auoit lieu de s'en eſtonner, tout ce rond d'vne eſpece de Dome, pour deffendre contre le vent le grand nombre de Flambeaux & de Bougies qui deuoient eſclairer le Theatre, dont la decoration eſtoit fort agreable. Auſſi-toſt qu'on euſt tiré la toille, vn grand Concert de pluſieurs Inſtrumens ſe fit entendre : Et l'Aurore repreſentée par Mademoiſelle Hilaire, ouurit la Scene, & chanta ce Recit.

PREMIER INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

RECIT DE L'AVRORE.

Quand l'Amour à vos yeux offre vn choix agreable,
Ieunes beautez, laiſſez-vous enflamer;
Mocquez-vous d'affecter cét orgueil indomptable,
Dont on vous dit qu'il eſt beau de s'armer :
Dans l'âge où l'on eſt aymable,
Rien n'eſt ſi beau que d'aymer.

Soûpirez librement pour vn amant fidelle,
Et brauez ceux qui voudroient vous blaſmer;
Vn cœur tendre eſt aymable, & le nom de cruelle
N'eſt pas vn nom à ſe faire eſtimer :
Dans le temps où l'on eſt belle,
Rien n'eſt ſi beau que d'aymer.

SCENE DEVXIESME.

VALETS DE CHIENS, & MVSICIENS.

Pendant que l'Aurore chantoit ce Recit, quatre Valets de Chiens eſtoient couchez ſur l'Herbe, dont l'vn (ſous la figure de Lyciſcas, repreſenté par le Sieur de Moliere, excellent Acteur, de l'inuention duquel eſtoient les Vers & toute la piece) ſe trouuoit au milieu de deux, & vn

autre à ſes pieds : qui eſtoient les Sieurs Eſtiual, Don, & Blondel de la Muſique du Roy, dont les voix eſtoient admirables.

Ceux-cy en ſe reueillant à l'arriuée de l'Aurore, ſi-toſt qu'elle eut chanté, s'eſcrierent en Concert.

Hola? hola? debout, debout, debout :
Pour la Chaſſe ordonnée il faut preparer tout;
Hola? ho debout, viſte debout.

1er.

Iuſqu'aux plus ſombres lieux le jour ſe communique

IIme.

L'air ſur les fleurs en perles ſe reſout.

IIIme.

Les Roſſignols commencent leur Muſique,
Et leurs petits concerts retentiſſent par tout.

TOVS ENSEMBLE.

Sus, ſus debout, viſte debout.

Parlant à Lyciſcas qui dormoit.

Qu'eſt cecy, Lyciſcas, quoy? tu ronfles encore,
Toy qui promettois tant de deuancer l'Aurore?
Allons debout, viſte debout.
Pour la Chaſſe ordonnée il faut preparer tout;
Debout, viſte debout, deſpeſchons, debout.

LYCISCAS *en s'eſueillant.*

Par la morbleu vous eſtes de grands braillars vous autres, & vous auez la gueule ouuerte de bon matin.

MVSICIENS.

Ne vois-tu pas le jour qui ſe reſpand par tout?
Allons debout, Lyciſcas debout.

LYCISCAS.

Hé! laiſſez-moy dormir encor vn peu, je vous conjure?

MVSICIENS.

Non, non, debout, Lyciſcas debout.

LYCISCAS.

Ie ne vous demande plus qu'vn petit quart d'heure?

MVSICIENS.

Point, point, debout, viſte debout.

LYCISCAS.

Hé! je vous prie?

MVSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Vn moment.

MVSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

De grace.

MVSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Eh.

MVSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Ie...

MVSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

I'auray fait incontinent.

MVSICIENS.

Non, non, debout, Lyciſcas, debout :
Pour la Chaſſe ordonnée il faut preparer tout;
Viſte debout, deſpeſchons, debout.

LYCISCAS.

Et bien laiſſez-moy, je vais me leuer : Vous eſtes d'eſtranges gens de me tourmenter comme cela : Vous ſerez cauſe que je ne me porteray pas bien de toute la journée; car, voyez-vous, le ſommeil eſt neceſſaire à l'homme; & lors qu'on ne dort pas ſa refection, il arriue... que... on eſt...

Ier.

Lyciſcas.

IIme.

Lyciſcas.

IIIme.

Lyciſcas.

TOVS ENSEMBLE.

Lyciſcas.

LYCISCAS.

Diable ſoit les brailleurs, je voudrois que vous euſſiez la gueulle pleine de bouillie bien chaude.

MVSICIENS.

Debout, debout, viſte debout, deſpeſchons, debout.

LYCISCAS.

Ah! quelle fatigue de ne pas dormir ſon ſou.

Ier.

Hola? ho.

IIme.

Hola? oh.

IIIme.

Hola? ho.

TOVS ENSEMBLE.

Oh! oh! oh! oh! oh.

LYCISCAS.

Oh! oh! oh! oh. La peſte ſoit des gens auec leurs chiens de hurlemens, je me donne au Diable ſi je ne vous aſſomme : Mais voyez vn peu quel diable d'entouſiaſme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela, je...

MVSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Encore.

MVSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Le Diable vous emporte.

MVSICIENS.

Debout.

LYCISCAS *en ſe leuant.*

Quoy toûjours? A-t'on jamais veu vne pareille furie de chanter? par le ſang bleu j'enrage, puis que me voila eſueillé, il faut que j'éueille les autres, & que je lés tourmente comme on m'a fait. Allons ho? Meſſieurs, debout, debout, viſte, c'eſt trop dormir. Ie vais faire vn bruit de Diable par tout, debout, debout, debout; Allons viſte, ho, ho, ho? Debout, debout, pour la Chaſſe ordonnée il faut

preparer tout; debout, debout. Lyciſcas debout? ho! ho! ho! ho! ho.

Lyciſcas s'eſtant leué auec toutes les peines du monde, & s'eſtant mis à crier de toute ſa force, pluſieurs Cors & Trompes de Chaſſe ſe firent entendre, & concertées auec les Violons commencerent l'air d'vne entrée, ſur laquelle ſix Valets de Chiens danſerent auec beaucoup de juſteſſe & diſpoſition; reprenant à certaines cadances le ſon de leurs Cors & Trompes: C'eſtoient les Sieurs Payſan, Chicanneau, Noblet, Peſan, Bonard, & la Pierre.

NOMS DES ACTEVRS

DE LA COMEDIE.

LA PRINCESSE D'ELIDE.
Mademoiſelle de Moliere.

AGLANTE, *Couſine de la Princeſſe.*
Mademoiſelle du Parc.

CINTHIE, *Couſine de la Princeſſe.*
Mademoiſelle de Brie.

PHILIS, *ſuiuante de la Princeſſe.*
Mademoiſelle Bejart.

IPHITAS, *Pere de la Princeſſe.*
Le Sieur Hubert.

EVRIALE, *ou le Prince d'Ithaque.*
Le Sieur de la Grange.

ARISTOMENE, *ou le Prince de Meſſene.*
Le Sieur du Croiſy.

THEOCLE, *ou le Prince de Pyle.*
Le Sieur Bejart.

ARBATE, *Gouuerneur du Prince d'Ithaque.*
Le Sieur de la Torilliere.

MORON, *plaiſant de la Princeſſe.*
Le Sieur de Moliere.

Vn ſuiuant.
Le Sieur Preuoſt.

ACTE PREMIER.

ARGVMENT.

Cette Chaſſe qui ſe preparoit ainſi, eſtoit celle d'vn Prince d'Elide, lequel eſtant d'humeur galante & magnifique, & ſouhaitant que la Princeſſe ſa fille ſe reſoluſt à aymer & à penſer au mariage, qui eſtoit fort contre ſon inclination, auoit fait venir en ſa Cour les Princes d'Ithaque, de Meſſene & de Pyle; afin que dans l'exercice de la Chaſſe qu'elle aymoit fort, & dans d'autres Ieux, comme des Courſes de Chars & ſemblables magnificences, quelqu'vn de ces Princes peuſt luy plaire & deuenir ſon Eſpoux.

SCENE PREMIERE.

Euriale, Prince d'Ithaque, amoureux de la Princeſſe d'Elide, & Arbate ſon Gouuerneur, lequel indulgent à la paſſion du Prince, le loüe de ſon amour au lieu de l'en blaſmer, en des termes fort galands.

EVRIALE, ARBATE.

ARBATE.

Ce ſilence reſueur dont la ſombre habitude
Vous fait à tous momens chercher la ſolitude,
Ces longs ſoûpirs que laiſſe eſchapper voſtre cœur,
Et ces fixes regards ſi chargez de langueur,
Diſent beaucoup ſans doute à des gens de mon âge;

Et je penſe, Seigneur, entendre ce langage :
Mais ſans voſtre congé de peur de trop riſquer,
Ie n'oſe m'enhardir juſques à l'expliquer.

EVRIALE.

Explique, explique Arbate, auec toute licence
Ces ſoûpirs, ces regards, & ce morne ſilence :
Ie te permets icy de dire que l'Amour
M'a rangé ſous ſes loix, & me braue à ſon tour :
Et je conſens encor que tu me faſſes honte
Des foibleſſes d'vn cœur qui ſouffre qu'on le dompte.

ARBATE.

Moy vous blaſmer, Seigneur, des tendres mouuemens,
Où je vois qu'aujourd'huy panchent vos ſentimens ;
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame
Contre les doux tranſports de l'amoureuſe flame,
Et bien que mon ſort touche à ſes derniers Soleils,
Ie diray que l'Amour ſied bien à vos pareils :
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'vn beau viſage,
De la beauté d'vne ame eſt vn clair teſmoignage,
Et qu'il eſt mal-aiſé que ſans eſtre amoureux
Vn jeune Prince ſoit & grand & genereux :
C'eſt vne qualité que j'ayme en vn Monarque,
La tendreſſe de cœur eſt vne grande marque,
Et je croy que d'vn Prince on peut tout preſumer,
Dés qu'on voit que ſon ame eſt capable d'aymer.
Oüy, cette paſſion de toutes la plus belle,
Traiſne dans vn eſprit cent vertus apres elle,
Aux nobles actions elle pouſſe les cœurs,
Et tous les grands Heros ont ſenty ſes ardeurs.
Deuant mes yeux, Seigneur, a paſſé voſtre enfance,
Et j'ay de vos vertus veu fleurir l'eſperance ;
Mes regards obſeruoient en vous des qualitez

Où je reconnoiſſois le ſang dont vous ſortez ;
I'y deſcouurois vn fonds d'eſprit & de lumiere,
Ie vous trouuois bien fait, l'air grand, & l'ame fiere ;
Voſtre cœur, voſtre adreſſe eſclatoient chaque jour :
Mais je m'inquietois de ne voir point d'amour,
Et puiſque les langueurs d'vne playe inuincible
Nous montrent que voſtre ame à ſes traits eſt ſenſible,
Ie triomphe, & mon cœur d'allegreſſe remply
Vous regarde à preſent comme vn Prince accomply.

EVRIALE.

Si de l'Amour vn temps j'ay braué la puiſſance,
Helas ! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance !
Et ſçachant dans quels maux mon cœur s'eſt abiſmé,
Toy-meſme, tu voudrois qu'il n'euſt jamais aymé :
Car enfin voy le ſort où mon Aſtre me guide,
I'ayme, j'ayme ardamment la Princeſſe d'Elide,
Et tu ſçais quel orgueil ſous des traits ſi charmans
Arme contre l'Amour ſes jeunes ſentimens ;
Et comment elle fuit en cette illuſtre Feſte
Cette foule d'amans qui briguent ſa conqueſte.
Ah ! qu'il eſt bien peu vray que ce qu'on doit aymer
Auſſi-toſt qu'on le voit prend droit de nous charmer,
Et qu'vn premier coup d'œil allume en nous les flames
Où le Ciel en naiſſant a deſtiné nos ames.
A mon retour d'Argos je paſſay dans ces lieux,
Et ce paſſage offrit la Princeſſe à mes yeux ;
Ie vis tous les appas dont elle eſt reueſtuë,
Mais de l'œil dont on voit vne belle Statuë :
Leur brillante jeuneſſe obſeruée à loiſir
Ne porta dans mon ame aucun ſecret deſir,
Et d'Ithaque en repos je reuis le riuage,
Sans m'en eſtre en deux ans r'apellé nulle Image :

Vn bruit vient cependant à reſpandre à ma Cour
Le celebre meſpris qu'elle fait de l'Amour;
On publie en tous lieux que ſon ame hautaine
Garde pour l'Hymenée vne inuincible haine,
Et qu'vn Arc à la main, ſur l'eſpaule vn Carquois,
Comme vne autre Diane elle hante les bois,
N'ayme rien que la Chaſſe, & de toute la Grece
Fait ſoûpirer en vain l'heroïque jeuneſſe.
Admire nos eſprits, & la fatalité,
Ce que n'auoit point fait ſa veuë & ſa beauté,
Le bruit de ſes fiertez en mon ame fit naiſtre
Vn tranſport inconnu, dont je ne fus point maiſtre;
Ce dedain ſi fameux eut des charmes ſecrets
A me faire auec ſoin rapeller tous ſes traits,
Et mon eſprit jettant de nouueaux yeux ſur elle
M'en refit vne image & ſi noble, & ſi belle;
Me peignit tant de gloire, & de telles douceurs
A pouuoir triompher de toutes ſes froideurs,
Que mon cœur aux brillans d'vne telle victoire
Vit de ſa liberté s'éuanouïr la gloire;
Contre vne telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur ſur mes ſens prit tel droit de regner,
Qu'entraiſné par l'effort d'vne occulte puiſſance
I'ay d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence,
Et je couure vn effet de mes vœux enflammez
Du deſir de paroiſtre à ces Ieux renommez,
Où l'Illuſtre Iphitas, Pere de la Princeſſe,
Aſſemble la pluſpart des Princes de la Grece.

ARBATE.

Mais à quoy bon, Seigneur, les ſoins que vous prenez?
Et pourquoy ce ſecret où vous vous obſtinez?
Vous aymez, dites-vous, cette illuſtre Princeſſe,

Et venez à ſes yeux ſignaler voſtre adreſſe,
Et nuls empreſſemens, paroles, ny ſoûpirs
Ne l'ont inſtruite encor de vos brûlans deſirs.
Pour moy je n'entens rien à cette politique
Qui ne veut point ſouffrir que voſtre cœur s'explique,
Et je ne ſçay quel fruit peut pretendre vn amour
Qui fuit tous les moyens de ſe produire au jour.

EVRIALE.

Et que feray-je, Arbate, en declarant ma peine,
Qu'attirer les dedains de cette ame hautaine?
Et me jetter au rang de ces Princes ſoûmis
Que le titre d'amans luy peint en ennemis?
Tu vois les Souuerains de Meſſene & de Pyle
Luy faire de leurs cœurs vn hommage inutile,
Et de l'eſclat pompeux des plus hautes vertus
En appuyer en vain les reſpects aſſidus:
Ce rebut de leurs ſoins, ſous vn triſte ſilence,
Retient de mon amour toute la violence;
Ie me tiens condamné dans ces Riuaux fameux,
Et je lis mon arreſt au meſpris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'eſt dans ce meſpris, & dans cette humeur fiere
Que voſtre ame à ſes vœux doit voir plus de lumiere,
Puiſque le ſort vous donne à conquerir vn cœur
Que deffend ſeulement vne jeune froideur,
Et qui n'impoſe point à l'ardeur qui vous preſſe
De quelque attachement l'inuincible tendreſſe:
Vn cœur preocupé reſiſte puiſſamment;
Mais quand vne ame eſt libre, on la force ayſément,
Et toute la fierté de ſon indifferance
N'a rien dont ne triomphe vn peu de patience.
Ne luy cachez donc plus le pouuoir de ſes yeux,

Faites de voſtre flâme vn éclat glorieux,
Et bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux enflez l'eſpoir des voſtres :
Peut-eſtre pour toucher ſes ſeueres appas,
Aurez-vous des ſecrets que ces Princes n'ont pas ;
Et ſi de ſes fiertez l'imperieux caprice
Ne vous fait éprouuer vn deſtin plus propice,
Au moins eſt-ce vn bon-heur en ces extrémitez
Que de voir auec ſoy ſes Riuaux rebutez.

EVRIALE.

I'aime à te voir preſſer cét aueu de ma flâme,
Combattant mes raiſons tu chatouilles mon ame,
Et par ce que j'ay dit je voulois preſentir
Si de ce que j'ay fait tu pourrois m'applaudir :
Car, enfin, puis qu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la Princeſſe expliquer mon ſilence,
Et peut-eſtre au moment que je t'en parle icy,
Le ſecret de mon cœur, Arbate, eſt eſclaircy.
Cette Chaſſe où, pour fuïr la foule qui l'adore,
Tu ſçais qu'elle eſt allée au leuer de l'Aurore,
Eſt le temps que Moron pour declarer mon feu
A pris...

ARBATE.

Moron, Seigneur ?

EVRIALE.

Ce choix t'eſtonne vn peu ;
Par ſon titre de fou tu crois le bien connoiſtre,
Mais ſçache qu'il l'eſt moins qu'il ne le veut paroiſtre,
Et que malgré l'employ qu'il exerce aujourd'huy,
Il a plus de bon ſens que tel qui rit de luy :
La Princeſſe ſe plaiſt à ſes bouffonneries,
Il s'en eſt fait aymer par cent plaiſanteries,

Et peut dans cét accez dire & perſuader
Ce que d'autres que luy n'oſeroient hazarder;
Ie le voy propre, enfin, à ce que j'en ſouhaite,
Il a pour moy, dit-il, vne amitié parfaite,
Et veut, (dans mes Eſtats ayant receu le jour)
Contre tous mes Riuaux appuyer mon amour:
Quelque argent mis en main pour ſouſtenir ce zele...

SCENE DEVXIESME.

Moron repreſenté par le Sieur de Moliere, arriue, & ayant le ſouuenir d'vn furieux Sanglier, deuant lequel il auoit fuy à la Chaſſe, demande ſecours, & rencontrant Euriale & Arbate, ſe met au milieu d'eux pour plus de ſeureté, apres leur auoir teſmoigné ſa peur & leur diſant cent choſes plaiſantes ſur ſon peu de brauoure.

MORON, ARBATE, EVRIALE.

MORON *ſans eſtre veu.*

Au ſecours! ſauuez-moy de la beſte cruelle!

EVRIALE.

Ie penſe ouïr ſa voix?

MORON *ſans eſtre veu.*

A moy de grace, à moy!

EVRIALE.

C'eſt luy-meſme, où court-il auec vn tel effroy?

MORON.

Où pourray-je éuiter ce Sanglier redoutable?
Grands Dieux! preſeruez-moy de ſa dent effroyable!
Ie vous promets, pourueu qu'il ne m'attrape pas,
Quatre liures d'encens, & deux veaux des plus gras.
Ah! je ſuis mort?

EVRIALE.

Qu'as-tu?

MORON.

Ie vous croyois la beſte
Dont à me diffamer j'ay veu la gueule preſte,
Seigneur, & je ne puis reuenir de ma peur.

EVRIALE.

Qu'eſt-ce?

MORON.

O que la Princeſſe eſt d'vne eſtrange humeur!
Et qu'à ſuiure la Chaſſe & ſes extrauagances
Il nous faut eſſuyer de ſottes complaiſances!
Quel Diable de plaiſir trouuent tous les Chaſſeurs
De ſe voir expoſez à mille & mille peurs?
Encore ſi c'eſtoit qu'on ne fut qu'à la Chaſſe
Des Lieures, des Lapins, & des jeunes Daims, paſſe;
Ce ſont des animaux d'vn naturel fort doux,
Et qui prennent toûjours la fuite deuant nous:
Mais aller attaquer de ces beſtes vilaines
Qui n'ont aucun reſpect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'eſt vn ſot paſſe-temps que je ne puis ſouffrir.

EVRIALE.

Dy-nous donc ce que c'eſt.

MORON *en ſe tournant.*

Le penible exercice
Où de noſtre Princeſſe a volé le caprice!...
I'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour,
Et la Courſe des Chars ſe faiſant en ce jour,
Il falloit affecter ce contre-temps de Chaſſe
Pour meſpriſer ces Ieux auec meilleure grace,

Et faire voir... Mais chut, acheuons mon recit,
Et reprenons le fil de ce que j'auois dit.
Qu'ay-je dit?

EVRIALE.

Tu parlois d'exercice penible.

MORON.

Ah! oüy, ſuccombant donc à ce trauail horrible,
Car en Chaſſeur fameux j'eſtois enharnaché,
Et dés le point du jour je m'eſtois découché:
Ie me ſuis écarté de tous en galand homme
Et trouuant vn lieu propre à dormir d'vn bon ſomme
I'eſſayois ma poſture, & m'ajuſtant bien-toſt,
Prenois déja mon ton pour ronfler comme il faut,
Lors qu'vn murmure affreux m'a fait leuer la veuë,
Et j'ay d'vn vieux buiſſon de la foreſt touffuë
Veu ſortir vn Sanglier d'vne énorme grandeur
Pour...

EVRIALE.

Qu'eſt-ce?

MORON.

Ce n'eſt rien, n'ayez point de frayeur:
Mais laiſſez-moy paſſer entre vous deux, pour cauſe,
Ie ſeray mieux en main pour vous conter la choſe:
I'ay donc veu ce Sanglier, qui par nos gens chaſſé
Auoit d'vn air affreux tout ſon poil heriſſé;
Ses deux yeux flamboyans ne lançoient que menace,
Et ſa gueule faiſoit vne laide grimace,
Qui parmy de l'écume à qui l'oſoit preſſer
Montroit de certains cros... je vous laiſſe à penſer!
A ce terrible aſpect j'ay ramaſſé mes armes;
Mais le faux animal, ſans en prendre d'allarmes
Eſt venu droit à moy, qui ne luy diſois mot.

TAYLOR INST. OXFORD

ARBATE.

Et tu l'as de pié ferme attendu?

MORON.

Quelque ſot;
I'ay jetté tout par terre, & couru comme quatre.

ARBATE.

Fuïr deuant vn Sanglier ayant dequoy l'abatre,
Ce trait, Moron, n'eſt pas genereux...

MORON.

I'y conſens,
Il n'eſt pas genereux, mais il eſt de bon ſens.

ARBATE.

Mais par quelques exploits ſi l'on ne s'éterniſe...

MORON.

Ie ſuis voſtre valet, & j'ayme mieux qu'on diſe,
C'eſt icy qu'en fuyant ſans ſe faire prier,
Moron ſauua ſes jours des fureurs d'vn Sanglier,
Que ſi l'on y diſoit, voila l'illuſtre place
Où le braue Moron, d'vne heroïque audace,
Affrontant d'vn Sanglier l'impetueux effort,
Par vn coup de ſes dents vit terminer ſon ſort.

EVRIALE.

Fort bien...

MORON.

Oüy j'ayme mieux, n'en déplaiſe à la gloire,
Viure au monde deux jours que mille ans dans l'hiſtoire

EVRIALE.

En effet ton treſpas faſcheroit tes amis;
Mais, ſi de ta frayeur ton eſprit eſt remis,
Puis-je te demander ſi du feu qui me brule...

MORON.

Il ne faut point, Seigneur, que je vous diſſimule,

Ie n'ay rien fait encor, & n'ay point rencontré
De temps pour luy parler qui fut ſelon mon gré :
L'office de bouffon a des prerogatiues ;
Mais ſouuent on rabat nos libres tentatiues :
Le diſcours de vos feux eſt vn peu delicat,
Et c'eſt chez la Princeſſe vne affaire d'eſtat ;
Vous ſçauez de quel titre elle ſe glorifie,
Et qu'elle a dans la teſte vne Philoſophie
Qui declare la guerre au conjugal lien,
Et vous traitte l'Amour de deïté de rien :
Pour n'effaroucher point ſon humeur de tigreſſe
Il me faut manier la choſe auec adreſſe ;
Car on doit regarder comme l'on parle aux grans,
Et vous eſtes par fois d'aſſez faſcheuſes gens.
Laiſſez-moy doucement conduire cette trame,
Ie me ſens là pour vous vn zele tout de flame,
Vous eſtes né mon Prince, & quelques autres nœuds
Pourroient contribüer au bien que je vous veux :
Ma mere dans ſon temps paſſoit pour aſſez belle,
Et naturellement n'eſtoit pas fort cruelle ;
Feu voſtre Pere alors, ce Prince genereux,
Sur la galanterie eſtoit fort dangereux,
Et je ſçay qu'Elpenor, qu'on appelloit mon Pere,
A cauſe qu'il eſtoit le mary de ma Mere,
Contoit pour grand honneur aux Paſteurs d'aujourd'huy
Que le Prince autrefois eſtoit venu chez luy,
Et que durant ce temps il auoit l'auantage
De ſe voir ſalüé de tous ceux du village :
Baſte, quoy qu'il en ſoit je veux par mes trauaux...
Mais voicy la Princeſſe & deux de vos Riuaux.

SCENE TROISIESME.

La Princeſſe d'Elide parut en ſuite, auec les Princes de Meſſene & de Pyle, leſquels firent remarquer en eux des caracteres bien differens de celuy du Prince d'Ithaque; & luy cederent dans le cœur de la Princeſſe tous les auantages qu'il y pouuoit deſirer : Cette aymable Princeſſe ne teſmoigna pas pourtant que le merite de ce Prince euſt fait aucune impreſſion ſur ſon eſprit, & qu'elle l'euſt quaſi remarqué; elle teſmoigna toûjours, comme vne autre Diane n'aymer que la Chaſſe & les Forets, & lors que le Prince de Meſſene voulut luy faire valoir le ſeruice qu'il luy auoit rendu, en la desfaiſant d'vn fort grand Sanglier qui l'auoit attaquée; elle luy dit que ſans rien diminüer de ſa reconnoiſſance, elle trouuoit ſon ſecours d'autant moins conſiderable, qu'elle en auoit tué toute ſeule d'auſſi furieux, & fut peut-eſtre bien encore venuë à bout de celuy-cy.

LA PRINCESSE & ſa ſuite, ARISTOMENE, THEOCLE, EVRIALE, ARBATE, MORON.

ARISTOMENE.

Reprochez-vous, Madame, à nos juſtes allarmes
Ce peril dont tous deux auons ſauué vos charmes?
I'aurois penſé pour moy qu'abattre ſous nos coups
Ce Sanglier qui portoit ſa fureur juſqu'à vous,
Eſtoit vne auanture (ignorant voſtre Chaſſe)
Dont à nos bons deſtins nous deuſſions rendre grace:
Mais à cette froideur je connois clairement
Que je dois conceuoir vn autre ſentiment,
Et quereller du ſort la fatalle puiſſance

Qui me fait auoir part à ce qui vous offence.

THEOCLE.

Pour moy je tiens, Madame, à ſenſible bonheur
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis conſentir, malgré voſtre murmure,
A quereller le ſort d'vne telle auanture :
D'vn objet odieux je ſçay que tout déplaiſt ;
Mais deut voſtre couroux eſtre plus grand qu'il n'eſt,
C'eſt extreme plaiſir, quand l'amour eſt extreme,
De pouuoir d'vn peril affranchir ce qu'on ayme.

LA PRINCESSE.

Et penſez-vous, Seigneur, puis qu'il me faut parler,
Qu'il eut eu ce peril dequoy tant m'ébranler ?
Que l'Arc, & que le Dard, pour moy ſi pleins de charmes,
Ne ſoient entre mes mains que d'inutilles armes ?
Et que je faſſe, enfin, mes plus frequens emplois
De parcourir nos monts, nos plaines, & nos bois
Pour n'oſer en chaſſant conceuoir l'eſperance
De ſuffire moy ſeule à ma propre deffence ?
Certes auec le temps j'aurois bien profité
De ces ſoins aſſidus dont je fais vanité,
S'il falloit que mon bras dans vne telle queſte,
Ne puſt pas triompher d'vne chetiue beſte ;
Du moins ſi pour pretendre à de ſenſibles coups
Le commun de mon ſexe eſt trop mal auec vous,
D'vn étage plus haut accordez-moy la gloire,
Et me faites tous deux cette grace de croire,
Seigneurs, que quel que fut le Sanglier d'aujourd'huy,
I'en ay mis bas, ſans vous, de plus mechans que luy.

THEOCLE.

Mais, Madame...

LA PRINCESSE.

Et bien ſoit, je voy que voſtre enuie
Eſt de perſuader que je vous dois la vie;
I'y conſens; Oüy ſans vous c'eſtoit fait de mes jours,
Ie rends de tout mon cœur grace à ce grand ſecours,
Et je vais de ce pas au Prince pour luy dire
Les bontez que pour moy voſtre amour vous inſpire.

SCENE QVATRIESME.

EVRIALE, MORON, ARBATE.

MORON.

Heu! a-t-on jamais veu de plus farouche eſprit?
De ce vilain Sanglier l'heureux trépas l'aigrit :
O comme volontiers j'aurois d'vn beau ſalaire
Recompenſé tantoſt qui m'en eut ſçeu deffaire!

ARBATE.

Ie vous voy tout penſif, Seigneur, de ſes dedains;
Mais ils n'ont rien qui doiue empeſcher vos deſſeins,
Son heure doit venir, & c'eſt à vous poſſible
Qu'eſt reſerué l'honneur de la rendre ſenſible.

MORON.

Il faut qu'auant la Courſe elle apprenne vos feux.
Et je...

EVRIALE.

Non, ce n'eſt plus, Moron, ce que je veux;
Garde toy de rien dire, & me laiſſe vn peu faire,
I'ay reſolu de prendre vn chemin tout contraire;
Ie voy trop que ſon cœur s'obſtine à dedaigner
Tous ces profonds reſpects qui penſent la gagner,

Et le Dieu qui m'engage à ſoûpirer pour elle
M'inſpire pour la vaincre vne adreſſe nouuelle :
Oüy, c'eſt luy d'où me vient ce ſoudain mouuement,
Et j'en attens de luy l'heureux éuenement.

ARBATE.

Peut-on ſçauoir, Seigneur, par où voſtre eſperance...

EVRIALE.

Tu le vas voir, allons, & garde le ſilence.

Fin du premier Acte

DEVXIESME INTERMEDE.

ARGVMENT.

L'agreable Moron laiſſa aller le Prince pour parler de ſa paſſion naiſſante aux bois & aux rochers, & faiſant retentir par tout le beau nom de ſa Bergere Philis, vn Echo ridicule luy reſpondant bizarement, il y prit ſi grand plaiſir que riant en cent manieres, il fit reſpondre autant de fois cét Echo, ſans teſmoigner d'en eſtre ennuyé : Mais vn Ours vint interrompre ce beau diuertiſſement, & le ſurprit ſi fort par cette veuë peu attenduë, qu'il donna des ſenſibles marques de ſa peur : Il luy fit faire deuant l'Ours toutes les ſoûmiſſions dont il ſe pût auiſer pour l'adoucir : Enfin ſe jettant à vn arbre pour y monter, comme il vit que l'Ours y vouloit grimper auſſi bien que luy, il cria au ſecours d'vne voix ſi haute, qu'elle attira huit Payſans armez de baſtons à deux bouts & d'eſpieux, pendant qu'vn autre Ours parut en ſuite du premier. Il ſe fit vn Combat qui finit par la mort d'vn des Ours, & par la fuite de l'autre.

SCENE PREMIERE.

MORON.

Iuſqu'au reuoir; pour moy je reſte icy, & j'ay vne petite conuerſation à faire auec ces arbres & ces rochers.

Bois, prez, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint bleſme,
Si vous ne le ſçauez, je vous aprens que j'ayme;
Philis eſt l'obiet charmant
Qui tient mon cœur à l'attache,
Et ie deuins ſon amant
La voyant traire vne Vache.
Ses doigts tout pleins de laict, & plus blancs mille fois
Preſſoient les bouts du pis d'vne grace admirable;
Ouf! cette idée eſt capable
De me reduire aux abois.

Ah! Philis, Philis, Philis.

Ah, hem. Ah ah ah! Hi hi hi hi. oh oh oh oh.
Voilà vn Echo qui eſt bouffon! hom hom hom.
Ha, ha, ha, ha, ha.
Vh vh vh. Voilà vn Echo qui eſt bouffon!

SCENE DEVXIESME.

VN OVRS, MORON.

MORON.

Ah! Monſieur l'Ours, je ſuis voſtre ſeruiteur de tout mon cœur : de grace épargnez-moy? je vous aſſeure que je ne vaux rien du tout à manger, je n'ay que la peau & les os, & je voy de certaines gens là bas qui feroient bien mieux voſtre affaire. Eh! Eh! Eh! Monſeigneur, tout doux s'il vous plaiſt. La, la, la, la. Ah! Monſeigneur, que voſtre alteſſe eſt jolie & bien faite; elle a tout à fait l'air galand & la taille la plus mignonne du monde. Ah beau poil! belle teſte! beaux yeux brillans & bien fen-

dus! ah! beau petit nez! belle petite bouche! petites quenotes jolies! ah belle gorge! belles petites menottes! petits ongles bien faits! A l'aide, au ſecours, je ſuis mort, miſericorde, pauure Moron, ah mon Dieu! & viſte, à moy, je ſuis perdu!

Les Chaſſeurs paroiſſent.

Eh, Meſſieurs ayez pitié de moy! bon, Meſſieurs, tuez moy ce vilain animal-là! O Ciel! daigne les aſſiſter? Bon le voila qui fuit, le voila qui s'arreſte & qui ſe jette ſur eux. Bon en voila vn qui vient de luy donner vn coup dans la gueule. Les voila tous à l'entour de luy. Courage, ferme, allons mes amis. Bon, pouſſez fort, encore, ah! le voila qui eſt à terre : c'en eſt fait, il eſt mort, deſcendons maintenant pour luy donner cent coups. Seruiteur, Meſſieurs, je vous rends grace de m'auoir deliuré de cette beſte, maintenant que vous l'auez tuée je m'en vais l'acheuer, & en triompher auec vous.

Ces heureux Chaſſeurs n'eurent pas pluſtoſt remporté cette victoire, que Moron deuenu braue par l'eſloignement du peril, voulut aller donner mille coups à la beſte, qui n'eſtoit plus en eſtat de ſe deffendre, & fit tout ce qu'vn fanfaron, qui n'auroit pas eſté trop hardy, euſt pû faire en cette occaſion; & les Chaſſeurs pour teſmoigner leur joye, danſerent vne fort belle Entrée. C'eſtoient M. Mançeau, les Sieurs Chicanneau, Baltazard, Noblet, Bonard, Magny, & la Pierre.

ACTE DEVXIESME.

ARGVMENT

Le Prince d'Ithaque & la Princeſſe eurent vne conuerſation fort galante ſur la Courſe des Chars qui ſe preparoit : Elle auoit dit auparauant à vne des Princeſſes ſes Parentes, que l'inſenſibilité du Prince d'Ithaque luy donnoit de la peine & luy eſtoit honteuſe : qu'encore qu'elle ne vouluſt rien aymer, il eſtoit bien faſcheux de voir qu'il n'aymoit rien ; & que quoy qu'elle euſt reſolu de n'aller point voir les Courſes, elle s'y vouloit rendre, dans le deſſein de taſcher à triompher de la liberté d'vn homme qui la cheriſſoit ſi fort. Il eſtoit facile de juger que le merite de ce Prince produiſoit ſon effet ordinaire, que ſes belles qualitez auoient touché ce cœur ſuperbe : & commencé à fondre vne partie de cette glace qui auoit reſiſté juſques alors à toutes les ardeurs de l'Amour, & plus il affectoit (par le conſeil de Moron qu'il auoit gagné, & qui connoiſſoit fort le cœur de la Princeſſe) de paroiſtre inſenſible, quoy qu'il ne fut que trop amoureux, plus la Princeſſe ſe mettoit dans la teſte de l'engager, quoy qu'elle n'euſt pas fait le deſſein de s'engager elle-meſme. Les Princes de Meſſene & de Pyle prirent lors congé d'elle pour s'aller preparer aux Courſes, & luy parlant de l'eſperance qu'ils auoient de vaincre, par le deſir qu'ils ſentoient de luy plaire : Celuy d'Ithaque luy teſmoigna au contraire, que n'ayant jamais rien aymé, il alloit eſſayer à vaincre pour ſa propre ſatisfaction, ce qui la picqúa encore d'auantage à vouloir ſoûmettre vn

cœur déja aſſez ſoûmis, mais qui ſçauoit déguiſer ſes ſentimens le mieux du monde.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE.

LA PRINCESSE.

Ouy, j'ayme à demeurer dans ces paiſibles lieux,
On n'y deſcouure rien qui n'enchante les yeux,
Et de tous nos Palais la ſçauante ſtructure
Cede aux ſimples beautez qu'y forme la nature :
Ces Arbres, ces Rochers, cette Eau, ces Gazons frais
Ont pour moy des appas à ne laſſer jamais.

AGLANTE.

Ie cheris comme vous ces retraites tranquilles
Où l'on ſe vient ſauuer de l'embarras des Villes,
De mille objets charmans ces lieux ſont embellis ;
Et ce qui doit ſurprendre, eſt qu'aux portes d'Elis
La douce paſſion de fuir la multitude
Rencontre vne ſi belle, & vaſte ſolitude :
Mais à vous dire vray dans ces jours eſclatans
Vos retraites icy me ſemblent hors de temps,
Et c'eſt fort mal-traiter l'appareil magnifique
Que chaque Prince a fait pour la Feſte publique :
Ce ſpectacle pompeux de la Courſe des Chars
Deuroit bien meriter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma preſence?
Et que dois-je apres tout à leur magnificence?
Ce ſont ſoins que produit l'ardeur de m'acquerir,

Et mon cœur eſt le prix qu'ils veulent tous courir:
Mais quelque eſpoir qui flate vn projet de la ſorte,
Ie me tromperay fort ſi pas vn d'eux l'emporte.

CINTHIE.

Iuſques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocens deſſeins qu'on a de le toucher?
Et regarder les ſoins que pour vous on ſe donne
Comme autant d'attentats contre voſtre perſonne?
Ie ſçay qu'en deffendant le party de l'Amour,
On s'expoſe chez vous à faire mal ſa cour:
Mais ce que par le ſang i'ay l'honneur de vous eſtre
S'oppoſe aux duretez que vous faites paroiſtre,
Et je ne puis nourrir d'vn flateur entretien
Vos reſolutions de n'aymer jamais rien.
Eſt-il rien de plus beau que l'innocente flame
Qu'vn merite eſclatant allume dans vne ame?
Et ſeroit-ce vn bon-heur de reſpirer le jour,
Si d'entre les mortels on banniſſoit l'Amour?
Non, non, tous les plaiſirs ſe gouſtent à le ſuiure,
Et viure ſans aymer n'eſt pas proprement viure.

ADVIS.

Le deſſein de l'Autheur eſtoit de traiter ainſi toute la Comedie; mais vn commandement du Roy qui preſſa cette affaire, l'obligea d'acheuer tout le reſte en proſe, & de paſſer legerement ſur pluſieurs Scenes, qu'il auroit eſtenduës d'auantage s'il auoit eu plus de loiſir.

AGLANTE.

Pour moy je tiens que cette paſſion eſt la plus agreable affaire de la vie, qu'il eſt neceſſaire d'aymer pour viure heureuſement, & que tous les

plaiſirs ſont fades s'il ne s'y meſle vn peu d'amour.

LA PRINCESSE.

Pouuez-vous bien toutes deux, eſtant ce que vous eſtes, prononcer ces paroles ; & ne deuez-vous pas rougir d'appuyer vne paſſion qui n'eſt qu'erreur, que foibleſſe & qu'emportement, & dont tous les deſordres ont tant de repugnance auec la gloire de noſtre ſexe ? I'en pretens ſouſtenir l'honneur juſqu'au dernier moment de ma vie : Et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui ſont les eſclaues aupres de nous, pour deuenir vn jour nos tyrans : Toutes ces larmes, tous ces ſoûpirs, tous ces hommages, tous ces reſpects, ſont des embuſches qu'on tend à noſtre cœur, & qui ſouuent l'engagent à commettre des lâchetez. Pour moy quand je regarde certains exemples, & les baſſeſſes épouuantables où cette paſſion rauale les perſonnes ſur qui elle étend ſa puiſſance : Ie ſens tout mon cœur qui s'émeut : & je ne puis ſouffrir qu'vne ame qui fait profeſſion d'vn peu de fierté, ne trouue pas vne honte horrible à de telles foibleſſes.

CINTHIE.

Eh ! Madame, il eſt de certaines foibleſſes qui ne ſont point honteuſes, & qu'il eſt beau meſme d'auoir dans les plus hauts degrez de gloire. I'eſpere que vous changerez vn jour de penſée, & s'il plaiſt au Ciel nous verrons voſtre cœur auant qu'il ſoit peu...

LA PRINCESSE.

Arreſtez, n'acheuez pas ce ſouhait eſtrange, i'ay

vne horreur trop inuincible pour ces ſortes d'abaiſſemens, & ſi iamais j'eſtois capable d'y deſcendre, ie ſerois perſonne ſans doute à ne me le point pardonner.

AGLANTE.

Prenez garde, Madame, l'Amour ſçait ſe vanger des meſpris que l'on fait de luy, & peut-eſtre...

LA PRINCESSE.

Non, non, ie braue tous ſes traits, & le grand pouuoir qu'on luy donne n'eſt rien qu'vne chimere, qu'vne excuſe des foibles cœurs qui le font inuincible pour authoriſer leur foibleſſe.

CINTHIE.

Mais enfin toute la terre reconnoiſt ſa puiſſance, & vous voyez que les Dieux meſme ſont aſſujettis à ſon empire : On nous fait voir que Iupiter n'a pas aymé pour vne fois ; & que Diane meſme dont vous affectez tant l'exemple n'a pas rougy de pouſſer des ſoûpirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques ſont toûjours meſlées d'erreur : les Dieux ne ſont point faits comme ſe les fait le vulgaire, & c'eſt leur manquer de reſpect que de leur attribüer les foibleſſes des hommes.

SCENE DEVXIESME.

MORON, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

AGLANTE.

Vien, approche Moron, vien nous ayder à deſ-

je regarde l'Hymenée ainſi que le treſpas, & qu'il m'eſt impoſſible de forcer cette auerſion naturelle : Me donner vn Mary, & me donner la mort, c'eſt vne meſme choſe; mais voſtre volonté va la premiere, & mon obeïſſance m'eſt bien plus chere que ma vie : Apres cela parlez, Seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

LE PRINCE.

Ma Fille, tu as tort de prendre de telles allarmes, & je me plains de toy, qui peux mettre dans ta penſée que je ſois aſſez mauuais Pere pour vouloir faire violence à tes ſentimens, & me ſeruir tyranniquement de la puiſſance que le Ciel me donne ſur toy. Ie ſouhate à la veriité que tou cœur puiſſe aymer quelqu'vn : Tous mes vœux ſeroient ſatisfaits ſi cela pouuoit arriuer, & je n'ay propoſé les Feſtes & les Ieux que je fais celebrer icy, qu'afin d'y pouuoir attirer tout ce que la Grece a d'illuſtre; & que parmy cette noble jeuneſſe tu puiſſes enfin rencontrer où arreſter tes yeux & déterminer tes penſées. Ie ne demande, dis-je, au Ciel autre bon-heur que celuy de te voir vn Eſpoux. I'ay pour obtenir cette grace fait encore ce matin vn ſacrifice à Venus; & ſi je ſçay bien expliquer le langage des Dieux, elle m'a promis vn miracle : mais quoy qu'il en ſoit, je veux en vſer auec toy en Pere qui cherit ſa Fille : Si tu trouues où attacher tes vœux, ton choix ſera le mien, & je ne conſidereray ny intereſts d'Eſtat, ny auantage d'Alliance. Si ton cœur demeure inſenſible, je n'entreprendray point de le forcer : Mais au moins ſois complaiſante aux ciuilitez qu'on te rend, & ne

m'oblige point à faire les excuſes de ta froideur : Traite ces Princes auec l'eſtime que tu leur dois, reçois auec reconnoiſſance les teſmoignages de leur zele, & viens voir cette Courſe où leur adreſſe va paroiſtre.

THEOCLE.

Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette Courſe ; mais à vous dire vray, j'ay peu d'ardeur pour la victoire, puiſque ce n'eſt pas voſtre cœur qu'on y doit diſputer.

ARISTOMENE.

Pour moy, Madame, vous eſtes le ſeul prix que je me propoſe par tout : C'eſt vous que je croy diſputer dans ces combats d'adreſſe, & je n'aſpire maintenant à r'emporter l'honneur de cette Courſe, que pour obtenir vn degré de gloire qui m'approche de voſtre cœur.

EVRIALE.

Pour moy, Madame, je n'y vais point du tout auec cette penſée : Comme j'ay fait toute ma vie profeſſion de ne rien aymer, tous les ſoins que je prens ne vont point où tendent les autres : Ie n'ay aucune pretention ſur voſtre cœur, & le ſeul honneur de la Courſe eſt tout l'auantage où j'aſpire.

Ils la quittent.

LA PRINCESSE.

D'où ſort cette fierté où l'on ne s'attendoit point ? Princeſſes, que dites-vous de ce jeune Prince ? auez-vous remarqué de quel ton il l'a pris ?

AGLANTE.

Il eſt vray que cela eſt vn peu fier.

MORON.

Ah! quelle braue botte il vient là de luy porter!

LA PRINCESSE.

Ne trouuez-vous pas qu'il y auroit plaiſir d'abaiſſer ſon orgueil, & de ſoûmettre vn peu ce cœur qui tranche tant du braue?

CINTHIE.

Comme vous eſtes accouſtumée à ne jamais receuoir que des hommages & des adorations de tout le monde, vn compliment pareil au ſien doit vous ſurprendre à la verité.

LA PRINCESSE.

Ie vous auouë que cela m'a donné de l'émotion, & que je ſouhaiterois fort de trouuer les moyens de chaſtier cette hauteur. Ie n'auois pas beaucoup d'enuie de me trouuer à cette Courſe; mais j'y veux aller expres, & employer toute choſe pour luy donner de l'amour.

CINTHIE.

Prenez garde, Madame, l'entrepriſe eſt perilleuſe, & lors qu'on veut donner de l'amour on court riſque d'en receuoir.

LA PRINCESSE.

Ah! n'aprehendez rien, ie vous prie, allons, je vous reſponds de moy.

Fin du deuxieſme Acte.

TROISIESME INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

MORON, PHILIS.

MORON

Philis demeure icy?

PHILIS.

Non laiſſe-moy ſuiure les autres.

MORON.

Ah! cruelle, ſi c'eſtoit Tircis qui t'en priaſt, tu demeurerois bien viſte.

PHILIS.

Cela ſe pourroit faire, & je demeure d'accord que ie trouue bien mieux mon conte auec l'vn qu'auec l'autre; car il me diuertit auec ſa voix, & toy tu m'eſtourdis de ton cacquet. Lors que tu chanteras auſſi bien que luy, ie te promets de t'écouter.

MORON.

Eh! demeure vn peu.

PHILIS.

Ie ne ſçaurois.

MORON.

De grace.

PHILIS.

Point, te dis-je.

MORON.

Ie ne te laiſſeray point aller.

PHILIS.

Ah! que de façons.

MORON.

Ie ne te demande qu'vn moment à eſtre auec toy.

PHILIS.

Et bien! oüy, j'y demeureray, pourueu que tu me promettes vne choſe?

MORON.

Et quelle?

PHILIS.

De ne me point parler du tout.

MORON.

Eh! Philis?

PHILIS.

A moins que de cela je ne demeureray point auec toy.

MORON.

Veux-tu me...

PHILIS.

Laiſſe-moy aller.

MORON.

Et bien, oüy, demeure : je ne te diray mot.

PHILIS.

Prens-y bien garde au moins; car à la moindre parole je prens la fuite.

MORON.

Soit.

Il fait vne Scene de geſtes.

Ah! Philis!... Eh... Elle s'enfuit, & je ne ſçaurois l'atraper. Voila ce que c'eſt, ſi je ſçauois chanter

j'en ferois bien mieux mes affaires. La pluſpart des femmes aujourd'huy ſe laiſſent prendre par les oreilles : Elles ſont cauſe que tout le monde ſe meſle de Muſique, & l'on ne reüſſit aupres d'elles, que par les petites chanſons, & les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'aprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon voicy juſtement mon homme.

SCENE DEVXIESME.

SATYRE, MORON.

SATYRE.

La la la.

MORON.

Ah! Satyre mon amy, tu ſçais bien ce que tu m'as promis il y a long-temps, aprens moy à chanter, je te prie?

SATYRE.

Ie le veux; mais auparauant eſcoute vne chanſon que je viens de faire.

MORON.

Il eſt ſi accouſtumé à chanter qu'il ne ſçauroit parler d'autre façon. Allons chante, j'eſcoute.

SATYRE.

Ie portois...

MORON.

Vne chanſon, dis-tu?

SATYRE.

Ie port...

MORON.

Vne chanſon à chanter?

SATYRE.

Ie port...

MORON.

Chanſon amoureuſe, peſte.

SATYRE.

Ie portois dans vne cage
Deux moyneaux que j'auois pris,
Lors que la jeune Cloris
Fit dans vn ſombre boccage
Briller, à mes yeux ſurpris,
Les fleurs de ſon beau viſage :
Helas? dis-je aux moyneaux, en receuant les coups
De ſes yeux ſi ſçauans à faire des conqueſtes,
Conſolez-vous, pauures petites beſtes,
Celuy qui vous a pris eſt bien plus pris que vous.

Moron ne fut pas ſatisfait de cette Chanſon, quoy qu'il la trouuaſt jolie, il en demanda vne plus paſſionnée, & priant le Satyre de luy dire celle qu'il luy auoit ouy chanter quelques jours auparauant, il continua ainſi :

Dans vos chants ſi doux,
Chantez à ma belle,
Oyſeaux, chantez tous
Ma peine mortelle :
Mais ſi la cruelle
Se met en courroux
Au recit fidelle
Des maux que je ſens pour elle ;
Oyſeaux, taiſez-vous.
Oyſeaux, taiſez-vous

Cette ſeconde Chanſon ayant touché Moron fort ſenſiblement, il pria le Satyre de la luy apprendre à chanter; & luy dit

Ah! qu'elle eſt belle! apprens la moy?

SATYRE.

La, la, la, la.

MORON.

La, la, la, la.

SATYRE.

Fa, fa, fa, fa.

MORON.

Fa, toy-meſme.

Le Satyre s'en mit en colere, & peu à peu ſe mettant en poſture d'en venir à des coups de poing, les Violons reprirent vn Air ſur lequel ils danſerent vne plaiſante Entrée.

ACTE TROISIESME.

ARGVMENT.

La Princeſſe d'Elide eſtoit cependant dans d'eſtranges inquietudes : le Prince d'Ithaque auoit gagné le prix des Courſes, elle auoit dans la ſuite de ce diuertiſſement fait des merueilles à chanter & à la danſe, ſans qu'il paruſt que les dons de la nature & de l'art euſſent eſté quaſi remarquez par le Prince d'Ithaque; elle en fit de grandes plaintes à la Princeſſe ſa parente; elle en parla à Moron, qui fit paſſer cét inſenſible pour vn brutal : Et enfin le voyant arriuer luy-meſme, elle ne put s'empeſcher de luy en toucher fort ſerieuſement quelque choſe : Il luy reſpondit ingenûment qu'il n'aymoit rien, & qu'hors l'amour de ſa liberté, & les plaiſirs qu'elle trouuoit ſi agreables de la ſolitude & de la Chaſſe, rien ne le touchoit.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

CINTHIE.

Il eſt vray, Madame, que ce jeune Prince a fait voir vne adreſſe non commune, & que l'air dont il a paru a eſté quelque choſe de ſurprenant. Il ſort vainqueur de cette Courſe, mais je doute fort qu'il en ſorte auec le meſme cœur qu'il y a porté : Car

enfin, vous luy auez tiré des traits dont il eſt difficile de ſe deffendre, & ſans parler de tout le reſte, la grace de voſtre danſe, & la douceur de voſtre voix ont eu des charmes aujourd'huy à toucher les plus inſenſibles.

LA PRINCESSE.

Le voicy qui s'entretient auec Moron; nous ſçaurons vn peu dequoy il luy parle: Ne rompons point encore leur entretien, et prenons cette route pour reuenir à leur rencontre.

SCENE DEVXIESME.

EVRIALE, MORON, ARBATE.

EVRIALE.

Ah! Moron, je te l'auouë, j'ay eſté enchanté, & jamais tant de charmes n'ont frappé tout enſemble mes yeux & mes oreilles. Elle eſt adorable en tout temps, il eſt vray : mais ce moment l'a emporté ſur tous les autres, & des graces nouuelles ont redoublé l'éclat de ſes beautez. Iamais ſon viſage ne s'eſt paré de plus viues couleurs, ny ſes yeux ne ſe ſont armez de traits plus vifs & plus perçans. La douceur de ſa voix a voulu ſe faire paroiſtre dans vn air tout charmant qu'elle a daigné chanter, & les ſons merueilleux qu'elle formoit paſſoient juſqu'au fond de mon ame, & tenoient tous mes ſens dans vn rauiſſement à ne pouuoir en reuenir. Elle a fait éclater en ſuite vne diſpoſition toute diuine, & ſes pieds amoureux ſur l'émail d'vn tendre gazon traçoient d'aymables caracteres

qui m'enleuoient hors de moy-meſme, & m'attachoient par des nœuds inuaincibles aux doux & juſtes mouuemens dont tout ſon corps ſuiuoit les mouuemens de l'harmonie. Enfin jamais ame n'a eu de plus puiſſantes émotions que la mienne, & j'ay penſé plus de vingt fois oublier ma reſolution pour me jetter à ſes pieds, & luy faire vn aueu ſincere de l'ardeur que je ſens pour elle.

MORON.

Donnez-vous en bien de garde, Seigneur, ſi vous m'en voulez croire : Vous auez trouué la meilleure inuention du monde, & je me trompe fort ſi elle ne vous reüſſit. Les femmes ſont des animaux d'vn naturel bizarre, nous les gaſtons par nos douceurs, & je croy tout de bon que nous les verrions nous courir, ſans tous ces reſpects, & ces ſoûmiſſions où les hommes les acoquinent.

ARBATE.

Seigneur, voicy la Princeſſe qui s'eſt vn peu éloignée de ſa ſuite.

MORON.

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous auez pris : Ie m'en vais voir ce qu'elle me dira ; cependant promenez-vous icy dans ces petites routes ſans faire aucun ſemblant d'auoir enuie de la joindre, & ſi vous l'abordez, demeurez auec elle le moins qu'il vous ſera poſſible.

SCENE TROISIESME.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Tu as donc familiarité, Moron, auec le Prince d'Ithaque?

MORON.

Ah! Madame, il y a long-temps que nous nous connoiſſons.

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'eſt pas venu juſqu'icy, & qu'il a pris cette autre route quand il m'a veuë?

MORON.

C'eſt vn homme bizare qui ne ſe plaiſt qu'à entretenir ſes penſées.

LA PRINCESSE.

Eſtois-tu tantoſt au compliment qu'il m'a fait?

MORON.

Ouy, Madame, j'y eſtois, & je l'ay trouué vn peu impertinent, n'en deplaiſe à ſa Principauté.

LA PRINCESSE.

Pour moy je le confeſſe, Moron, cette fuite m'a choquée, & j'ay toutes les enuies du monde de l'engager pour rabatre vn peu ſon orgueil.

MORON.

Ma foy, Madame, vous ne feriez pas mal, il le meriteroit bien : mais à vous dire vray, je doute fort que vous y puiſſiez reüſſir.

LA PRINCESSE.

Comment?

MORON.

Comment? c'eſt le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais veu. Il luy ſemble qu'il n'y a perſonne au monde qui le merite, & que la terre n'eſt pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais encore, ne t'a-t'il point parlé de moy?

MORON.

Luy? non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix, & de ma danſe?

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes ce meſpris eſt choquant, & je ne puis ſouffrir cette hauteur eſtrange de ne rien eſtimer.

MORON.

Il n'eſtime, & n'ayme que luy.

LA PRINCESSE.

Il n'y a rien que je ne faſſe, pour le ſoûmettre comme il faut.

MORON.

Nous n'auons point de marbre dans nos montagnes qui ſoit plus dur, & plus inſenſible que luy.

LA PRINCESSE.

Le voila.

MORON.

Voyez-vous comme il paſſe, ſans prendre garde à vous?

LA PRINCESSE.

De grace, Moron, va le faire auiſer que je ſuis icy, & l'oblige à me venir aborder.

SCENE QVATRIESME.

LA PRINCESSE, EVRIALE, MORON, ARBATE.

MORON.

Seigneur, je vous donne auis que tout va bien : la Princeſſe ſouhaite que vous l'abordiez : mais ſongez bien à continuer voſtre roole, & de peur de l'oublier ne ſoyez pas long-temps auec elle.

LA PRINCESSE.

Vous eſtes bien ſolitaire, Seigneur, & c'eſt vne humeur bien extraordinaire que la voſtre, de renoncer ainſi à noſtre ſexe, & de fuyr à voſtre age cette galanterie, dont ſe piquent tous vos pareils.

EVRIALE.

Cette humeur, Madame, n'eſt pas ſi extraordinaire qu'on n'en trouuaſt des exemples ſans aller loin d'icy, & vous ne ſçauriez condamner la reſolution que j'ay priſe de n'aymer jamais rien, ſans condamner auſſi vos ſentimens.

LA PRINCESSE.

Il y a grande difference, & ce qui ſied bien à vn ſexe, ne ſied pas bien à l'autre. Il eſt beau qu'vne femme ſoit inſenſible, & conſerue ſon cœur exempt des flames de l'amour ; mais ce qui eſt vertu en elle, deuient vn crime dans vn homme. Et comme la beauté eſt le partage de noſtre ſexe, vous ne ſçauriez ne nous point aymer, ſans nous derober les hommages qui nous ſont deus, & commettre vne offence dont nous deuons toutes nous reſſentir.

EVRIALE.

Ie ne voy pas, Madame, que celles qui ne veulent point aymer, doiuent prendre aucun intereſt à ces ſortes d'offences.

LA PRINCESSE.

Ce n'eſt pas vne raiſon, Seigneur, & ſans vouloir aymer, on eſt toûjours bien-ayſe d'eſtre aymée.

EVRIALE.

Pour moy je ne ſuis pas de meſme, & dans le deſſein où je ſuis, de ne rien aymer, je ſerois faſché d'eſtre aymé.

LA PRINCESSE.

Et-la raiſon?

EVRIALE.

C'eſt qu'on a obligation à ceux qui nous ayment, & que je ſerois faſché d'eſtre ingrat.

LA PRINCESSE.

Si bien donc que, pour fuyr l'ingratitude, vous aymeriez qui vous aymeroit?

EVRIALE.

Moy, Madame, point du tout. Ie dis bien que je ſerois faſché d'eſtre ingrat : mais je me reſoudrois pluſtoſt de l'eſtre, que d'aymer.

LA PRINCESSE.

Telle perſonne vous aymeroit, peut-eſtre que voſtre cœur...

EVRIALE.

Non, Madame, rien n'eſt capable de toucher mon cœur, ma liberté eſt la ſeule maiſtreſſe à qui je conſacre mes vœux, & quand le Ciel employeroit ſes ſoins à compoſer vne beauté parfaite,

quand il employeroit en elle tous les dons les plus merueilleux, & du corps & de l'ame ; enfin quand il expoſeroit à mes yeux vn miracle d'eſprit, d'adreſſe, & de beauté, & que cette perſonne m'aymeroit auec toutes les tendreſſes imaginables, je vous l'auoüe franchement, je ne l'aymerois pas.

LA PRINCESSE.

A-t-on jamais rien veu de tel !

MORON.

Peſte ſoit du petit brutal, j'aurois bien enuie de luy bailler vn coup de poing.

LA PRINCESSE *parlant en ſoy.*

Cet orgueil me confond, & j'ay vn tel dépit, que je ne me ſens pas.

MORON *parlant au Prince.*

Bon courage, Seigneur, voilà qui va le mieux du monde.

EVRIALE.

Ah ! Moron, je n'en puis plus, & je me ſuis fait des efforts eſtranges.

LA PRINCESSE.

C'eſt auoir vne inſenſibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EVRIALE.

Le Ciel ne m'a pas fait d'vne autre humeur : mais, Madame, j'interromps voſtre promenade, & mon reſpect doit m'aduertir que vous aymez la ſolitude.

SCENE CINQVIESME.

LA PRINCESSE, MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.

Il ne vous en doit rien, Madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE.

Ie donnerois volontiers tout ce que j'ay au monde, pour auoir l'auantage d'en triompher.

MORON.

Ie le croy.

LA PRINCESSE.

Ne pourrois-tu, Moron, me ſeruir dans vn tel deſſein?

MORON.

Vous ſçauez bien, Madame, que je ſuis tout à voſtre ſeruice.

LA PRINCESSE.

Parle luy de moy dans tes entretiens, vante luy adroitement ma perſonne, & les auantages de ma naiſſance, & tache d'ébranler ſes ſentimens par la douceur de quelque eſpoir. Ie te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tacher à me l'engager.

MORON.

Laiſſez-moy faire.

LA PRINCESSE.

C'eſt vne choſe qui me tient au cœur, je ſouhaite ardemment qu'il m'ayme.

MORON.

Il est bien fait, oüy, ce petit pendart là : Il a bon air, bonne phiſionomie, & je croy qu'il ſeroit aſſez le fait d'vne jeune Princeſſe.

LA PRINCESSE.

Enfin tu peux tout eſperer de moy, ſi tu trouues moyen d'enflammer pour moy ſon cœur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne ſe puiſſe faire, mais, Madame, s'il venoit à vous aymer, que feriez-vous, s'il vous plaiſt ?

LA PRINCESSE.

Ah ! ce ſeroit lors que je prendrois plaiſir à triomp ·r pleinement de ſa vanité, à punir ſon mépris par mes froideurs, & à exercer ſur luy toutes les cruautez que je pourrois imaginer.

MORON.

Il ne ſe rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah ! Moron, il faut faire en ſorte qu'il ſe rende.

MORON.

Non, il n'en fera rien, je le connois, ma peine ſeroit inutile.

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter toute choſe, & eſprouuer ſi ſon ame eſt entierement inſenſible. Allons je veux luy parler, & ſuiure vne penſée qui vient de me venir.

Fin du troiſieſme Acte.

QVATRIESME INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

PHILIS, TIRCIS.

PHILIS.

Vien, Tircis, laiſſons les aller, & me dis vn peu ton martyre de la façon que tu ſçais faire. Il y a long-temps que tes yeux me parlent; mais je ſuis plus ayſe d'ouyr ta voix.

TIRCIS *en chantant.*

Tu m'eſcoutes, helas! dans ma triſte langueur;
Mais je n'en ſuis pas mieux, ô! beauté ſans pareille!
Et je touche ton oreille
Sans que je touche ton cœur.

PHILIS.

Va, va, c'eſt dé-ja quelque choſe que de toucher l'oreille, & le temps amene tout. Chante moy cependant quelque plainte nouuelle que tu ayes compoſée pour moy.

SCENE DEVXIESME.

MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.

Ah! ah! je vous y prens, cruelle; vous vous écartez des autres pour ouyr mon riual?

PHILIS.

Oüy, je m'écarte pour cela; je te le dis encore: Ie me plais auec luy, & l'on écoute volontiers les amans lors qu'ils ſe plaignent auſſi agreablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme luy? je prendrois plaiſir à t'écouter.

MORON.

Si je ne ſçay chanter, je ſçay faire autre choſe, & quand...

PHILIS.

Tais-toy, je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.

MORON.

Ah! cruelle...

PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettray en colere.

TIRCIS *en chantant.*

Arbres eſpais, & vous prez eſmaillez,
La beauté dont l'Hyuer vous auoit deſpouillez
Par le Printemps vous eſt renduë:
Vous reprenez tous vos appas;
Mais mon ame ne reprend pas
La joye, helas! que j'ay perduë.

MORON.

Morbleu que n'ay-je de la voix? ah! nature maraſtre! pourquoy ne m'as-tu pas donné dequoy chanter comme à vn autre?

PHILIS.

En verité, Tircis, il ne ſe peut rien de plus agreable, & tu l'emportes ſur tous les Riuaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoy eſt-ce que je ne puis pas chanter? N'ay-je pas vn eſtomach, vn goſier, & vne langue comme vn autre? Oüy, oüy, allons, je veux chanter auſſi, & te montrer que l'Amour fait faire toutes choſes. Voicy vne chanſon que j'ay faite pour toy.

PHILIS.

Oüy, dis! je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MORON.

Courage, Moron, il n'y a qu'à auoir de la hardieſſe.

Moron chante.

Ton extréme rigueur
S'acharne ſur mon cœur,
Ah! Philis, je treſpaſſe!
Daigne me ſecourir!
En feras-tu plus graſſe
De m'auoir fait mourir?

Viuat, Moron.

PHILIS.

Voila qui eſt le mieux du monde : mais, Moron, je ſouhaiterois bien d'auoir la gloire, que quelque Amant fut mort pour moy; c'eſt vn auantage dont je n'ay pas encor joüy, & je trouue que j'aymerois de tout mon cœur vne perſonne qui m'aymeroit aſſez pour ſe donner la mort.

MORON.

Tu aymerois vne perſonne qui ſe tuëroit pour toy?

PHILIS.

Oüy.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire?

PHILIS.

Non.

MORON.

Voilà qui eſt fait, je te veux montrer que je me ſçay tuër quand je veux.

TIRCIS *chante.*

Ah! quelle douceur extréme,
De mourir pour ce qu'on ayme. *bis.*

MORON.

C'eſt vn plaiſir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS *chante.*

Courage Moron! meurs promptement
En genereux Amant.

MORON.

Ie vous prie de vous meſler de vos affaires, & de me laiſſer tuër à ma fantaiſie. Allons je vais faire honte à tous les Amans; Tien, je ne ſuis pas homme à faire tant de façons, voy ce poignard; prens bien garde comme je vais me percer le cœur.

Se riant de Tircis.

Ie ſuis voſtre ſeruiteur, quelque niais.

PHILIS.

Allons, Tircis, viens-t'en me redire à l'écho ce que tu m'as chanté.

ACTE QVATRIESME.

ARGVMENT.

La Princeſſe eſperant par vne feinte pouuoir deſcouurir les ſentimens du Prince d'Ithaque, elle luy fit confidence qu'elle aymoit le Prince de Meſſene : Au lieu d'en paroiſtre affligé il luy rendit la pareille, & luy fit connoiſtre que la Princeſſe ſa parente luy auoit donné dans la veüe, & qu'il la demanderoit en Mariage au Roy ſon Pere : A cette atteinte impreueüe cette Princeſſe perdit ſa conſtance; & quoy qu'elle eſſayaſt à ſe contraindre deuant luy, auſſi-toſt qu'il fut ſorty, elle demanda auec tant d'empreſſement à ſa Couſine de ne receuoir point les ſeruices de ce Prince, & de ne l'eſpouſer jamais, qu'elle ne put le luy refuſer : Elle s'en plaignit meſme à Moron, qui luy ayant dit aſſez franchement qu'elle l'aymoit donc, en fut chaſſé de ſa preſence.

SCENE PREMIERE.

EVRIALE, LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Prince, comme juſques icy nous auons fait paroiſtre vne conformité de ſentimens, & que le Ciel a ſemblé mettre en nous meſmes attachemens pour noſtre liberté, & meſme auerſion pour l'Amour; je ſuis bien ayſe de vous ouurir mon

cœur, & de vous faire confidence d'vn changement dont vous ſerez ſurpris. I'ay toûjours regardé l'Hymen comme vne choſe affreuſe, & j'auois fait ſerment d'abandonner plûtoſt la vie, que de me reſoudre jamais à perdre cette liberté pour qui j'auois des tendreſſes ſi grandes : mais, enfin, vn moment a diſſipé toutes ces reſolutions, le merite d'vn Prince m'a frapé aujourd'huy les yeux, & mon ame tout d'vn coup (comme par vn miracle) eſt deuenuë ſenſible aux traits de cette paſſion que j'auois toûjours meſpriſée. I'ay trouué d'abord des raiſons pour authoriſer ce changement, & je puis l'appuyer de la volonté de reſpondre aux ardentes ſollicitations d'vn Pere, & aux vœux de tout vn Eſtat; mais à vous dire vray, je ſuis en peine du jugement que vous ferez de moy, & je voudrois ſçauoir ſi vous condamnerez ou non le deſſein que j'ay de me donner vn Eſpoux.

EVRIALE.

Vous pourriez faire vn tel choix, Madame, que je l'approuuerois ſans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à voſtre auis, que je veuille choiſir?

EVRIALE.

Si j'eſtois dans voſtre cœur je pourrois vous le dire : mais comme je n'y ſuis pas, je n'ay garde de vous reſpondre.

LA PRINCESSE.

Deuinez pour voir, & nommez quelqu'vn.

EVRIALE.

I'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais, encore, pour qui ſouhaiteriez-vous que je me declaraſſe?

EVRIALE.

Ie ſçay bien à vous dire vray, pour qui je le ſouhaiterois : mais auant que de m'expliquer, je dois ſçauoir voſtre penſée.

LA PRINCESSE.

Et bien Prince, je veux bien vous la deſcouurir : je ſuis ſeure que vous allez aprouuer mon choix, & pour ne vous point tenir en ſuſpens dauantage, le Prince de Meſſene eſt celuy de qui le merite s'eſt attiré mes vœux.

EVRIALE.

O Ciel!

LA PRINCESSE.

Mon inuention a reüſſi, Moron, le voila qui ſe trouble.

MORON *parlant à la Princeſſe.*

Bon, Madame. *au Prince.* Courage, Seigneur. *à la Princeſſe.* Il en tient. *au Prince.* Ne vous defaites pas.

LA PRINCESSE.

Ne trouuez-vous pas que j'ay raiſon, & que ce Prince a tout le merite qu'on peut auoir?

MORON *au Prince.*

Remettez-vous & ſongez à reſpondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, Prince, que vous ne dites mot, & ſemblez interdit?

EVRIALE.

Ie le ſuis à la verité, & j'admire, Madame,

comme le Ciel a pû former deux ames auſſi ſemblables en tout que les noſtres : deux ames en qui l'on ait veu vne plus grande conformité de ſentimens, qui ayent fait éclater dans le meſme temps vne reſolution à brauer les traits de l'Amour, & qui dans le meſme moment ayent fait paroiſtre vne égale facilité à perdre le nom d'inſenſibles : Car enfin, Madame, puis que voſtre exemple m'authoriſe, je ne feindray point de vous dire, que l'Amour aujourd'huy s'eſt rendu maiſtre de mon cœur, & qu'vne des Princeſſes, vos Couſines, l'aymable & belle Aglante, a renuerſé d'vn coup d'œil tous les projets de ma fierté. Ie ſuis rauy, Madame, que par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'vn & l'autre ; & je ne doute point, que comme je vous loüe infiniement de voſtre choix, vous n'aprouuiez auſſi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, & nous ne deuons point differer à nous rendre tous deux contens. Pour moy, Madame, je vous ſollicite de vos ſuffrages, pour obtenir celle que je ſouhaite, & vous trouuerez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au Prince voſtre Pere.

MORON.

Ah digne ! ah braue cœur !

SCENE DEVXIESME.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ah ! Moron, je n'en puis plus, & ce coup que

je n'attendois pas, triomphe abſolument de toute ma fermeté.

MORON.

Il eſt vray que le coup eſt ſurprenant, & j'auois creu d'abord, que voſtre ſtratageme auoit fait ſon effet.

LA PRINCESSE.

Ah! ce m'eſt vn deſpit à me deſeſperer, qu'vne autre ait l'auantage de ſoûmettre ce cœur que je voulois ſoûmettre.

SCENE TROISIESME.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON

LA PRINCESSE.

Princeſſe, j'ay à vous prier d'vne choſe qu'il faut abſolument que vous m'accordiez : Le Prince d'Ithaque vous ayme, & veut vous demander au Prince mon Pere.

AGLANTE.

Le Prince d'Ithaque, Madame?

LA PRINCESSE.

Oüy, il vient de m'en aſſeurer luy-meſme, & m'a demandé mon ſuffrage pour vous obtenir, mais je vous conjure de rejetter cette propoſition, & de ne point preſter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

Mais, Madame, s'il eſtoit vray que ce Prince m'aymaſt effectiuement, pourquoy n'ayant aucun

deſſein de vous engager, ne voudriez-vous pas ſouffrir...

LA PRINCESSE.

Non, Aglante, je vous le demande, faites-moy ce plaiſir, je vous prie, & trouuez bon que n'ayant pû auoir l'auantage de le ſoûmettre, je luy dérobe la joye de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obeïr, mais je croirois que la conqueſte d'vn tel cœur ne ſeroit pas vne victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joye de me brauer entierement.

SCENE QVATRIESME.

ARISTOMENE, MORON, LA PRINCESSE, AGLANTE.

ARISTOMENE.

Madame, je viens à vos pieds rendre grace à l'Amour de mes heureux deſtins, & vous teſmoigner auec mes tranſports, le reſſentiment où je ſuis, des bontez ſurprenantes dont vous daignez fauoriſer le plus ſoûmis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment?

ARISTOMENE.

Le Prince d'Ithaque, Madame, vient de m'aſſeurer tout à l'heure, que voſtre cœur auoit eu la

bonté de s'expliquer en ma faueur, ſur ce celebre choix qu'attend toute la Grece.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma bouche?

ARISTOMENE.

Oüy, Madame.

LA PRINCESSE.

C'eſt vn étourdy, & vous eſtes vn peu trop credule, Prince, d'ajouſter foy ſi promptement à ce qu'il vous a dit; vne pareille nouuelle meritoit bien, ce me ſemble, qu'on en doutaſt vn peu de temps, & c'eſt tout ce que vous pourriez faire de la croire, ſi je vous l'auois dite moy-meſme.

ARISTOMENE.

Madame, ſi j'ay eſté trop prompt à me perſuader...

LA PRINCESSE.

De grace, Prince, briſons là ce diſcours, & ſi vous voulez m'obliger, ſouffrez que je puiſſe joüyr de deux momens de ſolitude.

SCENE CINQVIESME.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ah! qu'en cette auanture, le Ciel me traite auec vne rigueur eſtrange! au moins, Princeſſe, ſouuenez-vous de la priere que je vous ay faite?

AGLANTE.

Ie vous l'ay dit déja, Madame, il faut vous obeïr.

MORON.

Mais, Madame, s'il vous aymoit vous n'en voudriez point, & cependant vous ne voulez pas qu'il ſoit à vne autre : C'eſt faire juſtement comme le chien du Iardinier.

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis ſouffrir qu'il ſoit heureux auec vne autre, & ſi la choſe eſtoit, je croy que j'en mourrois de deplaiſir.

MORON.

Ma foy, Madame, auoüons la dette, vous voudriez qu'il fût à vous, & dans toutes vos actions, il eſt ayſé de voir que vous aymez vn peu ce jeune Prince.

LA PRINCESSE.

Moy, je l'ayme? O Ciel! je l'ayme? auez-vous l'inſolence de prononcer ces paroles? ſortez de ma veuë, impudent, & ne vous preſentez jamais deuant moy.

MORON.

Madame...

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'icy, vous dis-je, ou je vous en feray retirer d'vne autre maniere.

MORON.

Ma foy ſon cœur en a ſa prouiſion, &...

Il rencontre vn regard de la Princeſſe qui l'oblige à ſe retirer.

SCENE SIXIESME.

LA PRINCESSE.

De quelle émotion inconnuë ſens-je mon cœur atteint ? & quelle inquietude ſecrette eſt venue troubler tout d'vn coup la tranquillité de mon ame ? Ne ſeroit-ce point auſſi, ce qu'on vient de me dire, & ſans en rien ſçauoir n'aymerois-je point ce eune Prince ? Ah ! ſi cela eſtoit je ſerois perſonne à me deſeſperer : mais il eſt impoſſible que cela ſoit, & je voy bien que je ne puis l'aymer. Quoy ? je ſerois capable de cette laſcheté. I'ay veu toute la Terre à mes pieds, auec la plus grande inſenſibilité du monde. Les reſpects, les hommages & les ſoûmiſſions n'ont jamais pû toucher mon ame, & la fierté & le dédain en auroient triomphé. I'ay meſpriſé tous ceux qui m'ont aymée, & j'aymerois le ſeul qui me meſpriſe ? Non, non, je ſçay bien que je ne l'ayme pas. Il n'y a pas de raiſon à cela : Mais ſi ce n'eſt pas de l'amour que ce que je ſens maintenant, qu'eſt-ce donc que ce peut eſtre ? & d'où vient ce poiſon qui me court par toutes les veines, & ne me laiſſe point en repos auec moy-meſme ? Sors de mon cœur, qui que tu ſois, ennemy qui te caches, attaque moy viſiblement, & deuiens à mes yeux la plus affreuſe beſte de tous nos bois, afin que mon dart & mes fleches me puiſſent deffaire de toy. O vous ! admirables perſonnes, qui par la douceur de vos chants auez l'art d'adoucir

les plus faſcheuſes inquietudes, approchez-vous d'icy de grace, & tachez de charmer auec voſtre Muſique le chagrin où je ſuis.

Fin du quatrieſme Acte.

CINQVIESME INTERMEDE.

CLIMENE, PHILIS.

CLIMENE.

Chere Philis, dis-moy, que crois-tu de l'Amour?

PHILIS.

Toy-meſme, qu'en crois-tu, ma compagne fidelle?

CLIMENE.

On m'a dit que ſa flame eſt pire qu'vn Vautour,
Et qu'on ſouffre en aymant vne peine cruelle.

PHILIS.

On m'a dit qu'il n'eſt point de paſſion plus belle,
Et que ne pas aymer c'eſt renoncer au jour.

CLIMENE.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

PHILIS.

Q'en croirons-nous, ou le mal ou le bien?

CLIMENE & PHILIS *enſemble.*

Aymons, c'eſt le vray moyen
De ſçauoir ce qu'on en doit croire.

PHILIS.

Cloris vante par tout l'Amour & ſes ardeurs.

CLIMENE.

Amarante pour luy verſe en tous lieux des larmes

PHILIS.

Si de tant de tourmens il accable les cœurs,
D'où vient qu'on ayme à luy rendre les armes?

CLIMENE.

Si ſa flame, Philis, eſt ſi pleine de charmes,
Pourquoy nous deffend-on d'en gouſter les douceurs?

PHILIS.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

CLIMENE.

Qu'en croirons-nous, ou le mal ou le bien?

TOVTES DEVX ENSEMBLE.

Aymons, c'eſt le vray moyen
De ſçauoir ce qu'on en doit croire.

LA PRINCESSE *les interrompit en cet endroit, & leur dit,*

Acheuez ſeules ſi vous voulez, je ne ſçaurois demeurer en repos & quelque douceur qu'ayent vos chants, ils ne font que redoubler mon inquietude.

ACTE CINQVIESME.

ARGVMENT.

Il ſe paſſoit dans le cœur du Prince de Meſſene des choſes bien differentes; la joye que luy auoit donnée le Prince d'Ithaque, en luy apprenant malicieuſement qu'il eſtoit aymé de la Princeſſe, l'auoit obligé de l'aller trouuer auec vne inconſideration que rien qu'vne extréme amour ne pouuoit excuſer; mais il en auoit eſté receu d'vne maniere bien differente à ce qu'il eſperoit. Elle luy demanda qui luy auoit appris cette nouuelle, & quand elle eut ſçeu que c'auoit eſté le Prince d'Ithaque, cette connoiſſance augmenta cruellement ſon mal, & luy fit dire à demy deſeſperée, C'eſt vn eſtourdy; & ce mot eſtourdit ſi fort le Prince de Meſſene, qu'il ſortit tout confus ſans luy pouuoir reſpondre. La Princeſſe d'vn autre coſté alla trouuer le Roy ſon Pere, qui venoit de paroiſtre auec le Prince d'Ithaque, & qui luy teſmoignoit, non-ſeulement la joye qu'il auroit euë de le voir entrer dans ſon alliance, mais meſme l'opinion qu'il commençoit d'auoir que ſa Fille ne le haïſſoit pas : Elle ne fut pas pluſtoſt aupres de luy, que ſe jettant à ſes pieds, elle luy demanda pour la plus grande faueur qu'elle puſt jamais receuoir, que le Prince d'Ithaque n'eſpouſaſt jamais la Princeſſe. Ce qu'il luy promit ſolennellement; mais il luy dit, que ſi elle ne vouloit point qu'il fût à vne autre, il falloit qu'elle le prît pour elle : Elle luy reſpondit, il ne le voudroit pas; mais d'vne maniere ſi paſſionnée, qu'il eſtoit aiſé de connoiſtre les

ſentimens de ſon cœur. Alors le Prince quittant toute ſorte de feinte, luy confeſſa ſon amour, & le ſtratageme dont il s'eſtoit ſeruy pour venir au point où il ſe voyoit alors par la connoiſſance de ſon humeur. La Princeſſe luy donnant la main, le Roy ſe tourna vers les deux Princes de Meſſene & de Pyle, & leur demanda ſi ſes deux Parentes, dont le merite n'eſtoit pas moindre que la qualité, ne ſeroient point capables de les conſoler de leur diſgrace; ils luy reſpondirent que l'honneur de ſon alliance faiſant tous leurs ſouhaits, ils ne pouuoient eſperer vne plus heureuſe fortune. Alors la joye fut ſi grande dans le Palais, qu'elle ſe reſpandit par tous les enuirons.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, EVRIALE, MORON, AGLANTE, CINTHIE.

MORON.

Ouy, Seigneur, ce n'eſt point raillerie, j'en ſuis ce qu'on appelle diſgracié. Il m'a falu tirer mes chauſſes au plus viſte, & jamais vous n'auez veu vn emportement plus bruſque que le ſien.

LE PRINCE.

Ah! Prince, que je deuray de graces à ce ſtratageme amoureux, s'il faut qu'il ait trouué le ſecret de toucher ſon cœur.

EVRIALE.

Quelque choſe, Seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'oſe encore, pour moy, me flater de ce doux eſpoir : mais enfin ſi ce n'eſt pas à moy

trop de temerité, que d'oſer aſpirer à l'honneur de voſtre alliance, ſi ma perſonne, & mes Eſtats...

LE PRINCE.

Prince, n'entrons point dans ces complimens, je trouue en vous dequoy remplir tous les ſouhaits d'vn Pere, & ſi vous auez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCENE DEVXIESME.

LA PRINCESSE, LE PRINCE, EVRIALE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.

O Ciel! que vois-je icy?

LE PRINCE.

Ouy, l'honneur de voſtre alliance m'eſt d'vn prix tres-conſiderable, & je ſouſcris ayſément de tous mes ſuffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander vne grace. Vous m'auez toûjours teſmoigné vne tendreſſe extréme, & je croy vous deuoir bien plus par les bontez que vous m'auez fait voir, que par le jour que vous m'auez donné : Mais ſi jamais pour moy vous auez eu de l'amitié, je vous en demande aujourd'huy la plus ſenſible preuue que vous me puiſſiez accorder; c'eſt de n'écouter point, Seigneur, la demande de ce Prince, & de ne pas ſouffrir que la Princeſſe Aglante ſoit vnie auec luy.

LE PRINCE.

Et par quelle raiſon, ma Fille, voudrois-tu t'oppoſer à cette vnion?

LA PRINCESSE.

Par la raiſon, que je hais ce Prince, & que je veux, ſi je puis, trauerſer ſes deſſeins.

LE PRINCE.

Tu le hais, ma Fille?

LA PRINCESSE.

Ouy, & de tout mon cœur, je vous l'auouë.

LE PRINCE.

Et que t'a-t'il fait?

LA PRINCESSE.

Il m'a meſpriſée.

LE PRINCE.

Et comment?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouuée aſſez bien faite pour m'addreſſer ſes vœux.

LE PRINCE.

Et quelle offence te fait cela? Tu ne veux accepter perſonne?

LA PRINCESSE.

N'importe, il me deuoit aymer comme les autres, & me laiſſer, au moins, la gloire de le refuſer : Sa declaration me fait vn affront, & ce m'eſt vne honte ſenſible, qu'à mes yeux, & au milieu de voſtre Cour il a recherché vne autre que moy.

LE PRINCE.

Mais quel intereſt dois-tu prendre à luy?

LA PRINCESSE.

I'en prens, Seigneur, à me vanger de ſon meſpris, & comme je ſçay bien qu'il ayme Aglante auec beaucoup d'ardeur, je veux empeſcher, s'il vous plaiſt, qu'il ne ſoit heureux auec elle.

LE PRINCE.

Cela te tient donc bien au cœur?

LA PRINCESSE.

Ouy, Seigneur, ſans doute, & s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

LE PRINCE.

Va, va, ma Fille, auouë franchement la choſe. Le merite de ce Prince t'a fait ouurir les yeux, & tu l'aymes, enfin, quoy que tu puiſſes dire.

LA PRINCESSE.

Moy, Seigneur?

LE PRINCE.

Ouy, tu l'aymes.

LA PRINCESSE.

Ie l'ayme, dites-vous? & vous m'imputez cette laſcheté. O Ciel! quelle eſt mon infortune! puis-je bien ſans mourir, entendre ces paroles, & faut-il que je ſois ſi malheureuſe qu'on me ſoupçonne de l'aymer? Ah! ſi c'eſtoit vn autre que vous, Seigneur, qui me tint ce diſcours, je ne ſçay pas ce que je ne ferois point.

LE PRINCE.

Et bien? ouy, tu ne l'aymes pas. Tu le hais, j'y conſens, & je veux bien pour te contenter qu'il n'eſpouſe pas la Princeſſe Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah! Seigneur, vous me donnez la vie.

LE PRINCE.

Mais afin d'empeſcher qu'il ne puiſſe eſtre jamais à Elle, il faut que tu le prennes pour toy.

LA PRINCESSE.

Vous vous mocquez, Seigneur, & ce n'eſt pas ce qu'il demande.

EVRIALE.

Pardonnez-moy, Madame, je ſuis aſſez temeraire pour cela, & je prens à teſmoin le Prince voſtre Pere, ſi ce n'eſt pas vous que j'ay demandée. C'eſt trop vous tenir dans l'erreur, il faut leuer le maſque, & deuſſiez-vous vous en preualoir contre moy, deſcouurir à vos yeux les veritables ſentimens de mon cœur. Ie n'ay jamais aymé que vous, & jamais je n'aymeray que vous. C'eſt vous, Madame, qui m'auez enleué cette qualité d'inſenſible que j'auois toûjours affectée, & tout ce que j'ay pû vous dire, n'a eſté qu'vne feinte qu'vn mouuement ſecret m'a inſpirée, & que je n'ay ſuiuie qu'auec toutes les violences imaginables. Il falloit qu'elle ceſſaſt bien-toſt, ſans doute, & je m'eſtonne ſeulement qu'elle ait pû durer la moitié d'vn jour; car enfin je mourois, je bruſlois dans l'ame quand je vous déguiſois mes ſentimens, & jamais cœur n'a ſouffert vne contrainte égale à la mienne. Que ſi cette feinte, Madame, a quelque choſe qui vous offence, je ſuis tout preſt de mourir pour vous en vanger: Vous n'auez qu'à parler, & ma main ſur le champ fera gloire d'executer l'Arreſt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, Prince, je ne vous ſçay pas mauuais gré de m'auoir abuſée, & tout ce que vous m'auez dit, je l'ayme bien mieux vne feinte, que non pas vne verité.

LE PRINCE.

Si bien donc, ma Fille, que tu veux bien accepter ce Prince pour Eſpoux?

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne ſçay pas encore ce que je veux: donnez-moy le temps d'y ſonger, je vous prie, & m'épargnez vn peu la confuſion où je ſuis.

LE PRINCE.

Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, & vous vous pouuez fonder là-deſſus.

EVRIALE.

Ie l'attendray tant qu'il vous plaira, Madame, cet Arreſt de ma deſtinée, & s'il me condamne à la mort, je le ſuiuray ſans murmure.

LE PRINCE.

Vien, Moron, c'eſt icy vn jour de paix, & je te remets en grace auec la Princeſſe.

MORON.

Seigneur, je ſeray meilleur Courtiſan vne autre fois, & je me garderay bien de dire ce que je penſe.

SCENE TROISIESME.

ARISTOMENE, THEOCLE, LE PRINCE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

LE PRINCE.

Ie crains bien, Princes, que le choix de ma Fille ne ſoit pas en voſtre faueur; mais voila deux Princeſſes qui peuuent bien vous conſoler de ce petit malheur.

ARISTOMENE.

Seigneur, nous ſçauons prendre noſtre party, & ſi ces aymables Princeſſes n'ont point trop de meſpris pour des cœurs qu'on a rebutez, nous pouuons reuenir par elles à l'honneur de voſtre alliance.

SCENE QVATRIESME.

PHILIS, ARISTOMENE, THEOCLE, LE PRINCE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

PHILIS.

Seigneur, la Deeſſe Venus vient d'annoncer par tout le changement du cœur de la Princeſſe: Tous

les Paſteurs & toutes les Bergeres en teſmoignent leur joye par des dances & des chanſons, & ſi ce n'eſt point vn ſpectacle que vous mépriſiez, vous allez voir l'allegreſſe publique ſe repandre juſques icy.

Fin du cinquieſme Acte.

SIXIESME INTERMEDE.

CHŒVR DE PASTEVRS ET DE BERGERES QVI DANSENT.

Quatre Bergers & deux Bergeres Heroïques, repreſentez les premiers par les Sieurs le Gros, Eſtiual, Don & Blondel, & les deux Bergeres par Madlle de la Barre & Madlle Hilaire ſe prenant par la main chanterent cette Chanſon à danſer à laquelle les autres reſpondirent.

CHANSON.

Vſez mieux, ô! beautez fieres!
Du pouuoir de tout charmer;
Aymez, aymables Bergeres,
Nos cœurs ſont faits pour aymer:
Quelque fort qu'on s'en deffende,
Il y faut venir vn jour:
Il n'eſt rien qui ne ſe rende
Aux doux charmes de l'Amour.

Songez de bonne heure à ſuiure
Le plaiſir de s'enflamer,
Vn cœur ne commence à viure
Que du jour qu'il ſçait aymer:
Quelque fort qu'on s'en deffende,
Il y faut venir vn jour:

Il n'eſt rien qui ne ſe rende
Aux doux charmes de l'Amour.

Pendant que ces aymables perſonnes danſoient, il ſortit de deſſous le Theatre la machine d'vn grand arbre chargé de ſeize Faunes, dont les huit joüerent de la Fluſte, & les autres du Violon, auec vn concert le plus agreable du monde. Trente Violons leur reſpondoient de l'Orcheſtre, auec ſix autres concertans de Claueſſins & de Thuorbes, qui eſtoient les Sieurs D'Anglebert, Richard, Itier, la Barre le cadet, Tiſſu & le Moine.

Et quatre Bergers & quatre Bergeres vinrent danſer vne fort belle entrée, à laquelle les Faunes deſcendans de l'arbre ſe meſlerent de temps en temps, & toute cette Scene fuſt ſi grande, ſi remplie & ſi agreable, qu'il ne s'eſtoit encore rien veu de plus beau en Ballet.

Auſſi fit-elle vne aduantageuſe concluſion aux diuertiſſemens de ce jour, que toute la Cour ne loüa pas moins que celuy qui l'auoit precedé, ſe retirant auec vne ſatisfaction qui luy fit bien eſperer de la ſuite d'vne Feſte ſi complette.

Les Bergers eſtoient. Les Sieurs Chicanneau, du Pron, Noblet, & la Pierre.

Et les Bergeres. Les Sieurs Baltazard, Magny, Arnald, & Bonard.

TROISIESME IOVRNÉE

DES

PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

Plus on s'auançoit vers le grand Rondeau qui repreſentoit le Lac, ſur lequel eſtoit autresfois baſty le Palais d'Alcine : plus on s'approchoit de la fin des diuertiſſemens de l'Iſle Enchantée, comme s'il n'euſt pas eſté juſte que tant de braues Cheualiers demeuraſſent plus long-temps dans vne oyſiueté qui euſt fait tort à leur gloire.

On feignoit donc, ſuiuant toûjours le premier deſſein, que le Ciel ayant reſolu de donner la liberté à ces Guerriers: Alcine en eut des preſſentimens qui la remplirent de terreur & d'inquietudes : Elle voulut apporter tous les remedes poſſibles pour preuenir ce malheur, & fortifier en toutes manieres vn lieu qui pût renfermer tout ſon repos & ſa joye.

On fit paroiſtre ſur ce Rondeau, dont l'eſtenduë & la forme ſont extraordinaires, vn Rocher ſitué au milieu d'vne Iſle couuerte de diuers animaux, comme s'ils euſſent voulu en deffendre l'entrée.

Deux autres Iſles plus longues, mais d'vne moindre largeur, paroiſſoient aux deux coſtez de la premiere, & toutes trois auſſi bien que les bords du Rondeau, eſtoient ſi fort eſclairées, que ces lumieres faiſoient naiſtre vn nouueau jour dans l'obſcurité de la nuit.

Leurs Majeſtez eſtant arriuées, n'eurent pas pluſtoſt pris leur place, que l'vne des deux Iſles qui paroiſſoient aux coſtez de la premiere, fut toute couuerte de Violons fort bien veſtus.

L'autre qui eſtoit oppoſée, le fut en meſme temps de Trompettes & de Tymballiers, dont les habits n'eſtoient pas moins riches.

Mais ce qui ſurprit dauantage, fut de voir ſortir Alcine de derriere le Rocher, portée par vn Monſtre-Marin d'vne grandeur prodigieuſe.

Deux des Nymphes de ſa ſuite, ſous les noms de Celie & de Dircé, partirent au meſme temps à ſa ſuite; & ſe mettant à ſes coſtez ſur de grandes Baleines, elles s'approcherent du bord du Rondeau, & Alcine commença des Vers, auſquels ſes Compagnes reſpondirent, & qui furent à la loüange de la Reyne Mere du Roy.

ALCINE, CELIE, DIRCÉ.

ALCINE.

Vous à qui je fis part de ma felicité,
Pleurez auecque moy dans cette extremité.

CELIE.

Quel eſt donc le ſujet des ſoudaines alarmes

Qui de vos yeux charmans font couler tant de larmes?

ALCINE.

Si je penſe en parler, ce n'eſt qu'en fremiſſant.
Dans les ſombres horreurs d'vn ſonge menaſſant,
Vn ſpectre m'auertit, d'vne voix eſperduë,
Que pour moy des Enfers la force eſt ſuſpenduë;
Qu'vn celeſte pouuoir arreſte leur ſecours,
Et que ce jour ſera le dernier de mes jours.
Ce que verſa de triſte au poinct de ma naiſſance
Des Aſtres ennemis, la maligne influence,
Et tout ce que mon art m'a predit de malheurs,
En ce ſonge fut peint de ſi viues couleurs,
Qu'à mes yeux éueillez ſans ceſſe il repreſente
Le pouuoir de Meliſſe, & l'heur de Bradamante.
I'auois preueu ces maux, mais les charmans plaiſirs
Qui ſembloient en ces lieux preuenir nos deſirs;
Nos ſuperbes palais, nos Jardins, nos campagnes,
L'agreable entretien de nos cheres compagnes;
Nos jeux & nos chanſons, les concerts des oyſeaux,
Le parfum des Zephyrs, le murmure des eaux,
De nos tendres amours les douces auantures,
M'auoient fait oublier ces funeſtes augures,
Quand le ſonge cruel dont je me ſens troubler,
Auec tant de fureur les vint renouueller.
Chaque inſtant je croy voir mes forces terraſſées,
Mes gardes eſgorgez, & mes priſons forcées;
Ie croy voir mille amans, par mon art transformez,
D'vne égale fureur à ma perte animez,
Quitter en meſme temps leurs troncs & leurs feüillages,
Dans le juſte deſſein de vanger leurs outrages;
Et je croy voir, enfin, mon aymable Roger
De mes fers mépriſez, preſt à ſe deſgager.

CELIE.

La crainte en voſtre eſprit s'eſt acquis trop d'empire,
Vous regnez ſeule icy, pour vous ſeule on ſoûpire;
Rien n'interrompt le cours de vos contentemens
Que les accents plaintifs de vos triſtes amans :
Logiſtile, & ſes gens chaſſez de nos campagnes
Tremblent encor de peur, cachez dans leurs montagnes;
Et le nom de Meliſſe, en ces lieux inconnu,
Par vos augures ſeuls juſqu'à nous eſt venu.

DIRCÉ.

Ah! ne nous flatons point, ce fantoſme effroyable
M'a tenu cette nuit vn diſcours tout ſemblable.

ALCINE.

Helas! de nos malheurs qui peut encor douter?

CELIE.

I'y vois vn grand remede, & facile à tenter;
Vne Reyne paroiſt, dont le ſecours propice
Nous ſçaura garentir des efforts de Meliſſe :
Par tout de cette Reyne on vante la bonté,
Et l'on dit que ſon cœur, de qui la fermeté
Des flots les plus mutins mépriſa l'inſolence,
Contre les vœux des ſiens eſt toûjours ſans defenſe.

ALCINE.

Il eſt vray je la vois, en ce preſſant danger
A nous donner ſecours taſchons de l'engager;
Diſons-luy qu'en tous lieux la voix publique eſtale
Les charmantes beautez de ſon ame Royale;
Diſons que ſa vertu plus haute que ſon rang
Sçait releuer l'eſclat de ſon auguſte ſang,
Et que de noſtre ſexe elle a porté la gloire
Si loin que l'auenir aura peine à le croire;

Que du bon-heur public ſon grand cœur amoureux
Fit toûjours des perils vn mépris genereux;
Que de ſes propres maux, ſon ame à peine atteinte,
Pour les maux de l'Eſtat garda toute ſa crainte :
Diſons que ſes bien-faits verſez à pleines mains
Luy gaignent le reſpect & l'amour des humains,
Et qu'au moindre danger dont elle eſt menacée
Toute la terre en deüil ſe montre intereſſée :
Diſons qu'au plus haut point de l'abſolu pouuoir,
Sans faſte & ſans orgueil ſa grandeur s'eſt fait voir;
Qu'aux temps les plus faſcheux, ſa ſageſſe conſtante,
Sans crainte a ſouſtenu l'authorité penchante ;
Et dans le calme heureux, par ſes trauaux acquis,
Sans regret la remit dans les mains de ſon Fils.
Diſons par quels reſpects, par quelle complaiſance
De ce Fils glorieux, l'amour la recompenſe;
Vantons les longs trauaux, vantons les juſtes Loix
De ce Fils reconnu pour le plus grand des Rois;
Et comment cette Mere, heureuſement feconde,
Ne donnant que deux fois a donné tant au monde.
Enfin, faiſons parler nos ſoûpirs & nos pleurs
Pour la rendre ſenſible à nos viues douleurs,
Et nous pourrons trouuer au fort de noſtre peine
Vn refuge paiſible aux pieds de cette Reyne.

DIRCÉ.

Ie ſçais bien que ſon cœur, noblement genereux,
Ecoute auec plaiſir la voix des malheureux :
Mais on ne voit jamais éclater ſa puiſſance
Qu'à repouſſer le tort qu'on fait à l'innocence;
Ie ſçais qu'elle peut tout, mais je n'oſe penſer
Que juſqu'à nous deffendre on la vit s'abaiſſer.
De nos douces erreurs elle peut eſtre inſtruite,

Et rien n'eſt plus contraire à ſa rare conduite;
Son zele ſi connu pour le culte des Dieux
Doit rendre à ſa vertu nos reſpects odieux,
Et loin qu'à ſon abord mon effroy diminuë,
Malgré moy je le ſens qui redouble à ſa veuë.

ALCINE.

Ah! ma propre frayeur ſuffit pour m'affliger!
Loin d'aigrir mon ennuy, cherche à le ſoulager,
Et taſche de fournir à mon ame oppreſſée
Dequoy parer aux maux dont elle eſt menacée.
Redoublons cependant les Gardes du Palais,
Et s'il n'eſt point pour nous d'azile deſormais;
Dans noſtre deſeſpoir cherchons noſtre deffenſe,
Et ne nous rendons pas au moins ſans reſiſtance.

Alcine. Mademoiſelle du Parc. *Celie.* Mademoiſelle de Brie. *Dircé.* Mademoiſelle Moliere.

Lors qu'ils eurent acheué, & qu'Alcine ſe fut retirée pour aller redoubler les Gardes du Palais, le concert des Violons ſe fit entendre; pendant que le Frontiſpice du Palais venant à s'ouurir auec vn merueilleux artifice, & des Tours à s'eſleuer à veuë d'œil;

Quatre Geants d'vne grandeur deſmeſurée, vinrent à paroiſtre auec quatre Nains; qui par l'oppoſition de leur petite taille, faiſoient paroiſtre celle des Geants encore plus exceſſiue. Ces Colloſſes eſtoient commis à la garde du Palais, & ce fut par eux que commença la premiere Entrée du Ballet.

BALLET DV PALAIS D'ALCINE.

PREMIERE ENTRÉE

Quatre Geants, & quatre Nains.

Geants. Les Sieurs Manceau, Vagnard, Peſan, & Joubert.
Nains. Les deux petits Des-Airs, le petit Vagnard, & le petit Tutin.

II. ENTRÉE.

Huit Maures chargez par Alcine de la garde du dedans, en font vne exacte viſite, auec chacun deux flambeaux.

Maures. Meſſieurs d'Heureux, Beauchamp, Molier, La Marre. Les Sieurs Le Chantre, De Gan, Du Pron, & Mercier.

III. ENTRÉE.

Cependant vn deſpit amoureux oblige ſix des Cheualiers qu'Alcine retenoit aupres d'elle, à tenter la ſortie de ce Palais; mais la fortune ne ſecondant pas les efforts qu'ils font dans leur deſeſpoir, ils ſont vaincus apres vn grand combat par autant de Monſtres qui les attaquent,

Six Cheualiers, & ſix Monſtres.

Cheualiers. Monſieur de Souuille. Les Sieurs Raynal, Des-Airs l'aiſné, Des-Airs le ſecond, De Lorge, & Balthaſard.

Monſtres. Les Sieurs Chicanneau, Noblet, Arnald, Desbroſſes, Deſonets, & la Pierre.

IV. ENTRÉE.

Alcine allarmée de cet accident, inuoque de nouueau tous ſes Eſprits, & leur demande ſecours: il s'en preſente deux à elle, qui font des ſauts auec vne force, & vne agilité merueilleuſes.

Demons Agilles. Les Sieurs S. André & Magny.

V. ENTRÉE.

D'autres Demons viennent encore, & ſemblent aſſeurer la Magicienne qu'ils n'oublieront rien pour ſon repos.

Autres Demons Sauteurs. Les Sieurs Tutin, La Brodiere, Peſan, & Bureau.

VI. ET DERNIERE ENTRÉE.

Mais à peine commence-t'elle à ſe r'aſſeurer, qu'elle voit paroiſtre aupres de Roger, & de quelques Cheualiers de ſa ſuite, la ſage Meliſſe, ſous la forme d'Athlas; Elle court auſſi-toſt pour empeſcher l'effet de ſon intention; mais elle arriue trop tard: Meliſſe a déja mis au doigt de ce braue Cheualier la fameuſe bague qui deſtruit les enchantemens. Lors vn coup de tonnerre, ſuiuy de pluſieurs eſclairs, marque la deſtruction du Palais, qui eſt auſſi-toſt reduit en cendres par vn Feu

d'artifice, qui met fin à cette auanture, & aux diuertiſſemens de l'Iſle Enchantée.

Alcine. Mademoiſelle du Parc. *Meliſſe.* De Lorge. *Roger.* M. Beauchamp.

Cheualiers. Meſſieurs d'Heureux, Raynal, Du Pron, & Desbroſſes.

Eſcuyers. Meſſieurs La Marre, Le Chantre, De Gan, & Mercier.

FIN DV BALLET.

Il ſembloit que le Ciel, la Terre & l'Eau fuſſent tous en feu, & que la deſtruction du ſuperbe Palais d'Alcine, comme la liberté des Cheualiers qu'elle y retenoit en priſon, ne ſe pût accomplir que par des prodiges & des miracles : la hauteur & le nombre des fuſées volantes, celles qui rouloient ſur le riuage, & celles qui reſortoient de l'eau apres s'y eſtre enfoncées, faiſoient vn ſpectacle ſi grand & ſi magnifique, que rien ne pouuoit mieux terminer les Enchantemens, qu'vn ſi beau Feu d'Artifice ; lequel ayant enfin ceſſé apres vn bruit & vne longueur extraordinaires, les coups de boëtes qui l'auoient commencé redoublerent encore.

Alors toute la Cour ſe retirant, confeſſa qu'il ne ſe pouuoit rien voir de plus acheué que ces trois Feſtes : Et c'eſt aſſez aduoüer qu'il ne s'y pouuoit rien adjouſter, que de dire que les trois Iournées ayant eu chacune ſes partiſans, comme chacune

auoit eu ſes beautez particulieres, on ne conuint pas du prix qu'elles deuoient emporter entre-elles; bien qu'on demeuraſt d'accord qu'elles pouuoient juſtement le diſputer à toutes celles qu'on auoit veuës juſques alors, & les ſurpaſſer peut-eſtre.

Mais quoy que les Feſtes compriſes dans le ſujet des Plaiſirs de l'Iſle Enchantée fuſſent terminées, tous les diuertiſſemens de Verſailles ne l'eſtoient pas; & la magnificence & la galanterie du Roy en auoit encore reſerué pour les autres jours, qui n'eſtoient pas moins agreables.

Le Samedy dixieſme Sa Majeſté voulut courre les teſtes; c'eſt vn exercice que peu de gens ignorent, & dont l'vſage eſt venu d'Allemagne, fort bien inuenté, pour faire voir l'adreſſe d'vn Cauallier; tant à bien mener ſon cheual dans les paſſades de guerre, qu'à bien ſe ſeruir d'vne lance, d'vn dard, & d'vne eſpée. Si quelqu'vn ne les a point veu courre, il en trouuera icy la deſcription, eſtant moins communes que la bague, & ſeulement icy depuis peu d'années, & ceux qui en ont eu le plaiſir, ne s'ennuyent pas pourtant d'vne narration ſi peu eſtenduë.

Les Cheualiers entrent l'vn apres l'autre dans la Lice la lance à la main, & vn dart ſous la cuiſſe droite; & apres que l'vn d'eux a couru & emporté vne Teſte de gros carton peinte, & de la forme de celle d'vn Turc, il donne ſa lance à vn Page, & faiſant la demy-volte il reuient à toute bride à la ſeconde Teſte, qui a la couleur & la forme d'vn Maure, l'emporte auec le dard qu'il luy jette en

paſſant; puis reprenant vne jaueline, peu diferente de la forme du dard, dans vne troiſieſme paſſade il la darde dans vn bouclier où eſt peinte vne teſte de Meduſe; & acheuant ſa demy-volte il tire l'eſpée, dont il emporte en paſſant toûjours à toute bride vne teſte efleuée à vn demy pied de terre; puis faiſant place à vn autre, celuy qui en ſes courſes en a emporté le plus, gagne le prix.

Toute la Cour s'eſtant placée ſur vne baluſtrade de fer doré, qui regnoit autour de l'agreable maiſon de Verſailles, & qui regarde ſur le foſſé, dans lequel on auoit dreſſé la Lice auec des Barrieres;

Le Roy s'y rendit ſuiuy des meſmes Cheualiers qui auoient couru la bague : Les Ducs de S. Aignan & de Noailles y continüans leurs premieres fonctions; l'vn de Mareſchal de Camp, & l'autre de Iuge des Courſes : Il s'en fit pluſieurs fort belles & heureuſes; mais l'adreſſe du Roy luy fit emporter hautement, en ſuitte du prix de la Courſe des Dames, encore celuy que donnoit la Reyne; c'eſtoit vne roſe de Diamans de grand prix, que le Roy, apres l'auoir gagnée, redonna liberalement à courre aux autres Cheualiers, & que le Marquis de Coaſlin diſputa contre le Marquis de Soyecourt & la gagna.

Le Dimanche au leuer du Roy, quaſi toute la conuerſation tourna ſur les belles Courſes du jour precedent, & donna lieu à vn grand deffy entre le Duc de S. Aignan, qui n'auoit point encore couru, & le Marquis de Soyecourt, qui fut remiſe au lendemain, pour ce que le Mareſchal Duc de Gram-

mont, qui parioit pour ce Marquis, eſtoit obligé de partir pour Paris, d'où il ne deuoit reuenir que le jour d'apres.

Le Roy mena toute la Cour cette apreſdinée à ſa Meſnagerie, dont on admira les beautez particulieres, & le nombre preſque incroyable d'oyſeaux de toutes ſortes; parmy leſquels il y en a beaucoup de fort rares. Il ſeroit inutile de parler de la collation qui ſuiuit ce diuertiſſement, puis que huit jours durant chaque repas pouuoit paſſer pour vn Feſtin des plus grands qu'on puiſſe faire.

Et le ſoir Sa Majeſté fit repreſenter ſur l'vn de ces theatres doubles de ſon Sallon, que ſon Eſprit vniuerſel a luy-meſme inuentez, la Comedie des Faſcheux faite par le Sieur de Moliere, meſlée d'entrées de Ballet, & fort ingenieuſe.

Le bruit du deffy qui ſe deuoit courir le Lundy douzieſme, fit faire vne infinité de gageures d'aſſez grande valeur; quoy que celle des deux Cheualiers ne fut que de cent piſtolles : Et comme le Duc par vne heureuſe audace donnoit vne Teſte à ce Marquis fort adroit, beaucoup tenoient pour ce dernier; qui s'eſtant rendu vn peu plus tard chez le Roy, y trouua vn cartel pour le preſſer, lequel pour n'eſtre qu'en proſe, on n'a point mis en ce diſcours.

Le Duc de S. Aignan auoit auſſi fait voir à quelques-vns de ſes amis, comme vn heureux preſage de ſa victoire, ces quatre Vers.

AVX DAMES.

Belles, vous direz en ce jour
Si vos ſentimens ſont les noſtres,
Qu'eſtre vainqueur du grand Soyecourt
C'eſt eſtre vainqueur de dix autres.

Faiſant toûjours alluſion à ſon nom de Guidon le Sauuage, que l'auanture de l'Iſle perilleuſe rendit victorieux de dix Cheualiers.

Auſſi-toſt que le Roy euſt diſné, il conduiſit les Reynes, Monſieur, Madame, & toutes les Dames dans vn lieu où on deuoit tirer vne Loterie, afin que rien ne manquaſt à la galanterie de ces Feſtes; c'eſtoient des pierreries, des ameublemens, de l'argenterie & autres choſes ſemblables : Et quoy que le ſort ait accouſtumé de decider de ces preſens, il s'accorda ſans doute auec le deſir de S. M. quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la Reyne; chacun ſortant de ce lieu là fort content, pour aller voir les Courſes qui s'alloient commencer.

Enfin Guidon & Oliuier parurent ſur les rangs à cinq heures du ſoir, fort proprement veſtus & bien montez.

Le Roy auec toute la Cour les honora de ſa preſence; & Sa Majeſté leuſt meſme les Articles des Courſes, afin qu'il n'y euſt aucune conteſtation entre-eux. Le ſuccez en fut heureux au Duc de S. Aignan, qui gagna le deffy.

Le ſoir ſa Majeſté fit joüer vne Comedie nommée Tartuffe, que le Sieur de Moliere auoit faite contre les Hypocrites; mais quoy qu'elle euſt eſté trouuée

fort diuertiſſante, le Roy connut tant de conformité entre ceux qu'vne veritable deuotion met dans le chemin du Ciel, & ceux qu'vne vaine oſtentation des bonnes œuures n'empeſche pas d'en commettre de mauuaiſes; que ſon extréme delicateſſe pour les choſes de la Religion, ne pût ſouffrir cette reſſemblance du vice auec la vertu, qui pouuoit eſtre priſe l'vne pour l'autre : Et quoy qu'on ne doutaſt point des bonnes intentions de l'Autheur, il la deffendit pourtant en public, & ſe priua ſoy-meſme de ce plaiſir, pour n'en pas laiſſer abuſer à d'autres, moins capables d'en faire vn juſte diſcernement.

Le Mardy treizieſme le Roy voulut encore courre les Teſtes, comme à vn jeu ordinaire que deuoit gagner celuy qui en feroit le plus : Sa Majeſté eut encore celuy de la Courſe des Dames, le Duc de S. Aignan celuy du jeu; & ayant eu l'honneur d'entrer pour le ſecond à la diſpute auec Sa Majeſté : L'addreſſe incomparable du Roy luy fit encore auoir ce prix, & ce ne fut pas ſans vn eſtonnement, duquel on ne pouuoit ſe deffendre, qu'on en vit gagner quatre à Sa Majeſté en deux fois qu'elle auoit couru les teſtes.

On joüa le meſme ſoir la Comedie du Mariage Forcé, encore de la façon du meſme Sieur de Moliere, meſlée d'entrées de Ballet, & de Recits : Puis le Roy prit le chemin de Fontainebleau le Mercredy quatorzieſme; toute la Cour ſe trouuant ſi ſatisfaite de ce qu'elle auoit veu, que chacun crut qu'on ne pouuoit ſe paſſer de le mettre par eſcrit, pour en donner la connoiſſance à ceux qui n'auoient

pû voir des Feſtes ſi diuerſifiées & ſi agreables; où l'on a pû admirer tout à la fois le projet auec le ſuccez, la liberalité auec la politeſſe, le grand nombre auec l'ordre, & la ſatisfaction de tous. Où les ſoins infatigables de Monſieur de Colbert s'employerent en tous ces diuertiſſemens, malgré ſes importantes affaires; où le Duc de S. Aignan joignit l'action à l'inuention du deſſein; où les beaux vers du Preſident de Perigny à la loüange des Reynes, furent ſi juſtement penſez, ſi agreablement tournez, & recitez auec tant d'Art; où ceux que Monſieur de Benſſerade fit pour les Cheualiers, eurent vne approbation generalle; où la vigilance exacte de Monſieur Bontemps, & l'application de Monſieur de Launay, ne laiſſerent manquer d'aucune des choſes neceſſaires : Enfin, où chacun a marqué ſi aduantageuſement ſon deſſein de plaire au Roy, dans le temps où Sa Majeſté ne penſoit elle-meſme qu'à plaire; & où ce qu'on a veu ne ſçauroit jamais ſe perdre dans la memoire des Spectateurs, quand on n'auroit pas pris le ſoin de conſeruer par cét eſcrit le ſouuenir de toutes ces merueilles.

FIN.

DOM JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

COMEDIE.

PAR I. B. P. DE MOLIERE.

Repreſentée pour la premiere fois, le quinziéme Février 1665. ſur le Theatre de la Salle du Palais Royal.

Par la Trouppe de MONSIEVR Frere Vnique du Roy.

PERSONNAGES.

DOM JUAN, Fils de Dom Loüis.
SGANARELLE, Valet de Dom Juan.
ELUIRE, Femme de Dom Juan.
GUSMAN, Eſcuyer d'Eluire.
DOM CARLOS, } Freres d'Eluire.
DOM ALONSE, }
DOM LOUIS, Pere de Dom Juan.
CHARLOTTE, } Payſanes.
MATHURINE, }
PIERROT, Payſan.
LA STATUE du Commandeur.
LA VIOLETTE, } Laquais de D. Juan.
RAGOTIN, }
MONSIEUR DIMANCHE, Marchand.
LA RAMÉE, Spadaſſin.
UN PAUVRE.
SUITTE de Dom Juan.
SUITTE de Dom Carlos, & de Dom Alonſe, Freres.
UN SPECTRE.

La Scene eſt en Sicile.

DOM JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE *tenant une Tabatiere.*

Quoy que puiſſe dire Ariſtote, & toute la Philoſophie, il n'eſt rien d'égal au Tabac, c'eſt la paſſion des honneſtes gens; & qui vit ſans Tabac, n'eſt pas digne de vivre; non ſeulement il réjoüit, & purge les cerveaux humains; mais encore il inſtruit les ames à la vertu, & l'on apprend avec luy à devenir honneſte homme. Ne voyez-vous pas bien

dés qu'on en prend, de quelle maniere obligeante on en uſe avec tout le monde, & comme on eſt ravy d'en donner, à droit, & à gauche, par tout où l'on ſe trouve? On n'attend pas meſme qu'on en demande; & l'on court au devant du ſoûhait des gens : tant il eſt vray, que le Tabac inſpire des ſentimens d'honneur, & de vertu, à tous ceux qui en prennent. Mais c'eſt aſſez de cette matiere, reprenons un peu noſtre diſcours. Si bien donc, cher Guſman, que Done Eluire ta Maiſtreſſe, ſurpriſe de noſtre départ, s'eſt miſe en Campagne aprés nous; & ſon cœur, que mon Maiſtre a ſçeu toucher trop fortement, n'a pû vivre, dis-tu, ſans le venir chercher icy? veux-tu qu'entre-nous je te diſe ma penſée; j'ay peur qu'elle ne ſoit mal payée de ſon amour, que ſon voyage en cette Ville produiſe peu de fruit, & que vous euſſiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN.

Et la raiſon encore, dy moy, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inſpirer une peur d'un ſi mauvais augure? ton Maiſtre t'a-t-il ouvert ſon cœur là-deſſus, & t'a t'il dit qu'il euſt pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE.

Non pas, mais à veuë de païs, je connois à peu prés le train des choſes, & ſans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois preſque que l'affaire va-là. Je pourrois peut-eſtre me tromper, mais enfin, ſur de tels ſujets, l'experience m'a pû donner quelques lumieres.

GUSMAN.

Quoy, ce départ ſi peu préveu, ſeroit une infidelité de D. Juan? il pourroit faire cette injure aux chaſtes feux de D. Eluire?

SGANARELLE.

Non, c'eſt qu'il eſt jeune encore, & qu'il n'a pas le courage.

GUSMAN.

Un homme de ſa qualité feroit une action ſi lâche?

SGANARELLE.

Eh oüy; ſa qualité! la raiſon en eſt belle, & c'eſt par là qu'il s'empeſcheroit des choſes.

GUSMAN.

Mais les ſaints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE.

Eh! mon pauvre Guſman, mon amy, tu ne ſçais pas encore, croy moy, quel homme eſt D. Juan.

GUSMAN.

Je ne ſçay pas de vray quel homme il peut eſtre, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; & je ne comprends point, comme aprés tant d'amour, & tant d'impatience témoignée, tant d'hommages preſſants, de vœux, de ſoûpirs, & de larmes; tant de lettres paſſionnées, de proteſtations ardentes, & de ſermens reïterez; tant de tranſports, enfin, & tant d'emportemens qu'il a fait paroître, juſqu'à forcer dans ſa paſſion l'obſtacle ſacré d'un Convent, pour mettre D. Elvire en ſa puiſſance; je ne com-

prends pas, dis-je, comme aprés tout cela il auroit le cœur de pouvoir manquer à ſa parole.

SGANARELLE.

Je n'ay pas grande peine à le comprendre moy, & ſi tu connoiſſois le pelerin, tu trouverois la choſe aſſez facile pour luy. Je ne dis pas qu'il ait changé de ſentimens pour D. Elvire, je n'en ay point de certitude encore; tu ſçais que par ſon ordre je partis avant luy, & depuis ſon arrivée il ne m'a point entretenu, mais par precaution, je t'apprens (*inter nos*) que tu vois en D. Juan mon Maiſtre, le plus grand ſcelerat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un Heretique, qui ne croit, ny Ciel, ny Enfer, ny loup garou, qui paſſe cette vie en veritable beſte-brute, un pourceau d'Epicure, un vray Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chreſtiennes qu'on luy peut faire, & traite de billevezées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épouſé ta Maîtreſſe, croy qu'il auroit plus fait pour ſa paſſion, & qu'avec elle il auroit encore épouſé toy, ſon chien, & ſon chat. Un Mariage ne luy coûte rien à contracter, il ne ſe ſert point d'autres pieges pour attraper les belles, & c'eſt un épouſeur à toutes mains, Dame, Demoiſelle, Bourgeoiſe, Païſane, il ne trouve rien de trop chaud, ny de trop froid pour luy; & ſi je te diſois le nom de toutes celles qu'il a épouſées en divers lieux, ce ſeroit un chapitre à durer juſques au ſoir. Tu demeures ſurpris, & changes de couleur à ce diſcours; ce n'eſt-là qu'une ébauche du perſonnage, & pour en achever le portrait, il faudroit

bien d'autres coups de pinceau ; ſuffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour : qu'il me vaudroit bien mieux d'eſtre au diable, que d'eſtre à luy, & qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je ſouhaiterois qu'il fuſt déja je ne ſçay où ; mais un grand Seigneur méchant homme eſt une terrible choſe ; il faut que je luy ſois fidele en dépit que j'en aye, la crainte en moy fait l'office du zele, bride mes ſentimens, & me reduit d'applaudir bien ſouvent à ce que mon ame deteſte. Le voila qui vient ſe promener dans ce Palais, ſeparons-nous ; écoute, au moins, je t'ay fait cette confidence avec franchiſe, & cela m'eſt ſorty un peu bien viſte de la bouche ; mais s'il faloit qu'il en vinſt quelque choſe à ſes oreilles, je dirois hautement que tu aurois menty.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Quel homme te parloit-là, il a bien l'air ce me ſemble du bon Guſman de D. Eluire ?

SGANARELLE.

C'eſt quelque choſe auſſi à peu prés de cela.

D. JUAN.

Quoy, c'eſt luy ?

SGANARELLE.

Luy-meſme.

D. JUAN.

Et depuis quand eſt-il en cette Ville ?

SGANARELLE.

D'hier au ſoir.

D. JUAN.

Et quel ſujet l'ameine?

SGANARELLE.

Je croy que vous jugez aſſez ce qui le peut inquieter.

D. JUAN.

Noſtre départ, ſans doute?

SGANARELLE.

Le bon homme en eſt tout mortifié, & m'en demandoit le ſujet.

D. JUAN.

Et quelle réponſe as-tu faite?

SGANARELLE.

Que vous ne m'en aviez rien dit.

D. JUAN.

Mais encore, quelle eſt ta penſée là-deſſus, que t'imagines-tu de cette affaire?

SGANARELLE.

Moy, je croy ſans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en teſte.

D. JUAN.

Tu le crois?

SGANARELLE.

Oüy.

D. JUAN.

Ma foy, tu ne te trompes pas, & je dois t'avoüer qu'un autre objet a chaſſé Eluire de ma penſée.

SGANARELLE.

Eh, mon Dieu, je ſçay mon Dom Juan ſur le

bout du doigt, & connois voſtre cœur pour le plus grand coureur du monde, il ſe plaiſt à ſe promener de liens en liens, & n'aime guere à demeurer en place.

D. JUAN.

Et ne trouves tu pas, dy moy, que j'ay raiſon d'en uſer de la ſorte?

SGANARELLE.

Eh, Monſieur.

D. JUAN.

Quoy? parle.

SGANARELLE.

Aſſurement que vous avez raiſon, ſi vous le voulez, on ne peut pas aller là contre; mais ſi vous ne le vouliez pas, ce ſeroit peut-eſtre une autre affaire.

D. JUAN.

Et bien, je te donne la liberté de parler, & de me dire tes ſentimens.

SGANARELLE.

En ce cas, Monſieur, je vous diray franchement que je n'approuve point voſtre methode, & que je trouve fort vilain d'aimer de tous coſtez comme vous faites.

D. JUAN.

Quoy? tu veux qu'on ſe lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour luy, & qu'on n'ait plus d'yeux pour perſonne? La belle choſe de vouloir ſe picquer d'un faux honneur d'eſtre fidelle, de s'enſevelir pour toûjours dans une paſſion, & d'eſtre mort dés ſa jeuneſſe, à toutes les autres beautez qui nous

peuvent frapper les yeux : non, non, la conſtance n'eſt bonne que pour des ridicules, toutes les belles ont droit de nous charmer, & l'avantage d'eſtre rencontrée la premiere, ne doit point dérober aux autres les juſtes pretentions qu'elles ont toutes ſur nos cœurs. Pour moy, la beauté me ravit par tout où je la trouve ; & je cede facilement à cette douce violence, dont elle nous entraiſne ; j'ay beau eſtre engagé, l'amour que j'ay pour une belle, n'engage point mon ame à faire injuſtice aux autres ; je conſerve des yeux pour voir le merite de toutes, & rends à chacune les hommages, & les tributs où la nature nous oblige. Quoy qu'il en en ſoit, je ne puis refuſer mon cœur à tout ce que je voy d'aimable, & dés qu'un beau viſage me le demande, ſi j'en avois dix mille, je les donnerois tous. Les inclinations naiſſantes aprés tout, ont des charmes inexplicables, & tout le plaiſir de l'amour eſt dans le changement. On goûte une douceur extrême à reduire par cent hommages le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour, les petits progrés qu'on y fait ; à combatre par des tranſports, par des larmes, & des ſoûpirs, l'innocente pudeur d'une ame, qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied, toutes les petites reſiſtances qu'elle nous oppoſe, à vaincre les ſcrupules, dont elle ſe fait un honneur, & la mener doucement, où nous avons envie de la faire venir. Mais lors qu'on en eſt maître une fois, il n'y a plus rien à dire, ny rien à ſoûhaiter, tout le beau de la paſſion eſt finy, & nous nous endormons dans la tranquilité d'un tel amour, ſi quelque

objet nouveau ne vient réveiller nos deſirs, & preſenter à noſtre cœur les charmes attrayants d'une conqueſte à faire. Enfin, il n'eſt rien de ſi doux, que de triompher de la reſiſtance d'une belle perſonne; & j'ay ſur ce ſujet l'ambition des Conquerants, qui volent perpetuellement de victoire en victoire, & ne peuvent ſe reſoudre à borner leurs ſouhaits. Il n'eſt rien qui puiſſe arreſter l'impetuoſité de mes deſirs, je me ſens un cœur à aymer toute la terre; & comme Alexandre, je ſoûhaiterois qu'il y euſt d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conqueſtes amoureuſes.

SGANARELLE.

Vertu de ma vie, comme vous debitez; il ſemble que vous ayez appris cela par cœur, & vous parlez tout comme un Livre.

D. JUAN.

Qu'as-tu à dire là-deſſus?

SGANARELLE.

Ma foy, j'ay à dire, je ne ſçay que dire; car vous tournez les choſes d'une maniere, qu'il ſemble que vous avez raiſon, & cependant il eſt vray que vous ne l'avez pas. J'avois les plus belles penſées du monde, & vos diſcours m'ont broüillé tout cela; laiſſez faire, une autre fois je mettray mes raiſonnemens par écrit, pour diſputer avec vous.

D. JUAN.

Tu feras bien.

SGANARELLE.

Mais, Monſieur, cela ſeroit-il de la permiſſion

que vous m'avez donnée, ſi je vous diſois que je ſuis tant ſoit peu ſcandaliſé de la vie que vous menez?

D. JUAN.

Comment, quelle vie eſt-ce que je meine?

SGANARELLE.

Fort bonne. Mais par exemple de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites.

D. JUAN.

Y a-t'il rien de plus agreable?

SGANARELLE.

Il eſt vray, je conçois que cela eſt fort agreable, & fort divertiſſant, & je m'en accommoderois aſſez moy, s'il n'y avoit point de mal, mais, Monſieur, ſe joüer ainſi d'un Myſtere ſacré, &...

D. JUAN.

Va, va, c'eſt une affaire entre le Ciel & moy, & nous la démeſlerons bien enſemble, ſans que tu t'en mettes en peine.

SGANARELLE.

Ma foy, Monſieur, j'ay toûjours oüy dire, que c'eſt une méchante raillerie, que de ſe railler du Ciel, & que les libertins ne font jamais une bonne fin.

D. JUAN.

Hola, maiſtre ſot, vous ſçavez que je vous ay dit que je n'ayme pas les faiſeurs de remontrances.

SGANARELLE.

Je ne parle pas auſſi à vous, Dieu m'en garde, vous ſçavez ce que vous faites vous, & ſi vous ne

croyez rien, vous avez vos raiſons; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde, qui ſont libertins, ſans ſçavoir pourquoy, qui ſont les eſprits forts, parce qu'ils croyent que cela leur ſied bien; & ſi j'avois un Maiſtre comme cela, je luy dirois fort nettement le regardant en face : oſez-vous bien ainſi vous joüer au Ciel, & ne tremblez-vous point de vous mocquer comme vous faites des choſes les plus ſaintes? C'eſt bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous eſtes, (je parle au Maiſtre que j'ay dit,) c'eſt bien à vous à vouloir vous meſler de tourner en raillerie, ce que tous les hommes reverent. Penſez-vous que pour eſtre de qualité, pour avoir une perruque blonde, & bien friſée, des plumes à voſtre chapeau, un habit bien doré, & des rubans couleur de feu, (ce n'eſt pas à vous que je parle, c'eſt à l'autre;) penſez-vous, dis-je, que vous en ſoyez plus habile homme, que tout vous ſoit permis, & qu'on n'oſe vous dire vos veritez? Apprenez de moy qui ſuis voſtre Valet, que le Ciel punit toſt, ou tard les Impies, qu'une méchante vie ameine une méchante mort, & que...

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

De quoy eſt-il queſtion?

D. JUAN.

Il eſt queſtion de te dire, qu'une beauté me tient au cœur, & qu'entraiſné par ſes appas, je l'ay ſuivie juſques en cette Ville.

SGANARELLE.

Et n'y craignez vous rien, Monſieur, de la mort de ce Commandeur, que vous tuaſtes il y a ſix mois?

D. JUAN.

Et pourquoy craindre, ne l'ay-je pas bien tué?

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, & il auroit tort de ſe plaindre.

D. JUAN.

J'ay eu ma grace de cette affaire.

SGANARELLE.

Oüy, mais cette grace n'eſteint pas peut-eſtre le reſſentiment des Parents, & des amis, &...

D. JUAN.

Ah! n'allons point ſonger au mal qui nous peut arriver, & ſongeons ſeulement à ce qui nous peut donner du plaiſir. La perſonne dont je te parle, eſt une jeune Fiancée, la plus agreable du monde, qui a eſté conduite icy par celuy-meſme qu'elle y vient épouſer; & le hazard me fit voir ce couple d'Amans, trois ou quatre jours, avant leur voyage. Jamais je n'ay veu deux perſonnes eſtre ſi contents l'un de l'autre, & faire éclater plus d'amour. La tendreſſe viſible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion; j'en fus frappé au cœur, & mon amour commença par la jalouſie. Oüy, je ne pus ſouffrir d'abord de les voir ſi bien enſemble, le dépit alluma mes deſirs, & je me figuray un plaiſir extrême, à pouvoir troubler leur intelligence, & rompre cet attachement, dont la délica-

teſſe de mon cœur ſe tenoit offencée; mais juſques icy tous mes efforts ont eſté inutiles, & j'ay recours au dernier remede. Cet époux prétendu doit aujourd'huy regaler ſa Maiſtreſſe d'une promenade ſur Mer, ſans t'en avoir rien dit, toutes choſes ſont preparées pour ſatisfaire mon amour, & j'ay une petite Barque, & des gens, avec quoy fort facilement je pretends enlever la Belle.

SGANARELLE.

Ha! Monſieur...

D. JUAN.

Hen?

SGANARELLE.

C'eſt fort bien fait à vous, & vous le prenez comme il faut, il n'eſt rien tel en ce monde, que de ſe contenter.

D. JUAN.

Prepare toy donc à venir avec moy, & prend ſoin toy-meſme d'apporter toutes mes armes, afin que... Ah! rencontre fâcheuſe, traiſtre, tu ne m'avois pas dit qu'elle eſtoit icy elle meſme.

SGANARELLE.

Monſieur, vous ne me l'avez pas demandé.

D. JUAN.

Eſt-elle folle de n'avoir pas changé d'habit, & de venir en ce lieu-cy, avec ſon équipage de Campagne!

SCENE III.

D. ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. ELVIRE.

Me ferez-vous la grace, D. Juan, de vouloir bien me reconnoiſtre, & puis-je au moins eſperer que vous daigniez tourner le viſage de ce coſté?

D. JUAN.

Madame, je vous avouë que je ſuis ſurpris, & que je ne vous attendois pas icy.

D. ELVIRE.

Oüy, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas, & vous eſtes ſurpris à la verité, mais tout autrement que je ne l'eſperois, & la maniere dont vous le paroiſſez, me perſuade pleinement ce que je refuſois de croire. I'admire ma ſimplicité, & la foibleſſe de mon cœur, à douter d'une trahiſon, que tant d'apparences me confirmoient. I'ay eſté aſſez bonne, je le confeſſe, ou plûtoſt aſſez ſotte, pour me vouloir tromper moy-meſme, & travailler à démentir mes yeux, & mon jugement. I'ay cherché des raiſons, pour excuſer à ma tendreſſe, le relâchement d'amitié qu'elle voyoit en vous; & je me ſuis forgé exprés cent ſujets legitimes d'un départ ſi precipité, pour vous juſtifier du crime, dont ma raiſon vous accuſoit. Mes juſtes ſoupçons chaque jour avoient beau me parler, j'en rejettois la voix, qui vous rendoit criminel à mes yeux, & j'écoutois avec plaiſir mille chimeres ridicules.

qui vous peignoient innocent à mon cœur; mais enfin, cet abord ne me permet plus de douter, & le coup d'œil qui m'a receuë, m'apprend bien plus de choſes, que je ne voudrois en ſçavoir. Ie ſeray bien aiſe pourtant d'oüir de voſtre bouche les raiſons de voſtre départ. Parlez, D. Juan, je vous prie; & voyons de quel air vous ſçaurez vous juſtifier.

D. JUAN.

Madame, voilà Sganarelle, qui ſçait pourquoy je ſuis party.

SGANARELLE.

Moy, Monſieur, je n'en ſçay rien, s'il vous plaiſt.

D. ELVIRE.

Hé bien, Sganarelle, parlez, il n'importe de quelle bouche j'entende ces raiſons.

D. JUAN *faiſant ſigne d'approcher à Sganarelle.*

Allons, parle donc à Madame.

SGANARELLE.

Que voulez-vous que je diſe?

D. ELVIRE.

Approchez, puiſqu'on le veut ainſi, & me dites un peu les cauſes d'un départ ſi prompt.

D. JUAN.

Tu ne répondras pas?

SGANARELLE.

Ie n'ay rien à répondre, vous vous mocquez de voſtre Serviteur.

D. JUAN.

Veux-tu répondre, te dis-je?

SGANARELLE.

Madame..

D. ELVIRE.

Quoy?...

SGANARELLE *ſe retournant vers ſon Maiſtre.*

Monſieur...,

D. JUAN.

Si..

SGANARELLE.

Madame, les Conquerants, Alexandre, & les autres Mondes, ſont cauſes de noſtre départ; voilà, Monſieur, tout ce que je puis dire.

D. ELVIRE.

Vous plaiſt-il, D. Juan, nous éclaircir ces beaux myſteres?

D. JUAN.

Madame, à vous dire la verité...

D. ELVIRE.

Ah, que vous ſçavez mal vous défendre pour un homme de Cour, & qui doit eſtre accoûtumé à ces ſortes de choſes! J'ay pitié de vous voir la confuſion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie! que ne me jurez-vous que vous eſtes toûjours dans les meſmes ſentimens pour moy, que vous m'aimez toûjours avec une ardeur ſans égale, & que rien n'eſt capable de vous détacher de moy que la mort! que ne me dites-vous que des affaires de la derniere conſequence vous ont obligé à partir ſans m'en donner avis, qu'il faut que malgré vous vous demeuriez icy quelque temps, & que je n'ay qu'à m'en retourner d'où je viens, aſſurée que vous

ſuivrez mes pas le plûtoſt qu'il vous ſera poſſible : qu'il eſt certain que vous brûlez de me rejoindre, & qu'éloigné de moy, vous ſouffrez ce que ſouffre un corps qui eſt ſeparé de ſon ame! Voila comme il faut vous défendre, & non pas eſtre interdit comme vous eſtes.

D. JUAN.

Je vous avoüe, Madame, que je n'ay point le talent de diſſimuler, & que je porte un cœur ſincere. Je ne vous diray point que je ſuis toûjours dans les meſmes ſentimens pour vous, & que je brûle de vous rejoindre, puis qu'enfin il eſt aſſuré que je ne ſuis party que pour vous fuir; non point par les raiſons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conſcience, & pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puiſſe vivre ſans peché. Il m'eſt venu des ſcrupules, Madame, & j'ay ouvert les yeux de l'ame ſur ce que je faiſois. J'ay fait reflexion que pour vous épouſer, je vous ay dérobée à la cloſture d'un Convent, que vous avez rompu des vœux, qui vous engageoient autre part, & que le Ciel eſt fort jaloux de ces ſortes de choſes. Le repentir m'a pris, & j'ay craint le courroux celeſte. J'ay cru que noſtre mariage n'eſtoit qu'un adultere déguiſé, qu'il nous attireroit quelque diſgrace d'enhaut, & qu'enfin je devois tâſcher de vous oublier, & vous donner moyen de retourner à vos premieres chaiſnes. Voudriez-vous, Madame, vous oppoſer à une ſi ſainte penſée, & que j'allaſſe, en vous retenant, me mettre le Ciel ſur les bras, que par...

D. ELVIRE.

Ah! ſcelerat, c'eſt maintenant que je te connois tout entier, & pour mon malheur, je te connois lors qu'il n'en eſt plus temps, & qu'une telle connoiſſance ne peut plus me ſervir qu'à me deſeſperer; mais ſçache que ton crime ne demeurera pas impuny; & que le meſme Ciel dont tu te jouës, me ſçaura vanger de ta perfidie.

D. JUAN.

Sganarelle, le Ciel!

SGANARELLE.

Vraiment oüy, nous nous moquons bien de cela nous autres.

D. JUAN.

Madame.

D. ELVIRE.

Il ſuffit, je n'en veux pas oüir davantage, & je m'accuſe meſme d'en avoir trop entendu. C'eſt une lâcheté que de ſe faire expliquer trop ſa honte; & ſur de tels ſujets, un noble cœur au premier mot doit prendre ſon party. N'attends pas que j'éclate icy en reproches & en injures, non, non, je n'ay point un couroux à exhaler en paroles vaines, & toute ſa chaleur ſe reſerve pour ſa vengeance. Je te le dis encore, le Ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais, & ſi le Ciel n'a rien que tu puiſſes apprehender, apprehende du moins la colere d'une Femme offencée.

SGANARELLE.

Si le remords le pouvoit prendre.

D. JUAN *après une petite reflexion.*

Allons ſonger à l'execution de noſtre entrepriſe amoureuſe.

SGANARELLE *ſeul.*

Ah, quel abominable Maître me vois-je obligé de ſervir!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTE, PIERROT.

CHARLOTE.

Noſtre-dinſe, Piarrot, tu t'es trouvé-là bien à point.

PIERROT.

Parquienne, il ne s'en eſt pas falu l'époiſſeur d'une éplinque, qu'il ne ſe ſayant nayez tous deux.

CHARLOTE.

C'eſt donc le coup de vent da matin qui les avoit ranvarſez dans la mar.

PIERROT.

Aga guien, Charlote, je m'en vas te conter tout fin drait comme cela eſt venu : car, comme dit l'autre, je les ay le premier aviſez, aviſez le premier je les ay. Enfin donc, j'eſtions ſur le bord de la mar, moy & le gros Lucas, & je nous amuſions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jeſquions à la teſte : car comme tu ſçais bian, le gros Lucas aime à batifoler, & moy par fouas je batifole itou. En batifolant donc, piſque batifoler y a, j'ay apparceu de tout loin quelque

choſe qui groüilloit dans gliau, & qui venoit comme envars nous par ſecouſſe. Je voyois cela fixiblement, & pis tout d'un coup je voyois que je ne voyois plus rien. Eh, Lucas, çay je fait, je penſe que ula des hommes qui nageant là-bas. Voire, ce ma til fait, t'as eſté au trépaſſement d'un chat, t'as la veuë trouble. Palſanquienne, çay je fait, je n'ay point la veuë trouble, ce ſont des hommes. Point du tout, ce ma til fait, t'as la barluë. Veux tu gager, çay je fait, que je nay point la barluë, çay je fait, & que ſont deux hommes, çay je fait, qui nageant droit icy, çay je fait? Morquenne, ce ma til fait, je gage que non, o ça, çay je fait, veux tu gager dix ſols que ſi? Je le veux bian, ce ma til fait, & pour te montrer, ula argent ſu jeu, ce ma til fait. Moy, je n'ay point eſté ny fou, ny eſtourdy, j'ay bravement bouté à tarre quatre pieces tapées, & cinq ſols en doubles, jerniguenne auſſi hardiment que ſi j'avois avalé un varre de vin : car je ſes hazardeux moy, & je vas à la debandade. Je ſçavois bian ce que je faiſois pourtant, queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putoſt eü gagé que jauon veu les deux hommes tout à plain qui nous faiſiant ſigne de les aller querir, & moy de tirer auparavant les enjeux. Allons, Lucas, çay je dit, tu vois bian qu'ils nous appellont : allons viſte à leu ſecours. Non, ce ma til dit, ils mont fait pardre. O donc tanquia, qua la par fin pour le faire court, je l'ay tant ſarmonné, que je nous ſommes boutez dans une barque, & pis j'avons tant fait cahin, caha, que je les avons tirez de gliau, & pis je les avons menez cheux

nous auprés du feu, & pis ils ſe ſant depoüillez tous nuds pour ſe ſecher, & pis il y en eſt venu encor deux de la meſme bande qui ſequiant ſauvez tout ſeuls, & pis Maturine eſt arrivée là à qui l'en a fait les doux yeux, ula juſtement, Charlote, comme tout ça s'eſt fait.

CHARLOTE.

Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'eſt bien pû mieux fait que les autres.

PIERROT.

Oüy, c'eſt le Maître, il faut que ce ſoit queuqu: gros gros Monſieur, car il a du dor à ſon habit tout de pis le haut juſqu'en bas, & ceux qui le ſervont ſont des Monſieux eux-meſme, & ſtapandant, tout gros Monſieur qu'il eſt, il ſeroit par ma ſique nayé ſi je n'aviomme eſté là.

CHARLOTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

O Parquenne, ſans nous, il en avoit pour ſa maine de féves.

CHARLOTE.

Eſt-il encore cheux toy tout nu, Piarrot?

PIERROT.

Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon quieu, je n'en avois jamais veu s'habiller, que d'hiſtoires & dangigorniaux boutont ces Meſſieus-là les Courtiſans, je me pardrois là dedans pour moy, & j'eſtois tout ebobi de voir ça. Quien, Charlote, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu teſte, & ils boutont ça aprés tout comme

un gros bonnet de filace. Ils ant des chemiſes qui ant des manches où j'entrerions tout brandis toy & moy. En glieu d'haut de chauſſe, ils portont un garderobe auſſi large que d'icy à Paſque, en glieu de pourpoint, de petites braſſieres, qui ne leu vənont pas uſqu'au brichet & en glieu de rabas un grand mouchoir de cou à reziau aveuc quatre groſſes houpes de linge qui leu pendont ſur l'eſtɔmaque. Ils avont itou d'autres petits rabas au lout des bras, & de grands entonnois de paſſement aux jambes, & parmy tout ça tant de rubans, tant de rubans, que c'eſt une vraye piquié. Ignia pas juſqu'aux ſouliers qui n'en ſoiont farcis tout dɛ pis un bout juſqu'à l'autre, & ils ſont faits d'eune façon que je me romprois le cou aveuc.

CHARLOTE.

Par ma fy, Piarrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

PIERROT.

O acoute un peu auparavant, Charlote, j'ay queuque autre choſe à te dire, moy.

CHARLOTE.

Et bian, dy, qu'eſt-ce que c'eſt.

PIERROT.

Vois-tu, Charlote, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le ſçais bian, & je ſomme pour eſtre mariez enſemble, mais marquenne, je ne ſuis point ſatisfait de toy.

CHARLOTE.

Quement? qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'iglia?

PIERROT.

Iglia que tu me chagraignes l'eſprit franchement.

CHARLOTE.

Et quement donc?

PIERROT.

Teſtiguienne, tu ne maimes point.

CHARLOTE.

Ah, ah, n'eſt-ce que ça?

PIERROT.

Oüy, ce n'eſt que ça, & c'eſt bian aſſez.

CHARLOTE.

Mon quieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la meſme choſe.

PIERROT.

Je te dis toujou la meſme choſe, parce que c'eſt toujou la meſme choſe, & ſi ce n'eſtoit pas toujou la meſme choſe, je ne te dirois pas toujou la meſme choſe.

CHARLOTE.

Mais, qu'eſt-ce qu'il te faut? que veux-tu?

PIERROT.

Jerniquenne, je veux que tu maimes.

CHARLOTE.

Eſt-ce que je ne taime pas?

PIERROT.

Non, tu ne maimes pas, & ſi je fais tout ce que e pis pour ça. Je tachete ſans reproche des rubans à tous les Marciers qui paſſont, je me romps le cou à taller denicher des marles, je fais joüer pour toy les Vielleux quand ce vient ta feſte, & tout ça comme ſi je me frapois la teſte contre un mur. Vois-tu, ça n'eſt ny biau ny honneſte de naimer pas les gens qui nous aimont.

CHARLOTE.

Mais, mon guieu, je taime auſſi.

PIERROT.

Oüy, tu maimes dune belle deguaine.

CHARLOTE.

Quement veux tu donc qu'on faſſe?

PIERROT.

Je veux que l'en faſſe comme l'en fait quand l'en aime comme il faut.

CHARLOTE.

Ne taimay-je pas auſſi comme il faut?

PIERROT.

Non, quand ça eſt, ça ſe voit, & l'en fait mille petites ſingeries aux perſonnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la groſſe Thomaſſe comme elle eſt affotée du jeune Robain, alle eſt toujou autour de ly à lagacer, & ne le laiſſe jamais en repos. Toujou al ly fait queuque niche, ou ly baille quelque taloche en paſſant, & l'autre jour qu'il eſtoit aſſis ſur un eſcabiau, al fut le tirer de deſſous ly, & le fit choir tout de ſon long par tarre. Jarny ula où len voit les gens qui aimont, mais toy, tu ne me dis jamais mot, t'es toujou là comme eune vraye ſouche de bois, & je paſſerois vingt fois devant toy que tu ne te groüillerois pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre choſe. Ventrequenne, ça n'eſt pas bian, aprés tout, & t'es trop froide pour les gens.

CHARLOTE.

Que veux-tu que j'y faſſe? c'eſt mon himeur, & je ne me pis refondre.

PIERROT.

Ignia himeur qui quienne, quand on a de l'ami-

quié pour les perſonnes, lan en baille toujou queuque petite ſignifiance.

CHARLOTE.

Enfin, je taime tout autant que je pis, & ſi tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuquautre.

PIERROT.

Eh bien, ula pas mon conte? Teſtigué. ſi tu maimois, me dirois-tu ça?

CHARLOTE.

Pourquoy me viens-tu auſſi tarabuſter l'eſprit?

PIERROT.

Morqué, queu mal te fais-je? je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

CHARLOTE.

Et bian, laiſſe faire auſſi, & ne me preſſe poin tant, peut-eſtre que ça viendra tout d'un coup ſans y ſonger.

PIERROT.

Touche donc là, Charlote.

CHARLOTE.

Et bien, quien.

PIERROT.

Promets-moy donc que tu tâcheras de maimer davantage.

CHARLOTE.

J'y feray tout ce que je pourray, mais il faut que ça vienne de luy-meſme. Pierrot, eſt-ce là ce Monſieur?

PIERROT.

Oüy, le ula.

CHARLOTE.

Ah, mon quieu, qu'il eſt genty, & que ç'auroit eſté dommage qu'il euſt eſté nayé!

PIERROT.

Je revians tout à l'heure, je m'en vas boire chopaine pour me rebouter tant ſoit peu de la fatigue que j'ays euë.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTE.

D. JUAN.

Nous avons manqué noſtre coup, Sganarelle, & cette bourraſque impreveuë a renverſé avec noſtre barque le projet que nous avions fait; mais à te dire vray, la Payſane que je viens de quiter repare ce mal-heur, & je luy ay trouvé des charmes qui effacent de mon eſprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais ſuccez de noſtre entrepriſe. Il ne faut pas que ce cœur m'échape, & j'y ay déja jetté des diſpoſitions à ne pas me ſouffrir long-temps de pouſſer des ſoûpirs.

SGANARELLE.

Monſieur, j'avoüe que vous m'eſtonnez; à peine ſommes-nous échapez d'un peril de mort, qu'au lieu de rendre grace au Ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer ſa colere par vos fantaiſies accoûtumées, & vos amours cr... Paix, coquin que vous

eſtes, vous ne ſçavez ce que vous dites, & Monſieur ſçait ce qu'il fait, allons.

D. JUAN *appercevant Charlote.*

Ah, ah, d'où ſort cette autre Payſane, Sganarelle? as-tu rien veu de plus joly, & ne trouves-tu pas, dy-moy, que celle-cy vaut bien l'autre?

SGANARELLE.

Aſſurément. Autre piece nouvelle.

D. JUAN.

D'où me vient, la Belle, une rencontre ſi agreable? quoy, dans ces lieux champeſtres, parmy ces arbres & ces rochers, on trouve des perſonnes faites comme vous eſtes?

CHARLOTE.

Vous voyez, Monſieur.

D. JUAN.

Eſtes-vous de ce Village?

CHARLOTE.

Oüy, Monſieur.

D. JUAN.

Et vous y demeurez?

CHARLOTE.

Oüy, Monſieur.

D. JUAN.

Vous vous appellez?

CHARLOTE.

Charlote, pour vous ſervir.

D. JUAN.

Ah! la belle perſonne, & que ſes yeux ſont penetrans!

CHARLOTE.

Monſieur, vous me rendez toute honteuſe.

D. JUAN.

Ah, n'ayez point de honte d'entendre dire vos veritez. Sganarelle, qu'en dis-tu? peut-on rien voir de plus agreable? Tournez-vous un peu, s'il vous plaiſt, ah que cette taille eſt jolie! hauſſez un peu la teſte, de grace, ah que ce viſage eſt mignon! Ouvrez vos yeux entierement, ah qu'ils ſont beaux! Que je voye un peu vos dents, je vous prie, ah qu'elles ſont amoureuſes! & ces lévres appetiſſantes. Pour moy, je ſuis ravy, & je n'ay jamais veu une ſi charmante perſonne.

CHARLOTE.

Monſieur, cela vous plaiſt à dire, & je ne ſçay pas ſi c'eſt pour vous railler de moy.

D. JUAN.

Moy, me railler de vous? Dieu m'en garde, je vous aime trop pour cela, & c'eſt du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTE.

Je vous ſuis bien obligée, ſi ça eſt.

D. JUAN.

Point du tout, vous ne m'eſtes point obligée de tout ce que je dis, & ce n'eſt qu'à voſtre beauté que vous en eſtes redevable.

CHARLOTE.

Monſieur, tout çà eſt trop bien dit pour moy, & je n'ay pas d'eſprit pour vous répondre.

D. JUAN.

Sganarelle, regarde un peu ſes mains.

CHARLOTE.

Fy, Monſieur, elles ſont noires comme je ne ſçay quoy.

D. JUAN.

Ha que dites-vous là, elles ſont les plus belles du monde, ſouffrez que je les baiſe, je vous prie.

CHARLOTE.

Monſieur, c'eſt trop d'honneur que vous me faites, & ſi j'avois ſçeu ça tantoſt, je n'aurois pas manqué de les laver avec du ſon.

D. JUAN.

Et dites-moy un peu, Belle Charlote, vous n'eſtes pas mariée ſans doute?

CHARLOTE.

Non, Monſieur, mais je dois bien-toſt l'eſtre avec Piarrot, le fils de la voiſine Simonete.

D. JUAN.

Quoy, une perſonne comme vous ſeroit la femme d'un ſimple Payſan? non, non, c'eſt profaner tant de beautez, & vous n'eſtes pas née pour demeurer dans un Village, vous meritez ſans doute une meilleure fortune, & le Ciel qui le connoiſt bien, m'a conduit icy tout exprés pour empeſcher ce mariage, & rendre juſtice à vos charmes: car enfin, Belle Charlote, je vous aime de tout mon cœur, & il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce miſerable lieu, & ne vous mette dans l'eſtat où vous meritez d'eſtre; cét amour eſt bien prompt ſans doute; mais quoy, c'eſt un effet, Charlote, de voſtre grande beauté, & l'on vous aime autant en un quart d'heure, qu'on feroit une autre en ſix mois.

CHARLOTE.

Auſſi vray, Monſieur, je ne ſçay comment faire

quand vous parlez, ce que vous dites me fait aiſe, & j'aurois toutes les envies du monde de vous croire, mais on m'a toujou dit, qu'il ne faut jamais croire les Monſieux, & que vous autres Courtiſans eſtes des enjoleus, qui ne ſongez qu'à abuſer les filles.

D. JUAN.

Je ne ſuis pas de ces gens-là.

SGANARELLE.

Il n'a garde.

CHARLOTE.

Voyez-vous, Monſieur, il n'y a pas plaiſir à ſe laiſſer abuſer, je ſuis une pauvre Payſane, mais j'ay l'honneur en recommandation, & j'aimerois mieux me voir morte que de me voir deshonorée.

D. JUAN.

Moy, j'aurois l'ame aſſez méchante pour abuſer une perſonne comme vous, je ſerois aſſez lâche pour vous deshonorer? non, non, j'ay trop de conſcience pour cela, je vous aime, Charlote, en tout bien & en tout honneur, & pour vous montrer que je vous dis vray, ſçachez que je n'ay point d'autre deſſein que de vous épouſer, en voulez-vous un plus grand témoignage, m'y voila preſt quand vous voudrez, & je prends à témoin l'homme que voila de la parole que je vous donne.

SGANARELLE.

Non, non, ne craignez point, il ſe mariera avec vous tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Ah, Charlote, je vois bien que vous ne me connoiſſez pas encore, vous me faites grand tort

de juger de moy par les autres, & s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuſer des Filles, vous devez me tirer du nombre, & ne pas mettre en doute la ſincerité de ma foy, & puis voſtre beauté vous aſſure de tout. Quand on eſt faite comme vous, on doit eſtre à couvert de toutes ces ſortes de crainte, vous n'avez point l'air, croyez-moy, d'une perſonne qu'on abuſe, & pour moy, je l'avoüe, je me percerois le cœur de mille coups, ſi j'avois eu la moindre penſée de vous trahir.

CHARLOTE.

Mon Dieu, je ne ſçay ſi vous dites vray ou non, mais vous faites que l'on vous croit.

D. JUAN.

Lors que vous me croirez, vous me rendrez juſtice aſſurément, & je vous reïtere encore la promeſſe que je vous ay faite, ne l'acceptez-vous pas? & ne voulez-vous pas conſentir à eſtre ma femme?

CHARLOTE.

Oüy, pourveu que ma Tante le veüille.

D. JUAN.

Touchez donc là, Charlote, puis que vous le voulez bien de voſtre part.

CHARLOTE.

Mais au moins, Monſieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie, il y auroit de la conſcience à vous, & vous voyez comme j'y vais à la bonne foy.

D. JUAN.

Comment, il ſemble que vous doutiez encore de

ma ſincerité? Voulez-vous que je faſſe des ſermens épouvantables? Que le Ciel...

CHARLOTE.

Mon Dieu, ne jurez point, je vous croy.

D. JUAN.

Donnez-moy donc un petit baiſer pour gage de voſtre parole.

CHARLOTE.

Oh, Monſieur, attendez que je ſoyons mariez, je vous prie, aprés ça je vous baiſeray tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Et bien, Belle Charlote, je veux tout ce que vous voulez, abandonnez-moy ſeulement voſtre main; & ſouffrez que par mille baiſers je luy exprime le raviſſement où je ſuis...

SCENE III.

D. JUAN, SGANARELLE, PIERROT, CHARLOTE.

PIERROT *ſe mettant entre deux & pouſſant D. Juan.*

Tout doucement, Monſieur, tenez-vous, s'il vous plaiſt, vous vous échauffez trop, & vous pourriez gagner la pureſie.

D. JUAN *repouſſant rudement Pierrot.*

Qui m'amene cét impertinent?

PIERROT.

Je vous dis qu'ou vous tegniez, & qu'ou ne carreſſiais point nos accordées.

D. JUAN *continuë de le repouſſer.*

Ah, que de bruit!

PIERROT.

Jerniquenne, ce n'eſt pas comme ça qu'il faut pouſſer les gens.

CHARLOTE *prenant Pierrot par le bras.*

Et laiſſe-le faire auſſi, Piarrot.

PIERROT.

Quement, que je le laiſſe faire? Je ne veux pas moy.

D. JUAN.

Ah.

PIERROT.

Teſtiguenne, par ce qu'ous eſtes Monſieu, ous viendrez careſſer nos femmes à note barbe, allez u-s-en careſſer les voſtres.

D. JUAN.

Heu?

PIERROT.

Heu. *D. Juan luy donne un ſoufflet.* Teſtigué ne me frapez pas, *autre ſoufflet.* Oh! jernigué, *autre ſoufflet.* Ventrequé, *autre ſoufflet.* Palſanqué, morquenne, ça n'eſt pas bian de batre les gens, & ce n'eſt pas là la recompenſe de u-s-avoir ſauvé d'eſtre nayé.

CHARLOTE.

Piarrot ne te faſche point.

PIERROT.

Je me veux faſcher, & t'es une vilaine toy d'endurer qu'on te caieole.

CHARLOTE.

Oh, Piarrot, ce n'eſt pas ce que tu penſes, ce

Monſieur veut m'épouſer, & tu ne dois pas te bouter en colere.

PIERROT.

Quement? jerny, tu m'es promiſe.

CHARLOTE.

Ça n'y fait rien, Piarrot, ſi tu m'aimes, ne dois-tu pas eſtre bien-aiſe que je devienne Madame.

PIERROT.

Jerniqué, non, j'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

CHARLOTE.

Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine; ſi je ſis Madame, je te feray gagner queuque choſe, & tu apporteras du beure & du fromage cheux nous.

PIERROT.

Ventrequenne, je gny en porteray jamais quand tu m'en poyrais deux fois autant. Eſt-ce donc comme ça que t'eſcoutes ce qu'il te dit? morquenne, ſi j'auois ſçeu ça tantoſt, je me ſerois bian gardé de le tirer de gliau, & je gly aurois baillé un bon coup d'aviron ſur la teſte.

D. JUAN *s'aprochant de Pierrot pour le fraper.*

Qu'eſt-ce que vous dites?

PIERROT *s'éloignant derriere Charlote.*

Jerniquenne, je ne crains parſonne.

D. JUAN *paſſe du coſté où eſt Pierrot.*

Attendez-moy un peu.

PIERROT *repaſſe de l'autre coſté de Charlote.*

Je me moque de tout, moy.

D. JUAN *court après Pierrot.*

Voyons cela.

PIERROT *ſe ſauve encore derriere Charlote.*

J'en avons bien veu d'autres.

D. JUAN.

Hoüais.

SGANARELLE.

Eh, Monſieur, laiſſez-là ce pauvre miſerable. C'eſt conſcience de le batre. Ecoute, mon pauvre Garçon, retire-toy, & ne luy dis rien.

PIERROT *paſſe devant Sganarelle, & dit fierement à D. Juan.*

Je veux luy dire, moy.

D. JUAN *leve la main pour donner un ſoufflet à Pierrot, qui baiſſe la teſte, & Sganarelle reçoit le ſoufflet.*

Ah, je vous apprendray.

SGANARELLE *regardant Pierrot qui s'eſt baiſſé pour éviter le ſoufflet.*

Peſte ſoit du maroufle.

D. JUAN.

Te voila payé de ta charité.

PIERROT.

Jarny, je vas dire à ſa Tante tout ce ménage-cy.

D. JUAN.

Enfin, je m'en vais eſtre le plus heureux de tous les hommes, & je ne changerois pas mon bonheur à toutes les choſes du monde. Que de plaiſirs quand vous ſerez ma femme, & que...

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTE, MATHURINE.

SGANARELLE *appercevant Mathurine.*

Ah, ah.

MATHURINE *à Dom Juan.*

Monſieur, que faites vous donc là avec Charlote, eſt-ce que vous luy parlez d'amour auſſi?

D. JUAN *à Mathurine.*

Non, au contraire, c'eſt elle qui me témoignoit une envie d'eſtre ma femme, & je luy répondois que j'eſtois engagé à vous.

CHARLOTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous veut Mathurine?

D. JUAN *bas à Charlote.*

Elle eſt jalouſe de me voir vous parler, & voudroit bien que je l'épouſaſſe, mais je luy dis que c'eſt vous que je veux.

MATHURINE.

Quoy, Charlote...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Tout ce que vous luy direz ſera inutile, elle s'eſt mis cela dans la teſte.

CHARLOTE.

Quement donc, Mathurine...

D. JUAN *bas à Charlote.*

C'eſt en vain que vous luy parlerez, vous ne luy oſterez point cette fantaiſie.

MATHURINE.

Eſt-ce que...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Il n'y a pas moyen de luy faire entendre raiſon.

CHARLOTE.

Je voudrois...

D. JUAN *bas à Charlote.*

Elle eſt obſtinée comme tous les Diables.

MATHURINE.

Vramant...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Ne luy dites rien, c'eſt une folle.

CHARLOTE.

Je penſe...

D. JUAN *bas à Charlote.*

Laiſſez-la là, c'eſt une extravagante.

MATHURINE.

Non, non, il faut que je luy parle.

CHARLOTE.

Je veux voir un peu ſes raiſons.

MATHURINE.

Quoy...

D JUAN *bas à Mathurine.*

Je gage qu'elle va vous dire que je luy ay promis de l'épouſer.

CHARLOTE.

Je...

D. JUAN *bas à Charlote.*

Gageons qu'elle vous ſouſtiendra que je luy ay donné parole de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Hola, Charlote, ça n'eſt pas bien de courir ſur le marché des autres.

CHARLOTE.

Ça n'eſt pas honneſte, Mathurine, d'eſtre jalouſe que Monſieur me parle.

MATHURINE.

C'eſt moy que Monſieur a veu la premiere.

CHARLOTE.

S'il vous a veu la premiere, il m'a veu la ſeconde, & m'a promis de m'épouſer.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Et bien, que vous ay-je dit?

MATHURINE.

Je vous baiſe les mains, c'eſt moy, & non pas vous qu'il a promis d'épouſer.

D. JUAN *bas à Charlote.*

N'ay-je pas deviné?

CHARLOTE.

A d'autres, je vous prie, c'eſt moy, vous dis-je.

MATHURINE.

Vous vous moquez des gens, c'eſt moy, encore un coup.

CHARLOTE.

Le ula qui eſt pour le dire, ſi je n'ay pas raiſon.

MATHURINE.

Le ula qui eſt pour me démentir, ſi je ne dis pas vray.

CHARLOTE.

Eſt-ce, Monſieu, que vous luy avez promis de l'épouſer?

D. JUAN *bas à Charlote.*

Vous vous raillez de moy.

MATHURINE.

Eſt-il vray, Monſieur, que vous luy avez donné parole d'eſtre ſon mary?

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Pouvez-vous avoir cette penſée?

CHARLOTE.

Vous voyez qu'al le ſoûtient.

D. JUAN *bas à Charlote.*

Laiſſez-la faire.

MATHURINE.

Vous eſtes témoin comme al l'aſſure.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Laiſſez-la dire.

CHARLOTE.

Non, non, il faut ſçavoir la verité.

MATHURINE.

Il eſt queſtion de juger ça.

CHARLOTE.

Oüy, Mathurine, je veux que Monſieur vous montre voſtre bec jaune.

MATHURINE.

Oüy, Charlote, je veux que Monſieur vous rende un peu camuſe.

CHARLOTE.

Monſieur, vuidez la querelle, s'il vous plaît.

MATHURINE.

Mettez-nous d'accord, Monſieur.

CHARLOTE *à Mathurine.*

Vous allez voir.

MATHURINE *à Charlote.*

Vous allez voir vous meſme.

CHARLOTE *à D. Juan.*

Dites.

MATHURINE *à D. Juan.*

Parlez.

D. JUAN *embaraſſé leur dit à toutes deux.*

Que voulez-vous que je diſe? vous ſoûtenez également toutes deux que je vous ay promis de vous prendre pour femmes. Eſt-ce que chacune de vous ne ſçait pas ce qui en eſt, ſans qu'il ſoit neceſſaire que je m'explique davantage? pourquoy m'obliger là-deſſus à des redites? celle à qui j'ay promis effectivement n'a-t-elle pas en elle-meſme dequoy ſe moquer des diſcours de l'autre, & doit-elle ſe mettre en peine pourveu que j'accompliſſe ma promeſſe? Tous les diſcours n'avancent point les choſes, il faut faire, & non pas dire, & les effets decident mieux que les paroles. Auſſi n'eſt-ce rien que par là que je vous veux mettre d'accord, & l'on verra quand je me marieray, laquelle des deux a mon cœur, *bas à Mathurine,* laiſſez-luy croire ce qu'elle voudra, *bas à Charlote,* laiſſez-la ſe flater dans ſon imagination, *bas à Mathurine,* je vous adore, *bas à Charlote,* je ſuis tout à vous, *bas à Mathurine,* tous les viſages ſont laids auprés du voſtre, *bas à Charlote,* on ne peut plus ſouffrir les autres quand on vous a veuë. J'ay un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

CHARLOTE *à Mathurine.*

Je ſuis celle qu'il aime, au moins.

MATHURINE.

C'eſt moy qu'il épouſera.

SGANARELLE.

Ah, pauvres filles que vous eſtes, j'ay pitié de voſtre innocence, & je ne puis ſouffrir de vous voir courir à voſtre malheur. Croyez-moy l'une & l'autre, ne vous amuſez point à tous les contes qu'on vous fait, & demeurez dans voſtre village.

D. JUAN *revenant.*

Je voudrois bien ſçavoir pourquoy Sganarelle ne me ſuit pas.

SGANARELLE.

Mon Maiſtre eſt un fourbe, il n'a deſſein que de vous abuſer, & en a bien abuſé d'autres, c'eſt l'Epouſeur du genre humain, &... (*il apperçoit D. Juan*) cela eſt faux, & quiconque vous dira cela, vous luy devez dire qu'il en a menty. Mon Maiſtre n'eſt point l'Epouſeur du genre humain, il n'eſt point fourbe, il n'a pas deſſein de vous tromper, & n'en a point abuſé d'autres. Ah, tenez, le voila, demandez-le plûtoſt à luy-meſme.

D. JUAN.

Oüy

SGANARELLE.

Monſieur, comme le monde eſt plein de médiſans, je vais au devant des choſes, & je leur diſois que ſi quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles ſe gardaſſent bien de le croire, & ne manquaſſent pas de luy dire qu'il en auroit menty.

D. JUAN.

Sganarelle.

SGANARELLE.

Oüy, Monſieur eſt homme d'honneur, je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon.

SGANARELLE.

Ce ſont des impertinens.

SCENE V.

D. JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE.

Monſieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon icy pour vous.

D. JUAN.

Comment?

LA RAMÉE.

Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver icy dans un moment, je ne ſçay pas par quel moyen ils peuvent vous avoir ſuivi, mais j'ay appris cette nouvelle d'un Païſan qu'ils ont interrogé, & auquel ils vous ont dépeint. L'affaire preſſe, & le plûtoſt que vous pourrez ſortir d'icy, ſera le meilleur.

D. JUAN *à Charlote & Mathurine.*

Une affaire preſſante m'oblige de partir d'icy, mais je vous prie de vous reſſouvenir de la parole

que je vous ay donnée, & de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il ſoit demain au ſoir. Comme la partie n'eſt pas égale, il faut uſer de ſtratageme, & éluder adroitement le malheur qui me cherche, je veux que Sganarelle ſe reveſte de mes habits, & moy...

SGANARELLE.

Monſieur, vous vous moquez, m'expoſer à eſtre tué ſous vos habits, &...

D. JUAN.

Allons viſte, c'eſt trop d'honneur que je vous fais, & bien-heureux eſt le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour ſon Maitre.

SGANARELLE.

Je vous remercie d'un tel honneur. O Ciel, puis qu'il s'agit de mort, fais-moy la grace de n'eſtre point pris pour un autre!

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN *en habit de campagne,*
SGANARELLE *en Medecin.*

SGANARELLE.

Ma foy, Monſieur, avoüez que j'ay eu raiſon, & que nous voila l'un & l'autre déguiſez à merveille. Voſtre premier deſſein n'eſtoit point du tout à propos, & cecy nous cache bien mieux que tout ce que vous vouliez faire.

D. JUAN.

Il eſt vray, que te voila bien, & je ne ſçay où tu as eſté déterrer cét attirail ridicule.

SGANARELLE.

Oüy, c'eſt l'habit d'un vieux Medecin, qui a eſté laiſſé en gage au lieu où je l'ay pris, & il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais ſçavez-vous, Monſieur, que cét habit me met déja en conſideration? que je ſuis ſalué des gens que je rencontre, & que l'on me vient conſulter ainſi qu'un habile homme?

D. JUAN.

Comment donc?

SGANARELLE.

Cinq ou ſix Païſans & Païſanes en me voyant paſſer me ſont venus demander mon avis ſur differentes maladies.

D. JUAN.

Tu leur as répondu que tu n'y entendois rien?

SGANARELLE.

Moy, point du tout, j'ay voulu ſoûtenir l'honneur de mon habit, j'ay raiſonné ſur le mal, & leur ay fait des ordonnances à chacun.

D. JUAN.

Et quels remedes encore leur as-tu ordonnez?

SGANARELLE.

Ma foy, Monſieur, j'en ay pris par où j'en ay pû attraper, j'ay fait mes ordonnances à l'avanture, & ce ſeroit une choſe plaiſante ſi les malades guériſſoient, & qu'on m'en vinſt remercier.

D. JUAN.

Et pourquoy non? par quelle raiſon n'aurois-tu pas les meſmes privileges qu'ont tous les autres Medecins? ils n'ont pas plus de part que toy aux guériſons des malades, & tout leur art eſt pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux ſuccez, & tu peux profiter comme eux du bon-heur du malade, & voir attribuer à tes remedes tout ce qui peut venir des faveurs du hazard, & des forces de la nature.

SGANARELLE.

Comment, Monſieur, vous eſtes auſſi impie en Medecine?

D. JUAN.

C'eſt une des grandes erreurs qui ſoient parmy les hommes.

SGANARELLE.

Quoy, vous ne croyez pas au ſené, ny à la caſſe, ny au vin hemetique?

D. JUAN.

Et pourquoy veux-tu que j'y croye?

SGANARELLE.

Vous avez l'ame bien mécreante. Cependant vous voyez depuis un temps que le vin hemetique fait bruire ſes fuſeaux. Les miracles ont converty les plus incredules eſprits, & il n'y a pas trois ſemaines que j'en ay veu, moy qui vous parle, un effet merveilleux.

D. JUAN.

Et quel?

SGANARELLE.

Il y avoit un homme qui depuis ſix jours eſtoit à l'agonie, on ne ſçavoit plus que luy ordonner, & tous les remedes ne faiſoient rien, on s'aviſa à la fin de luy donner de l'hemetique.

D. JUAN.

Il réchapa, n'eſt-ce pas?

SGANARELLE.

Non, il mourut.

D. JUAN.

L'effet eſt admirable.

SGANARELLE.

Comment? il y avoit ſix jours entiers qu'il ne pouvoit mourir, & cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace?

D. JUAN.

Tu as raiſon.

SGANARELLE.

Mais laiſſons-là la Medecine où vous ne croyez point, & parlons des autres choſes : car cét habit me donne de l'eſprit, & je me ſens en humeur de diſputer contre vous. Vous ſçavez bien que vous me permettez les diſputes, & que vous ne me défendez que les remontrances.

D. JUAN.

Et bien ?

SGANARELLE.

Je veux ſçavoir un peu vos penſées à fonds. Eſt-il poſſible que vous ne croyez point du tout au Ciel ?

D. JUAN.

Laiſſons cela.

SGANARELLE.

C'eſt à dire que non. Et à l'Enfer ?

D. JUAN.

Eh.

SGANARELLE.

Tout de meſme. Et au Diable, s'il vous plaît ?

D. JUAN.

Oüy, oüy.

SGANARELLE.

Auſſi peu. Ne croyez-vous point à l'autre vie ?

D. JUAN.

Ah, ah, ah.

SGANARELLE.

Voila un homme que j'auray bien de la peine à convertir. Et dites-moy un peu, * le Moine bourru, qu'en croyez-vous ? eh.

D. JUAN.

La peſte ſoit du fat.

SGANARELLE.

Et voila ce que je ne puis ſouffrir, car il n'y a rien de plus vrai que le Moine bourru ; & je me ferois pendre pour celuy-là ; mais * encore faut-il croire quelque choſe * dans le monde *. Qu'eſt-ce * donc * que vous croyez ?

D. JUAN.

Ce que je croy ?

SGANARELLE.

Oüy.

D. JUAN.

Je croy que deux & deux ſont quatre, Sganarelle, & que quatre & quatre ſont huit.

SGANARELLE.

La belle croyance, * & les beaux Articles de Foi * que voilà ! voſtre religion, à ce que je vois, eſt donc l'Arithmetique ? il faut avoüer qu'il ſe met d'étranges folies dans la teſte des hommes, & que pour avoir bien eſtudié, on eſt bien moins ſage le plus ſouvent. Pour moy, Monſieur, je n'ay point eſtudié comme vous, Dieu mercy, & perſonne ne ſçauroit ſe vanter de m'avoir jamais rien appris ; mais avec mon petit ſens, mon petit jugement, je voy les choſes mieux que tous les livres, & je comprends fort bien que ce monde que nous voyons, n'eſt pas un champignon qui ſoit venu tout ſeul en une nuit. Je voudrois bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces Rochers, cette Terre, & ce Ciel que voila là-haut, & ſi tout

cela s'eſt baſty de luy-meſme? Vous voila vous, par exemple, vous eſtes là; eſt-ce que vous vous eſtes fait tout ſeul, & n'a-t-il pas falu que voſtre pere ait engroſſé voſtre mere pour vous faire? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme eſt compoſée, ſans admirer de quelle façon cela eſt agencé l'un dans l'autre, ces nerfs, ces os, ces veines, ces arteres, ces... ce poumon, ce cœur, ce foye, & tous ces autres ingrediens qui ſont là, & qui... Oh dame, interrompez-moy donc ſi vous voulez, je ne ſçaurois diſputer ſi l'on ne m'interrompt, vous vous taiſez exprés, & me laiſſez parler par belle malice.

D. JUAN.

J'attends que ton raiſonnement ſoit finy.

SGANARELLE.

Mon raiſonnement eſt qu'il y a quelque choſe d'admirable dans l'homme, quoy que vous puiſſiez dire, que tous les Sçavans ne ſçauroient expliquer. Cela n'eſt-il pas merveilleux que me voila icy, & que j'aye quelque choſe dans la teſte qui penſe cent choſes differentes en un moment, & fait de mon corps tout ce qu'elle veut? Je veux fraper des mains, hauſſer le bras, lever les yeux au Ciel, baiſſer la teſte, remuer les pieds, aller à droit, à gauche, en avant, en arriere, tourner...

Il ſe laiſſe tomber en tournant.

D. JUAN.

Bon, voila ton raiſonnement qui a le nez caſſé.

SGANARELLE.

Morbleu, je ſuis bien ſot de m'amuſer à raiſon-

ner avec vous. Croyez ce que vous voudrez, il m'importe bien que vous ſoyez damné.

D. JUAN.

Mais tout en raiſonnant, je croy que nous ſommes égarez, appelle un peu cét homme que voila là-bas pour luy demander le chemin.

SGANARELLE.

Hola ho, l'homme, ho, mon compere, ho l'amy, un petit mot, s'il vous plaiſt.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE.

SGANARELLE.

Enſeignez-nous un peu le chemin qui meine à la Ville.

LE PAUVRE.

Vous n'avez qu'à ſuivre cette route, Meſſieurs, & détourner à main droite quand vous ſerez au bout de la foreſt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir ſur vos gardes, & que, depuis quelque temps il y a des voleurs icy autour.

D. JUAN.

Je te ſuis bien obligé, mon amy, & je te rends grace de tout mon cœur.

LE PAUVRE.

Si vous vouliez, Monſieur, me ſecourir de quelque aumoſne?

D. JUAN.

Ah, ah, ton avis eſt intereſſé, à ce que je voy.

LE PAUVRE.

Je ſuis un pauvre homme, Monſieur, retiré tout ſeul dans ce bois depuis dix ans, & je ne manqueray pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute ſorte de biens.

D. JUAN.

Eh, prie-le qu'il te donne un habit, ſans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE.

Vous ne connoiſſez pas Monſieur, bon homme, il ne croit qu'en deux & deux ſont quatre, & en quatre & quatre ſont huit.

D. JUAN.

Quelle eſt ton occupation parmy ces arbres?

LE PAUVRE.

De prier le Ciel tout le jour pour la proſperité des gens de bien qui me donnent quelque choſe.

D. JUAN.

Il ne ſe peut donc pas que tu ne ſois bien à ton aiſe.

LE PAUVRE.

Helas, Monſieur, je ſuis dans la plus grande neceſſité du monde.

D. JUAN.

Tu te moques; un homme qui prie le Ciel tout le jour, ne peut pas manquer d'eſtre bien dans ſes affaires.

LE PAUVRE.

Je vous aſſure, Monſieur, que le plus ſouvent je

n'ay pas un morceau de pain à mettre ſous les dents.

D. JUAN.

* Voila qui eſt étrange, & tu es bien mal reconnu de tes ſoins, ah ah, je m'en vais te donner un Loüis d'or tout à l'heure pourveu que tu veüilles jurer.

LE PAUVRE.

Ah, Monſieur, voudriez-vous que je commiſſe un tel péché!

D. JUAN.

Tu n'as qu'à voir ſi tu veux gagner un Loüis d'or ou non, en voici un que je te donne ſi tu jures, tiens il faut jurer.

LE PAUVRE.

Monſieur.

D. JUAN.

A moins de cela tu ne l'auras pas.

SGANARELLE.

Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.

D. JUAN.

Prens, le voila, prens, te dis-je, mais jure donc.

LE PAUVRE.

Non Monſieur, j'aime mieux mourir de faim.

D. JUAN.

Va, va, * je te le donne pour l'amour de l'humanité. Mais que voy-je là? un homme attaqué par trois autres? la partie eſt trop inégale, & je ne dois pas ſouffrir cette lâcheté.

SCENE III.

D. JUAN, D. CARLOS, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Mon Maître eſt un vray enragé d'aller ſe preſenter à un peril qui ne le cherche pas, mais, ma foy, le ſecours a ſervy, & les deux ont fait fuir les trois.

D. CARLOS *l'épée à la main.*

On voit par la fuite de ces voleurs de quel ſecours eſt voſtre bras, ſouffrez, Monſieur, que je vous rende grace d'une action ſi genereuſe, & que...

D. JUAN *revenant l'épée à la main.*

Je n'ay rien fait, Monſieur, que vous n'euſſiez fait en ma place. Noſtre propre honneur eſt intereſſé dans de pareilles avantures, & l'action de ces coquins eſtoit ſi lâche, que c'euſt eſté y prendre part que de ne s'y pas oppoſer; mais par quelle rencontre vous eſtes-vous trouvé entre leurs mains?

D. CARLOS.

Je m'eſtois par hazard égaré d'un Frere, & de tous ceux de noſtre ſuite, & comme je cherchois à les rejoindre, j'ay fait rencontre de ces voleurs, qui d'abord ont tué mon cheval, & qui ſans voſtre valeur en auroient fait autant de moy.

D. JUAN.

Voſtre deſſein eſt-il d'aller du coſté de la Ville?

D. CARLOS.

Oüy, mais ſans y vouloir entrer, & nous nous voyons obligez mon frere & moy à tenir la campagne pour une de ces fâcheuſes affaires qui reduiſent les Gentilshommes à ſe ſacrifier eux & leur famille à la ſeverité de leur honneur, puis qu'enfin le plus doux ſuccez en eſt toûjours funeſte, & que ſi l'on ne quite pas la vie, on eſt contraint de quiter le Royaume; & c'eſt en quoy je trouve la condition d'un Gentilhomme malheureuſe, de ne pouvoir point s'aſſurer ſur toute la prudence & toute l'honneſteté de ſa conduite, d'eſtre aſſervy par les Loix de l'honneur au déreglement de la conduite d'autruy, & de voir ſa vie, ſon repos, & ſes biens dépendre de la fantaiſie du premier temeraire, qui s'aviſera de luy faire une de ces injures pour qui un honneſte homme doit perir.

D. JUAN.

On a cét avantage qu'on fait courir le meſme riſque, & paſſer mal auſſi le temps à ceux qui prennent fantaiſie de nous venir faire une offenſe de gayeté de cœur. Mais ne ſeroit-ce point une indiſcretion que de vous demander quelle peut eſtre voſtre affaire?

D. CARLOS.

La choſe en eſt aux termes de n'en plus faire de ſecret, & lors que l'injure a une fois éclaté, noſtre honneur ne va point à vouloir cacher noſtre honte, mais à faire éclater noſtre vangeance, & à publier meſme le deſſein que nous en avons. Ainſi, Monſieur, je ne feindray point de vous dire que l'offenſe que nous cherchons à vanger, eſt une

ſœur ſeduite & enlevée d'un Convent, & que l'Auteur de cette offence eſt un D. Juan Tenorio, fils de D. Loüis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, & nous l'avons ſuivy ce matin ſur le rapport d'un valet, qui nous a dit qu'il ſortoit à cheval accompagné de quatre ou cinq, & qu'il avoit pris le long de cette coſte, mais tous nos ſoins ont eſté inutiles, & nous n'avons pû découvrir ce qu'il eſt devenu.

D. JUAN.

Le connoiſſez-vous, Monſieur, ce D. Juan dont vous parlez?

D. CARLOS.

Non, quant à moy. Je ne l'ay jamais veu, & je l'ay ſeulement oüy dépeindre à mon frere, mais la Renommée n'en dit pas force bien, & c'eſt un homme dont la vie...

D. JUAN.

Arreſtez, Monſieur, s'il vous plaiſt, il eſt un peu de mes amis, & ce ſeroit à moy une eſpece de lâcheté que d'en oüir dire du mal.

D. CARLOS.

Pour l'amour de vous, Monſieur, je n'en diray rien du tout, & c'eſt bien la moindre choſe que je vous doive, aprés m'avoir ſauvé la vie, que de me taire devant vous d'une perſonne que vous connoiſſez, lors que je ne puis en parler ſans en dire du mal: mais quelque amy que vous luy ſoyez, j'oſe eſperer que vous n'approuverez pas ſon action, & ne trouverez pas eſtrange que nous cherchions d'en prendre la vengeance.

D. JUAN.

Au contraire, je vous y veux ſervir, & vous épargner des ſoins inutiles ; je ſuis amy de D. Juan, je ne puis pas m'en empeſcher, mais il n'eſt pas raiſonnable qu'il offence impunément des Gentils-hommes, & je m'engage à vous faire faire raiſon par luy.

D. CARLOS.

Et quelle raiſon peut-on faire à ces ſortes d'injures ?

D. JUAN.

Toute celle que voſtre honneur peut ſouhaiter, & ſans vous donner la peine de chercher D. Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez, & quand il vous plaira.

D. CARLOS.

Cét eſpoir eſt bien doux, Monſieur, à des cœurs offencez ; mais aprés ce que je vous dois, ce me ſeroit une trop ſenſible douleur, que vous fuſſiez de la partie.

D. JUAN.

Je ſuis ſi attaché à D. Juan, qu'il ne ſçauroit ſe battre que je ne me batte auſſi : mais enfin j'en répons comme de moy-meſme, & vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paroiſſe, & vous donne ſatisfaction.

D. CARLOS.

Que ma deſtinée eſt cruelle ! faut-il que je vous doive la vie, & que D. Juan ſoit de vos amis ?

SCENE IV.

D. ALONSE, & TROIS SUIVANS, D. CARLOS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. ALONSE.

Faites boire là mes chevaux, & qu'on les amene aprés nous, je veux un peu marcher à pied. O Ciel, que vois-je icy ? Quoy, mon frere, vous voila avec noſtre Ennemy mortel ?

D. CARLOS.

Noſtre Ennemy mortel ?

D. JUAN *ſe reculant trois pas & mettant fierement la main ſur la garde de ſon épée.*

Oüy, je ſuis D. Juan moy-meſme, & l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiſer mon nom.

D. ALONSE.

Ah, traître, il faut que tu periſſes, &...

D. CARLOS.

Ah, mon frere, arreſtez, je luy ſuis redevable de la vie, & ſans le ſecours de ſon bras, j'aurois eſté tué par des voleurs que j'ay trouvez.

D. ALONSE.

Et voulez-vous que cette conſideration empeſche noſtre vengeance ? tous les ſervices que nous rend une main ennemie, ne ſont d'aucun merite pour engager noſtre ame, & s'il faut meſurer l'obligation à l'injure, voſtre reconnoiſſance mon frere

eſt icy ridicule; & comme l'honneur eſt infiniment plus precieux que la vie, c'eſt ne devoir rien proprement, que d'eſtre redevable de la vie à qui nous a oſté l'honneur.

D. CARLOS.

Je ſçay la difference, mon frere, qu'un Gentilhomme doit toûjours mettre entre l'un & l'autre, & la reconnoiſſance de l'obligation n'efface point en moy le reſſentiment de l'injure : mais ſouffrez que je luy rende icy ce qu'il m'a preſté, que je m'acquitte ſur le champ de la vie que je luy dois par un delay de noſtre vengeance, & luy laiſſe la liberté de joüir durant quelques jours du fruit de ſon bienfait.

D. ALONSE.

Non, non, c'eſt hazarder noſtre vengeance que de la reculer, & l'occaſion de la prendre peut ne plus revenir. Le Ciel nous l'offre icy, c'eſt à nous d'en profiter. Lors que l'honneur eſt bleſſé mortellement, on ne doit point ſonger à garder aucunes meſures, & ſi vous repugnez à preſter vôtre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer, & laiſſer à ma main la gloire d'un tel ſacrifice.

D. CARLOS.

De grace, mon frere...

D. ALONSE.

Tous ces diſcours ſont ſuperflus; il faut qu'il meure.

D. CARLOS.

Arreſtez-vous, dis-je, mon frere, je ne ſouffriray point du tout qu'on attaque ſes jours, & je jure le Ciel que je le défendray icy contre qui que ce ſoit,

& je ſçauray luy faire un rempart de cette meſme vie qu'il a ſauvée, & pour adreſſer vos coups, il faudra que vous me perciez.

D. ALONSE.

Quoy vous prenez le party de noſtre Ennemy contre moy, & loin d'eſtre ſaiſi à ſon aſpect des meſmes tranſports que je ſens, vous faites voir pour luy des ſentimens pleins de douceur?

D. CARLOS.

Mon frere, montrons de la moderation dans une action legitime, & ne vangeons point noſtre honneur avec cét emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous ſoyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, & qui ſe porte aux choſes par une pure deliberation de noſtre raiſon, & non point par le mouvement d'une aveugle colere. Je ne veux point, mon frere, demeurer redevable à mon Ennemy, je luy ay une obligation dont il faut que je m'acquite avant toute choſe. Noſtre vangeance pour eſtre differée n'en ſera pas moins éclatante; au contraire, elle en tirera de l'avantage, & cette occaſion de l'avoir pû prendre, la fera paroiſtre plus juſte aux yeux de tout le monde.

D. ALONSE.

O l'étrange foibleſſe, & l'aveuglement effroyable, d'hazarder ainſi les intereſts de ſon honneur pour la ridicule penſée d'une obligation chimerique!

D. CARLOS.

Non, mon frere, ne vous mettez pas en peine; ſi je fais une faute, je ſçauray bien la reparer.

& je me charge de tout le ſoin de noſtre honneur, je ſçay à quoy il nous oblige, & cette ſuſpenſion d'un jour que ma reconnoiſſance luy demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ay de le ſatisfaire. D. Juan, vous voyez que j'ay ſoin de vous rendre le bien que j'ay receu de vous, & vous devez par là juger du reſte, croire que je m'acquite avec meſme chaleur de ce que je dois, & que je ne feray pas moins exact à vous payer l'injure que le bien-fait. Je ne veux point vous obliger icy à expliquer vos ſentimens, & je vous donne la liberté de penſer à loiſir aux reſolutions que vous avez à prendre. Vous connoiſſez aſſez la grandeur de l'offence que vous nous avez faite, & je vous fais juge vous meſme des reparations qu'elle demande. Il eſt des moyens doux pour nous ſatisfaire; il en eſt de violens & de ſanglans; mais enfin, quelque choix que vous faſſiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raiſon par D. Juan, ſongez à me la faire, je vous prie, & vous reſſouvenez que hors d'icy je ne dois plus qu'à mon honneur.

D. JUAN.

Je n'ay rien exigé de vous, & vous tiendray ce que j'ay promis.

D. CARLOS.

Allons, mon frere, un moment de douceur ne fait aucune injure à la ſeverité de noſtre devoir.

SCENE V.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Hola, hé, Sganarelle.

SGANARELLE.

Plaiſt-il?

D. JUAN.

Comment, coquin, tu fuis quand on m'attaque?

SGANARELLE.

Pardonnez-moy, Monſieur, je viens ſeulement d'icy prés, je croy que cét habit eſt purgatif, & que c'eſt prendre medecine que de le porter.

D. JUAN.

Peſte ſoit l'inſolent, couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honneſte, ſçais-tu bien qui eſt celuy à qui j'ay ſauvé la vie?

SGANARELLE.

Moy? non.

D. JUAN.

C'eſt un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un...

D. JUAN.

Il eſt aſſez honneſte homme, il en a bien uſé, & j'ay regret d'avoir démêlé avec luy.

SGANARELLE.

Il vous ſeroit aiſé de pacifier toutes choſes.

D. JUAN.

Oüy, mais ma paſſion eſt uſée pour D. Elvire,

& l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le ſçais, & je ne ſçaurois me reſoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ay dit vingt fois, j'ay une pente naturelle à me laiſſer aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur eſt à toutes les belles, & c'eſt à elles à le prendre tour à tour, & à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel eſt le ſuperbe Edifice que je vois entre ces arbres?

SGANARELLE.

Vous ne le ſçavez pas?

D. JUAN.

Non vraiment.

SGANARELLE.

Bon, c'eſt le Tombeau que le Commandeur faiſoit faire lors que vous le tuaſtes.

D. JUAN.

Ah, tu as raiſon, je ne ſçavois pas que c'eſtoit de ce coſté-cy qu'il eſtoit. Tout le monde m'a dit des merveilles de cét ouvrage, auſſi bien que de la ſtatuë du Commandeur, & j'ay envie de l'aller voir.

SGANARELLE.

Monſieur, n'allez point là.

D. JUAN.

Pourquoy?

SGANARELLE.

Cela n'eſt pas civil d'aller voir un homme que vous avez tué.

D. JUAN.

Au contraire, c'eſt une viſite dont je luy veux

faire civilité, & qu'il doit recevoir de bonne grace, s'il eſt galant homme, allons, entrons dedans.

Le Tombeau s'ouvre, où l'on voit un ſuperbe Mauſolée, & la Statuë du Commandeur.

SGANARELLE.

Ah, que cela eſt beau! les belles Statuës! le beau marbre! les beaux pilliers! ah, que cela eſt beau, qu'en dites-vous, Monſieur?

D. JUAN.

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort, & ce que je trouve admirable, c'eſt qu'un homme qui s'eſt paſſé durant ſa vie d'une aſſez ſimple demeure, en veüille avoir une ſi magnifique pour quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE.

Voicy la Statuë du Commandeur.

D. JUAN.

Parbleu, le voila bon avec ſon habit d'Empereur Romain.

SGANARELLE.

Ma foy, Monſieur, voila qui eſt bien fait. Il ſemble qu'il eſt en vie, & qu'il s'en va parler. Il jette des regards ſur nous qui me feroient peur ſi j'eſtois tout ſeul, & je penſe qu'il ne prend pas plaiſir de nous voir.

D. JUAN.

Il auroit tort, & ce ſeroit mal recevoir l'honneur que je luy fais. Demande-luy s'il veut venir ſouper avec moy.

SGANARELLE.

C'eſt une choſe dont il n'a pas beſoin, je croy.

D. JUAN.

Demande-luy, te dis-je.

SGANARELLE.

Vous moquez-vous? Ce ſeroit eſtre fou que d'aller parler à une Statuë.

D. JUAN.

Fais ce que je te dis.

SGANARELLE.

Quelle bizarrerie! Seigneur Commandeur... je ry de ma ſottiſe, mais c'eſt mon Maître qui me la fait faire. Seigneur Commandeur, mon Maître D. Juan vous demande ſi vous voulez luy faire l'honneur de venir ſouper avec luy. *La Statuë baiſſe la teſte.* Ha!

D. JUAN.

Qu'eſt-ce? qu'as-tu, dy donc, veux-tu parler?

SGANARELLE *fait le meſme ſigne que luy a fait la Statuë, & baiſſe la teſte.*

La Statuë...

D. JUAN.

Et bien, que veux-tu dire, traiſtre?

SGANARELLE.

Je vous dis que la Statuë...

D. JUAN.

Et bien, la Statuë? je t'aſſomme ſi tu ne parles.

SGANARELLE.

La Statuë m'a fait ſigne.

D. JUAN.

La peſte le coquin.

SGANARELLE.

Elle m'a fait ſigne, vous dis-je, il n'eſt rien de plus vray. Allez-vous en luy parler vous-meſme pour voir; peut-eſtre...

D. JUAN.

Viens, Maraut, viens, je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie, prends garde. Le Seigneur Commandeur voudroit-il venir ſouper avec moy?

La Statuë baiſſe encore la teſte.

SGANARELLE.

Je ne voudrois pas en tenir dix piſtolles. Et bien, Monſieur?

D. JUAN.

Allons, ſortons d'icy.

SGANARELLE.

Voila de mes eſprits forts qui ne veulent rien croire.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Quoy qu'il en ſoit, laiſſons cela, c'eſt une bagatelle, & nous pouvons avoir eſté trompez par un faux jour, ou ſurpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la veuë.

SGANARELLE.

Eh, Monſieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons veu des yeux que voila. Il n'eſt rien de plus veritable que ce ſigne de teſte, & je ne doute point que le Ciel ſcandalizé de voſtre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre, & pour vous retirer de...

D. JUAN.

Ecoute. Si tu m'importunes davantage de tes ſottes moralitez, ſi tu me dis encore le moindre mot là-deſſus, je vais appeller quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre, & te roüer de mille coups. M'entens-tu bien?

SGANARELLE.

Fort bien, Monſieur, le mieux du monde, vous vous expliquez clairement, c'eſt ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher de détours, vous dites les choſes avec une netteté admirable.

D. JUAN.

Allons, qu'on me faſſe ſouper le plûtoſt que l'on pourra, une chaiſe, petit garçon.

SCENE II.

D. JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE.

Monſieur, voila voſtre Marchand, Monſieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE.

Bon, voila ce qu'il nous faut qu'un compliment de creancier. De quoy s'aviſe-t-il de nous venir demander de l'argent, & que ne luy diſois-tu que Monſieur n'y eſt pas?

LA VIOLETTE.

Il y a trois quarts d'heure que je luy dis, mais il ne veut pas le croire, & s'eſt aſſis là-dedans pour attendre.

SGANARELLE.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

D. JUAN.

Non, au contraire, faites-le entrer, c'eſt une

fort mauvaiſe politique que de ſe faire celer aux creanciers. Il eſt bon de les payer de quelque choſe, & j'ay le ſecret de les renvoyer ſatisfaits ſans leur donner un double.

SCENE III.

D. JUAN, Mr DIMANCHE, SGANARELLE, SUITE.

D. JUAN *faiſant de grandes civilitez.*

Ah, Monſieur Dimanche, approchez. Que je ſuis ravy de vous voir, & que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avois donné ordre qu'on ne me fiſt parler perſonne, mais cét ordre n'eſt pas pour vous, & vous eſtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moy.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je vous ſuis fort obligé.

D. JUAN *parlant à ſes Laquais.*

Parbleu, coquins, je vous apprendray à laiſſer Monſieur Dimanche dans une antichambre, & je vous feray connoiſtre les gens.

M. DIMANCHE.

Monſieur, cela n'eſt rien.

D. JUAN.

Comment? vous dire que je n'y ſuis pas, à Monſieur Dimanche, au meilleur de mes amis?

M. DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis voſtre ſerviteur. J'eſtois venu...

D. JUAN.

Allons, viſte, un ſiege pour Monſieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis bien comme cela.

D. JUAN.

Point, point, je veux que vous ſoyez aſſis contre moy.

M. DIMANCHE.

Cela n'eſt point neceſſaire.

D. JUAN.

Oſtez ce pliant, & apportez un fauteüil.

M. DIMANCHE.

Monſieur, vous vous moquez, &...

D. JUAN.

Non, non, je ſçay ce que je vous doy, & je ne veux point qu'on mette de difference entre nous deux.

M. DIMANCHE.

Monſieur...

D. JUAN.

Allons, aſſeyez-vous.

M. DIMANCHE.

Il n'eſt pas beſoin, Monſieur, & je n'ay qu'un mot à vous dire. J'eſtois...

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Non, Monſieur, je ſuis bien, je viens pour...

D. JUAN.

Non, je ne vous écoute point ſi vous n'eſtes aſſis.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je fais ce que vous voulez. Je...

D. JUAN.

Parbleu, Monſieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oüy, Monſieur, pour vous rendre ſervice. Je ſuis venu...

D. JUAN.

Vous avez un fonds de ſanté admirable, des levres fraiſches, un teint vermeil, & des yeux vifs.

M. DIMANCHE.

Je voudrois bien...

D. JUAN.

Comment ſe porte Madame Dimanche, voſtre Epouſe?

M. DIMANCHE.

Fort bien, Monſieur, Dieu mercy.

D. JUAN.

C'eſt une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle eſt voſtre ſervante, Monſieur. Je venois...

D. JUAN.

Et voſtre petite fille Claudine, comment ſe porte-t-elle?

M. DIMANCHE.

Le mieux du monde.

D. JUAN.

La jolie petite fille que c'eſt! je l'aime de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

C'eſt trop d'honneur que vous luy faites, Monſieur. Je vous...

D. JUAN.

Et le petit Colin, fait-il toûjours bien du bruit avec ſon tambour?

M. DIMANCHE.

Toûjours de meſme, Monſieur. Je...

D. JUAN.

Et voſtre petit chien Bruſquet? gronde-t-il toûjours auſſi fort, & mord-il toûjours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

M. DIMANCHE.

Plus que jamais, Monſieur, & nous ne ſçaurions en chevir.

D. JUAN.

Ne vous eſtonnez pas ſi je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intereſt.

M. DIMANCHE.

Nous vous ſommes, Monſieur, infiniment obligez. Je...

D. JUAN *luy tendant la main.*

Touchez donc là, Monſieur Dimanche. Eſtes-vous bien de mes amis?

M. DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis voſtre ſerviteur.

D. JUAN.

Parbleu, je ſuis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous m'honorez trop. Je...

D. JUAN.

Il n'y a rien que je ne fiſſe pour vous.

M. DIMANCHE.

Monſieur, vous avez trop de bonté pour moy.

D. JUAN.

Et cela ſans intereſt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE.

Je n'ay point merité cette grace aſſurément, mais, Monſieur...

D. JUAN.

Oh, ça, Monſieur Dimanche, ſans façon, voulez-vous ſouper avec moy?

M. DIMANCHE.

Non, Monſieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

D. JUAN *ſe levant.*

Allons, viſte un flambeau pour conduire Monſieur Dimanche, & que quatre ou cinq de mes gens prennent des mouſquetons pour l'eſcorter.

M. DIMANCHE *ſe levant de meſme.*

Monſieur, il n'eſt pas neceſſaire, & je m'en iray bien tout ſeul. Mais...

Sganarelle oſte les ſieges promptement.

D. JUAN.

Comment? je veux qu'on vous eſcorte, & je m'intereſſe trop à voſtre perſonne, je ſuis voſtre ſerviteur, & de plus voſtre debiteur.

M. DIMANCHE.

Ah, Monſieur...

D. JUAN.

C'eſt une choſe que je ne cache pas, & je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE.

Si...

D. JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduiſe?

M. DIMANCHE.

Ah, Monſieur, vous vous moquez. Monſieur...

D. JUAN.

Embraſſez-moy donc, s'il vous plaiſt, je vous prie encore une fois d'eſtre perſuadé que je ſuis tout à vous, & qu'il n'y a rien au monde que je ne faſſe pour voſtre ſervice.

Il ſort.

SGANARELLE.

Il faut avoüer que vous avez en Monſieur un homme qui vous aime bien.

M. DIMANCHE.

Il eſt vray, il me fait tant de civilitez & tant de complimens que je ne ſçaurois jamais luy demander de l'argent.

SGANARELLE.

Je vous aſſure que toute ſa maiſon periroit pour vous, & je voudrois qu'il vous arrivaſt quelque choſe, que quelqu'un s'aviſaſt de vous donner des coups de baſton, vous verriez de quelle maniere...

M. DIMANCHE.

Je le croy, mais, Sganarelle, je vous prie de luy dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE.

Oh, ne vous mettez pas en peine. Il vous payera le mieux du monde.

M. DIMANCHE.

Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque choſe en voſtre particulier.

SGANARELLE.

Fy, ne parlez pas de cela.

M. DIMANCHE.

Comment? Je...

SGANARELLE.

Ne ſçais-je pas bien que je vous dois?

M. DIMANCHE.

Oüy, mais.

SGANARELLE.

Allons, Monſieur Dimanche, je vais vous éclairer.

M. DIMANCHE.

Mais, mon argent...

SGANARELLE *prenant Monſieur Dimanche par le bras.*

Vous moquez-vous?

M. DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE *le tirant.*

Eh.

M. DIMANCHE.

J'entends...

SGANARELLE *le pouſſant.*

Bagatelles.

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE *le pouſſant.*

Fy.

M. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE *le pouſſant tout à fait hors du Theatre.*

Fy, vous dis-je.

SCENE IV.

D. LOUIS, D. JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE.

Monſieur, voila Monſieur voſtre pere.

D. JUAN.

Ah, me voicy bien, il me falloit cette viſite pour me faire enrager.

D. LOUIS.

Je vois bien que je vous embaraſſe, & que vous vous paſſeriez fort aiſement de ma venuë. A dire vray, nous nous incommodons eſtrangement l'un & l'autre, & ſi vous eſtes las de me voir, je ſuis bien las auſſi de vos déportemens. Helas, que nous ſçavons peu ce que nous faiſons, quand nous ne laiſſons pas au Ciel le ſoin des choſes qu'il nous faut, quand nous voulons eſtre plus aviſez que luy, & que nous venons à l'importuner par nos ſouhaits aveugles, & nos demandes inconſiderées! J'ay ſouhaité un fils avec des ardeurs nompareilles, je l'ay demandé ſans relaſche avec des tranſports incroyables, & ce fils que j'obtiens,

en fatiguant le Ciel de vœux, eſt le chagrin & le ſupplice de cette vie meſme dont je croyois qu'il devoit eſtre la joye & la conſolation. De quel œil, à voſtre avis, penſez-vous que je puiſſe voir cét amas d'actions indignes dont on a peine aux yeux du monde d'adoucir le mauvais viſage, cette ſuite continuelle de méchantes affaires, qui nous reduiſent à toutes heures à laſſer les bontez du Souverain, & qui ont épuiſé auprés de luy le merite de mes ſervices, & le credit de mes amis? ah, quelle baſſeſſe eſt la voſtre! ne rougiſſez-vous point de meriter ſi peu voſtre naiſſance? eſtes-vous en droit, dites-moy, d'en tirer quelque vanité? Et qu'avez-vous fait dans le monde pour eſtre Gentilhomme? croyez-vous qu'il ſuffiſe d'en porter le nom & les armes, & que ce nous ſoit une gloire d'eſtre ſorty d'un ſang noble, lors que nous vivons en infames? non, non, la naiſſance n'eſt rien où la vertu n'eſt pas. Auſſi nous n'avons part à la gloire de nos Anceſtres, qu'autant que nous nous efforçons de leur reſſembler, & cét éclat de leurs actions qu'ils répandent ſur nous, nous impoſe un engagement de leur faire le meſme honneur, de ſuivre les pas qu'ils nous tracent, & de ne point degenerer de leurs vertus, ſi nous voulons eſtre eſtimez leurs veritables deſcendans. Ainſi vous deſcendez en vain des Ayeux dont vous eſtes né, ils vous deſavoüent pour leur ſang, & tout ce qu'ils ont fait d'illuſtre ne vous donne aucun avantage, au contraire, l'éclat n'en rejallit ſur vous qu'à voſtre deshonneur, & leur gloire eſt un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la

honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un Gentilhomme qui vit mal, eſt un monſtre dans la nature, que la vertu eſt le premier titre de Nobleſſe, que je regarde bien moins au nom qu'on ſigne, qu'aux actions qu'on fait, & que je ferois plus d'eſtat du fils d'un Crocheteur, qui ſeroit honneſte homme, que du fils d'un Monarque qui vivroit comme vous.

D. JUAN.

Monſieur, ſi vous eſtiez aſſis, vous en ſeriez mieux pour parler.

D. LOUIS.

Non, inſolent, je ne veux point m'aſſeoir, ny parler davantage, & je vois bien que toutes mes paroles ne font rien ſur ton ame; mais ſçache, fils indigne, que la tendreſſe paternelle eſt pouſſée à bout par tes actions, que je sçauray, pluſtoſt que tu ne penſes, mettre une borne à tes dereglemens, prevenir ſur toy le courroux du Ciel, & laver par ta punition la honte de t'avoir fait naiſtre.

Il ſort.

SCENE V.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Eh, mourez le plûtoſt que vous pourrez, c'eſt le mieux que vous puiſſiez faire. Il faut que chacun ait ſon tour, & j'enrage de voir des peres qui viveht autant que leurs fils.

Il ſe met dans ſon fauteüil.

SGANARELLE.

Ah! Monſieur, vous avez tort.

D. JUAN.

J'ay tort?

SGANARELLE.

Monſieur.

D. JUAN *ſe leve de ſon ſiege.*

J'ay tort?

SGANARELLE.

Oüy, Monſieur, vous avez tort d'avoir ſouffert ce qu'il vous a dit, & vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien veu de plus impertinent? un pere venir faire des remontrances à ſon fils, & luy dire de corriger ſes actions, de ſe reſſouvenir de ſa naiſſance, de mener une vie d'honneſte homme, & cent autres ſottiſes de pareille nature. Cela ſe peut-il ſouffrir à un homme comme vous, qui ſçavez comme il faut vivre? J'admire voſtre patience, & ſi j'avois eſté en voſtre place, je l'aurois envoyé promener. O complaiſance maudite, à quoy me reduis-tu?

D. JUAN.

Me fera-t-on ſouper bien-toſt?

SCENE VI.

D. JUAN, D. ELVIRE, RAGOTIN, SGANARELLE.

RAGOTIN.

Monſieur, voicy une Dame voilée qui vient vous parler.

D. JUAN.

Que pourroit-ce eſtre?

SGANARELLE.

Il faut voir.

D. ELVIRE.

Ne ſoyez point ſurpris, D. Juan, de me voir à cette heure & dans cét équipage. C'eſt un motif preſſant qui m'oblige à cette viſite, & ce que j'ay à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point icy pleine de ce couroux que j'ay tantoſt fait éclater, & vous me voyez bien changée de ce que j'eſtois ce matin. Ce n'eſt plus cette D. Elvire qui faiſoit des vœux contre vous, & dont l'ame irritée ne jettoit que menaces, & ne reſpiroit que vangeance. Le Ciel a banny de mon ame toutes ces indignes ardeurs que je ſentois pour vous, tous ces tranſports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportemens d'un amour terreſtre & groſſier, & il n'a laiſſé dans mon cœur pour vous qu'une flâme épurée de tout le commerce des ſens, une tendreſſe toute ſainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour ſoy, & ne ſe met en peine que de voſtre intereſt.

D. JUAN *à Sganarelle.*

Tu pleures, je penſe.

SGANARELLE.

Pardonnez-moy.

D. ELVIRE.

C'eſt ce parfait & pur amour qui me conduit icy pour voſtre bien, pour vous faire part d'un avis du Ciel, & tâcher de vous retirer du precipice où vous

courez. Oüy, D. Juan, je ſçay tous les déreglemens de voſtre vie, & ce meſme Ciel qui m'a touché le cœur, & fait jetter les yeux ſur les égaremens de ma conduite, m'a inſpiré de vous venir trouver, & de vous dire de ſa part que vos offences ont épuiſé ſa miſericorde, que ſa colere redoutable eſt preſte de tomber ſur vous, qu'il eſt en vous de l'éviter par un prompt repentir, & que peut-eſtre vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir ſouſtraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moy, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je ſuis revenuë, graces au Ciel, de toutes mes foles penſées, ma retraite eſt reſoluë, & je ne demande qu'aſſez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ay faite, & meriter par une auſtere penitence le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les tranſports d'une paſſion condamnable; mais dans cette retraite, j'aurois une douleur extrême qu'une perſonne que j'ay cherie tendrement, devint un exemple funeſte de la Juſtice du Ciel, & ce me ſera une joye incroyable, ſi je puis vous porter à détourner de deſſus voſtre teſte, l'épouvantable coup qui vous menace. De grace, D. Juan, accordez-moy pour derniere faveur cette douce conſolation, ne me refuſez point voſtre ſalut, que je vous demande avec larmes, & ſi vous n'eſtes point touché de voſtre intereſt, ſoyez-le au moins de mes prieres, & m'épargnez le cruel déplaiſir de vous voir condamner à des ſupplices eternels.

SGANARELLE.

Pauvre femme!

D. ELVIRE.

Je vous ay aimé avec une tendreſſe extréme, rien au monde ne m'a eſté ſi cher que vous, j'ay oublié mon devoir pour vous, j'ay fait toutes choſes pour vous, & toute la recompenſe que je vous en demande, c'eſt de corriger voſtre vie, & de prevenir voſtre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moy. Encore une fois, D. Juan, je vous le demande avec larmes, & ſi ce n'eſt aſſez des larmes d'une perſonne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui eſt le plus capable de vous toucher.

SGANARELLE.

Cœur de tigre!

D. ELVIRE.

Je m'en vais aprés ce diſcours, & voila tout ce que j'avois à vous dire.

D. JUAN.

Madame, il eſt tard, demeurez icy, on vous y logera le mieux qu'on pourra.

D. ELVIRE.

Non, D. Juan, ne me retenez pas davantage.

D. JUAN.

Madame, vous me ferez plaiſir de demeurer, je vous aſſure.

D. ELVIRE.

Non, vous dis-je, ne perdons point de temps en diſcours ſuperflus, laiſſez-moy viſte aller, ne faites aucune inſtance pour me conduire, & ſongez ſeulement à profiter de mon avis.

SCENE VII.

D. JUAN, SGANARELLE, SUITE.

D. JUAN.

Sçais-tu bien que j'ay encore ſenty quelque peu d'émotion pour elle, que j'ay trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, & que ſon habit negligé, ſon air languiſſant, & ſes larmes ont réveillé en moy quelques petits reſtes d'un feu éteint?

SGANARELLE.

C'eſt à dire que ſes paroles n'ont fait aucun effet ſur vous.

D. JUAN.

Viſte à ſouper

SGANARELLE.

Fort bien.

D. JUAN *ſe mettant à table.*

Sganarelle, il faut ſonger à s'amender pourtant.

SGANARELLE.

Oüy dea.

D. JUAN.

Oüy, ma foy, il faut s'amender, encore vingt ou trente ans de cette vie cy, & puis nous ſongerons à nous.

SGANARELLE.

Oh!

D. JUAN.

Qu'en dis-tu?

SGANARELLE.

Rien, voila le ſoupé.

Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, & le met dans ſa bouche.

D. JUAN.

Il me ſemble que tu as la joüe enflée, qu'eſt-ce que c'eſt? parle donc, qu'as-tu là?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Montre un peu, parbleu c'eſt une fluxion qui luy eſt tombée ſur la joüe, viſte une lâncette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, & cét abcez le pourroit étouffer, attends, voyez comme il eſtoit meur! Ah, coquin que vous eſtes!

SGANARELLE.

Ma foy, Monſieur, je voulois voir ſi voſtre Cuiſinier n'avoit point mis trop de ſel, ou trop de poivre.

D. JUAN.

Allons, mets-toy là, & mange. J'ay affaire de toy quand j'auray ſoupé, tu as faim à ce que je voy.

SGANARELLE *ſe met à table.*

Je le croy bien, Monſieur, je n'ay point mangé depuis ce matin. Taſtez de cela, voila qui eſt le meilleur du monde.

Un laquais oſte les aſſiettes de Sganarelle d'abord qu'il y a deſſus à manger.

Mon aſſiette, mon aſſiette. Tout doux, s'il vous plaiſt. Vertubleu, petit Compere, que vous eſtes habile à donner des aſſiettes nettes; & vous

petit la Violete, que vous ſçavez preſenter à boire à propos.

Pendant qu'un laquais donne à boire à Sganarelle, l'autre laquais oſte encore ſon aſſiette.

D. JUAN.

Qui peut fraper de cette ſorte?

SGANARELLE.

Qui diable nous vient troubler dans noſtre repas?

D. JUAN.

Je veux ſouper en repos au moins, & qu'on ne laiſſe entrer perſonne.

SGANARELLE.

Laiſſez-moy faire, je m'y en vais moy-meſme.

D. JUAN.

Qu'eſt-ce donc? qu'y a-t-il?

SGANARELLE *baiſſant la teſte comme a fait la Statuë.*

Le. . qui eſt là!

D. JUAN.

Allons voir, & montrons que rien ne me ſçauroit ébranler.

SGANARELLE.

Ah, pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu?

SCENE VIII.

D. JUAN, LA STATUE *du Commandeur qui vient ſe mettre à table,* SGANARELLE, SUITE.

D. JUAN.

Une chaiſe & un couvert, viſte donc. *A Sganarelle.* Allons, mets-toy à table.

SGANARELLE.

Monſieur, je n'ay plus faim.

D. JUAN.

Mets-toy là te dis-je. A boire. A la ſanté du Commandeur, je te la porte, Sganarelle. Qu'on luy donne du vin.

SGANARELLE.

Monſieur, je n'ay pas ſoif.

D. JUAN.

Bois & chante ta chanſon pour regaler le Commandeur.

SGANARELLE.

Je ſuis enrumé, Monſieur.

D. JUAN.

Il n'importe, allons. Vous autres, venez, accompagnez ſa voix.

LA STATUE.

D. Juan, c'eſt aſſez, je vous invite à venir demain ſouper avec moy, en aurez-vous le courage?

D. JUAN.

Oüy, j'iray accompagné du ſeul Sganarelle.

SGANARELLE.

Je vous rends grace, il eſt demain jeuſne pour moy.

D. JUAN *à Sganarelle.*

Prends ce flambeau.

LA STATUE.

On n'a pas beſoin de lumiere, quand on eſt conduit par le Ciel.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

Quoy, mon fils, ſeroit-il poſſible que la bonté du Ciel euſt exaucé mes vœux ? Ce que vous me dites eſt-il bien vray ? ne m'abuſez-vous point d'un faux eſpoir, & puis-je prendre quelque aſſurance ſur la nouveauté ſurprenante d'une telle converſion ?

D. JUAN *faiſant l'hipocrite.*

Oüy, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs, je ne ſuis plus le meſme d'hier au ſoir, & le Ciel tout d'un coup a fait en moy un changement qui va ſurprendre tout le monde. Il a touché mon ame, & deſſillé mes yeux, & je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ay eſté, & les deſordres criminels de la vie que j'ay menée. J'en repaſſe dans mon eſprit toutes les abominations, & m'eſtonne comme le Ciel les a pû ſouffrir ſi long-temps, & n'a pas vingt fois ſur ma teſte laiſſé tomber les coups de ſa Juſtice redoutable. Je voy les graces que ſa bonté m'a faites en ne me puniſſant point de mes crimes, & je pretends en

profiter comme je doy, faire éclater aux yeux du monde un ſoudain changement de vie, reparer par là le ſcandale de mes actions paſſées, & m'efforcer d'en obtenir du Ciel une pleine remiſſion: C'eſt à quoy je vais travailler, & je vous prie, Monſieur, de vouloir bien contribuer à ce deſſein, & de m'aider vous meſme à faire choix d'une perſonne qui me ſerve de guide, & ſous la conduite de qui je puiſſe marcher ſeurement dans le chemin où je m'en vais entrer.

D. LOUIS.

Ah, mon fils, que la tendreſſe d'un pere eſt aiſément rappellée, & que les offences d'un fils s'évanoüiſſent viſte au moindre mot de repentir! Je ne me ſouviens plus déja de tous les déplaiſirs que vous m'avez donnez, & tout eſt effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me ſens pas, je l'avoüe, je jette des larmes de joye, tous mes vœux ſont ſatisfaits, & je n'ay plus rien deſormais à demander au Ciel. Embraſſez-moy, mon fils, & perſiſtez, je vous conjure, dans cette loüable penſée. Pour moy, j'en vais tout de ce pas porter l'heureuſe nouvelle à voſtre mere, partager avec elle les doux tranſports du raviſſement où je ſuis, & rendre grace au Ciel des ſaintes reſolutions qu'il a daigné vous inſpirer.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Ah, Monſieur, que j'ay de joye de vous voir converty ! il y a long-temps que j'attendois cela, & voila, grace au Ciel, tous mes ſouhaits accomplis.

D. JUAN.

La peſte, le beneſt.

SGANARELLE.

Comment, le beneſt ?

D. JUAN.

Quoy ? tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, & tu crois que ma bouche eſtoit d'accord avec mon cœur ?

SGANARELLE.

Quoy, ce n'eſt pas... vous ne... voſtre... Oh quel homme ! quel homme ! quel homme !

D. JUAN.

Non, non, je ne ſuis point changé, & mes ſentimens ſont toûjours les meſmes.

SGANARELLE.

Vous ne vous rendez pas à la ſurprenante merveille de cette Statuë mouvante & parlante ?

D. JUAN.

Il y a bien quelque choſe là-dedans que je ne comprends pas, mais quoy que ce puiſſe eſtre, cela

n'eſt pas capable, ny de convaincre mon eſprit, ny d'ébranler mon ame ; & ſi j'ay dit que je voulois corriger ma conduite, & me jetter dans un train de vie exemplaire, c'eſt un deſſein que j'ay formé par pure politique, un ſtratageme utile, une grimace neceſſaire, où je veux me contraindre pour ménager un pere dont j'ay beſoin, & me mettre à couvert du coſté des hommes de cent fâcheuſes avantures qui pourroient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, & je ſuis bien-aiſe d'avoir un témoin du fond de mon ame, & des veritables motifs qui m'obligent à faire les choſes.

SGANARELLE.

Quoy ? vous ne croyez rien du tout, & vous voulez cependant vous eriger en homme de bien ?

D. JUAN.

Et pourquoy non ? il y en a tant d'autres comme moy qui ſe mélent de ce métier, & qui ſe ſervent du meſme maſque pour abuſer le monde.

SGANARELLE.

Ah, quel homme ! quel homme !

D. JUAN.

Il n'y a plus de honte maintenant à cela, l'Hipocriſie eſt un vice à la mode, & tous les vices à la mode paſſent pour vertus, le perſonnage d'homme de bien eſt le meilleur de tous les perſonnages qu'on puiſſe joüer aujourd'hui, & la profeſſion d'Hipocrite a de merveilleux avantages. C'eſt un art de qui l'impoſture eſt toûjours reſpectée, & quoy qu'on la découvre, on n'oſe rien dire contr'elle. Tous les autres vices des hommes ſont expoſez à la cen-

ſure, & chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'Hipocriſie eſt un vice privilegié, qui de ſa main ferme la bouche à tout le monde, & joüit en repos d'une impunité ſouveraine. On lie à force de grimaces une ſocieté étroite avec tous les gens du party; qui en choque un, ſe les attire tous ſur les bras, & ceux que l'on ſçait meſme agir de bonne foy là-deſſus, & que chacun connoiſt pour être veritablement touchez, ceux-là, dis-je, ſont toûjours les dupes des autres, ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, & appuyent aveuglément les ſinges de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connoiſſe, qui par ce ſtratageme ont rhabillé adroitement les deſordres de leur jeuneſſe, qui ſe ſont fait un bouclier du manteau de la religion, & ſous cét habit reſpecté, ont la permiſſion d'eſtre les plus méchans hommes du monde? on a beau ſçavoir leurs intrigues, & les connoiſtre pour ce qu'ils ſont, ils ne laiſſent pas pour cela d'eſtre en credit parmy les gens, & quelque baiſſement de teſte, un ſoûpir mortifié, & deux roulemens d'yeux rajuſtent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'eſt ſous cét abry favorable que je veux me ſauver, & mettre en ſeureté mes affaires. Je ne quitteray point mes douces habitudes, mais j'auray ſoin de me cacher, & me divertiray à petit bruit. Que ſi je viens à eſtre découvert, je verray ſans me remuer prendre mes intereſts à toute la cabale, & je ſeray défendu par elle envers, & contre tous. Enfin, c'eſt là le vray moyen de faire impunément tout ce que je voudray. Je m'érigeray en cenſeur des actions d'autruy, jugeray mal de tout le monde,

& n'auray bonne opinion que de moy. Dés qu'une fois on m'aura choqué tant ſoit peu, je ne pardonneray jamais, & garderay tout doucement une haine irreconciliable. Je feray le vangeur des interêts du Ciel, & ſous ce pretexte commode, je pouſſeray mes Ennemis, je les accuſeray d'impieté, & ſçauray déchaîner contr'eux des zelez indiſcrets, qui ſans connoiſſance de cauſe crieront en public contr'eux, qui les accableront d'injures, & les damneront hautement de leur authorité privée. C'eſt ainſi qu'il faut profiter des foibleſſes des hommes, & qu'un ſage eſprit s'accommode aux vices de ſon ſiecle.

SGANARELLE.

O Ciel! qu'entends-je icy? il ne vous manquoit plus que d'eſtre Hipocrite pour vous achever de tout point, & voila le comble des abominations. Monſieur, cette derniere cy m'emporte, & je ne puis m'empeſcher de parler. Faites-moy tout ce qu'il vous plaira, batez-moy, aſſommez-moy de coups, tuez-moy, ſi vous voulez, il faut que je décharge mon cœur, & qu'en Valet fidele je vous diſe ce que je dois. Sçachez, Monſieur, que tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle ſe briſe : & comme dit fort bien cét Auteur que je ne connois pas, l'homme eſt en ce monde ainſi que l'oiſeau ſur la branche, la branche eſt attachée à l'arbre, qui s'attache à l'arbre ſuit de bons preceptes, les bons preceptes valent mieux que les belles paroles, les belles paroles ſe trouvent à la Cour. A la Cour ſont les Courtiſans, les Courtiſans ſuivent la mode, la mode vient de la fantaiſie, la fantaiſie eſt une faculté de

l'ame, l'ame eſt ce qui nous donne la vie, la vie finit par la mort; la mort nous fait penſer au Ciel, le Ciel eſt au-deſſus de la terre, la terre n'eſt point la mer, la mer eſt ſujette aux orages, les orages tourmentent les Vaiſſeaux, les Vaiſſeaux ont beſoin d'un bon pilote, un bon pilote a de la prudence, la prudence n'eſt point dans les jeunes gens, les jeunes gens doivent obeïſſance aux vieux, les vieux ayment les richeſſes, les richeſſes font les riches, les riches ne ſont pas pauvres, les pauvres ont de la neceſſité, la neceſſité n'a point de loy, qui n'a pas de loy vit en bête brute, & par conſequent vous ſerez damné à tous les Diables.

D. JUAN.

O le beau raiſonnement!

SGANARELLE.

Aprés cela, ſi vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

SCENE III.

D. CARLOS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. CARLOS.

Dom Juan, je vous trouve à propos, & ſuis bien aiſe de vous parler icy plûtoſt que chez vous, pour vous demander vos reſolutions. Vous ſçavez que ce ſoin me regarde, & que je me ſuis en voſtre preſence chargé de cette affaire. Pour moy, je ne le cele point, je ſouhaite fort que les choſes aillent dans la douceur, & il n'y a rien que je ne faſſe pour porter voſtre eſprit à vouloir prendre cette

voye, & pour vous voir publiquement confirmer à ma ſœur le nom de voſtre femme.

D. JUAN *d'un ton hipocrite.*

Helas! je voudrois bien de tout mon cœur vous donner la ſatisfaction que vous ſouhaitez, mais le Ciel s'y oppoſe directement, il a inſpiré à mon ame le deſſein de changer de vie, & je n'ay point d'autres penſées maintenant que de quitter entierement tous les attachemens du monde, de me dépoüiller au plûtoſt de toutes ſortes de vanitez, & de corriger deſormais par une auſtere conduite tous les déreglemens criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeuneſſe.

D. CARLOS.

Ce deſſein, D. Juan, ne choque point ce que je dis, & la compagnie d'une femme legitime peut bien s'accommoder avec les loüables penſées que le Ciel vous inſpire.

D. JUAN.

Helas point du tout, c'eſt un deſſein que voſtre ſœur elle-meſme a pris, elle a reſolu ſa retraite, & nous avons eſté touchez tous deux en meſme temps.

D. CARLOS.

Sa retraite ne peut nous ſatisfaire, pouvant eſtre imputée au mépris que vous feriez d'elle & de nôtre famille, & noſtre honneur demande qu'elle vive avec vous.

D. JUAN.

Je vous aſſure que cela ne ſe peut, j'en avois pour moy toutes les envies du monde, & je me ſuis meſme encore aujourd'huy conſeillé au Ciel

pour cela; mais lors que je l'ay conſulté, j'ay entendu une voix qui m'a dit que je ne devois point ſonger à voſtre ſœur, & qu'avec elle aſſurément je ne ferois point mon ſalut.

D. CARLOS.

Croyez-vous, D. Juan, nous ébloüir par ces belles excuſes?

D. JUAN.

J'obeïs à la voix du Ciel.

D. CARLOS.

Quoy vous voulez que je me paye d'un ſemblable diſcours?

D. JUAN.

C'eſt le Ciel qui le veut ainſi.

D. CARLOS.

Vous aurez fait ſortir ma ſœur d'un Convent pour la laiſſer enſuite?

D. JUAN.

Le Ciel l'ordonne de la ſorte.

D. CARLOS.

Nous ſouffrirons cette tache en noſtre famille?

D. JUAN.

Prenez-vous-en au Ciel.

D. CARLOS.

Et quoy toûjours le Ciel?

D. JUAN.

Le Ciel le ſouhaite comme cela.

D. CARLOS.

Il ſuffit, D. Juan, je vous entends, ce n'eſt pas icy que je veux vous prendre, & le lieu ne le

ſouffre pas; mais avant qu'il ſoit peu, je ſçauray vous trouver.

D. JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez, vous ſçavez que je ne manque point de cœur, & que je ſçay me ſervir de mon épée quand il le faut, je m'en vais paſſer tout à l'heure dans cette petite ruë écartée qui mene au grand Convent, mais je vous declare pour moy, que ce n'eſt point moy qui me veux battre, le Ciel m'en défend la penſée, & ſi vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

D. CARLOS.

Nous verrons, de vray, nous verrons.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Monſieur, quel diable de ſtile prenez-vous là? cecy eſt bien pis que le reſte, & je vous aimerois bien mieux encore comme vous eſtiez auparavant, j'eſperois toûjours de voſtre ſalut, mais c'eſt maintenant que j'en deſeſpere, & je croy que le Ciel qui vous a ſouffert juſques icy, ne pourra ſouffrir du tout cette derniere horreur.

D. JUAN.

Va, va, le Ciel n'eſt pas ſi exact que tu penſes, & ſi toutes les fois que les hommes...

SGANARELLE.

Ah, Monſieur, c'eſt le Ciel qui vous parle, & c'eſt un avis qu'il vous donne.

D. JUAN.

Si le Ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

SCENE V.

D. JUAN, UN SPECTRE *en femme voilée*, SGANARELLE.

LE SPECTRE.

Dom Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miſericorde du Ciel, & s'il ne ſe repent icy, ſa perte eſt reſoluë.

SGANARELLE.

Entendez-vous, Monſieur?

D. JUAN.

Qui oſe tenir ces paroles? je croy connoiſtre cette voix.

SGANARELLE.

Ha, Monſieur, c'eſt un Spectre, je le reconnois au marcher.

D. JUAN.

Spectre, Fantoſme, ou Diable, je veux voir ce que c'eſt.

Le Spectre change de figure, & repreſente le Temps avec ſa faux à la main.

SGANARELLE.

O Ciel! voyez-vous, Monſieur, ce changement de figure?

D. JUAN.

Non, non, rien n'eſt capable de m'imprimer de

la terreur, & je veux éprouver avec mon épée ſi c'eſt un corps ou un eſprit.

Le Spectre s'envole dans le temps que D. Juan le veut fraper.

SGANARELLE.

Ah, Monſieur, rendez-vous à tant de preuves, & jettez-vous viſte dans le repentir.

D. JUAN.

Non, non, il ne ſera pas dit, quoy qu'il arrive, que je ſois capable de me repentir, allons, ſuis-moy.

SCENE VI.

LA STATUE, D. JUAN, SGANARELLE.

LA STATUE.

Arreſtez, D. Juan, vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moy.

D. JUAN.

Oüy, où faut-il aller?

LA STATUE.

Donnez-moy la main.

D. JUAN.

La voila.

LA STATUE.

D. Juan, l'endurciſſement au peché traîne une mort funeſte, & les graces du Ciel que l'on renvoye, ouvrent un chemin à ſa foudre.

D. JUAN.

O Ciel, que ſens-je? un feu inviſible me brûle,

je n'en puis plus, & tout mon corps devient un braſier ardent, ah!

Le tonnerre tombe avec un grand bruit & de grands éclairs ſur D. Juan, la terre s'ouvre & l'abyſme, & il ſort de grands feux de l'endroit où il eſt tombé.

SGANARELLE.

* Ah, mes gages! mes gages! * Voila par ſa mort un chacun ſatisfait, Ciel offencé, Loix violées, filles ſeduites, familles deshonorées, parens outragez, femmes miſes à mal, maris pouſſez à bout, tout le monde eſt content; il n'y a que moy ſeul de malheureux, qui aprés tant d'années de ſervice, n'ay point d'autre recompenſe que de voir à mes yeux l'impieté de mon Maître, punie par le plus épouvantable châtiment du monde. * Mes gages, mes gages, mes gages! *

FIN.

NOTES & VARIANTES.

LA CRITIQVE DE L'ESCOLE DES FEMMES.

Page 1. Cette comédie fut repréſentée pour la première fois à Paris, ſur le théâtre du Palais-Royal, le 1er juin 1663.

P. 3. *La reine-mere.* Anne d'Autriche, mère de Louis XIV.

— *Avoir* l'honneur.

P. 4. Et tres-*obligé* ſerviteur.

P. 9. *Turlupinades.* Legrand, acteur de l'Hôtel de Bourgogne, qui s'appelait Belleville dans la tragédie, prenait le nom de Turlupin dans la farce ; c'eſt de là que vient le mot turlupinade.

P. 14. Je l'ay *apporté* du Palais Royal.

P. 24. *Approche-le.*

P. 27. Dieu me *ſauve.*

— *Vn de nos amis qui ſe rendit ridicule.* Il s'agit d'un nommé Plapiſſon.

P. 28. *Demy Loüis d'or.* Le prix des premières places était de 3 livres 10 ſous, la moitié du louis d'or qui valait 7 francs.

P. 28. Debout *ou* aſſis *l'on* peut donner...

P. 32. *Lyſidas*. Bourſault, qui s'était cru attaqué dans le portrait de Lyſidas, fit jouer *Le Portrait du peintre ou La Contre-critique de l'Ecole des femmes*, auquel Molière répondit par l'*Impromptu de Verſailles*.

P. 36. *Les autres Comediens*. C'eſt-à-dire ceux de l'Hôtel de Bourgogne.

P. 37. N'allons point nous appliquer *à* nous meſmes.

P. 39. *Y a-t-il aſſez de pommes en Normandie*. Alluſion à l'uſage de jeter des pommes aux acteurs qui déplaiſaient ſoit à cauſe de leur rôle, ſoit à cauſe de leur jeu.

P. 41. N'eſt pas moins difficile que l'autre.

P. 45. Diſputes *embaraſſantes*.

P. 46. Que nous devons ſentir nous-meſmes.

P. 52. Par les choſes *dont* il a crû faire la ſeureté de ſes précautions.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

P. 57. Cette pièce fut compoſée en réponſe de la comédie de Bourſault ayant pour titre : *Le Portrait du peintre ou La Contre-critique de l'Ecole des femmes*.

P. 66. *Leurs jours de Comedies ſont les meſmes que les noſtres*. Les jours de repréſentation de la troupe de Molière et de celle de l'Hôtel de Bourgogne étaient les mardis, les vendredis & les dimanches.

P. 67. *Un Roy d'une vaſte circonference*. Alluſion à l'exceſſive groſſeur de Montfleury.

P. 72. *Prêter des charités à quelqu'un*, ſignifie le calomnier en lui attribuant une choſe défavorable qu'il n'a pas faite ou dite. (Littré.)

P. 88. *Honneſtes diableſſes.* Alluſion au vers ſuivant de l'*École des femmes* (t. II, p. 275) :

Ces dragons de vertu, ces honneſtes Diableſſes.

P. 97. *Un neceſſaire.* C'eſt-à-dire un homme empreſſé, qui ſe mêle de tout.

LE MARIAGE FORCÉ.

P. 101. Cette comédie, repréſentée pour la première fois au Louvre, le 29 janvier 1664, en trois actes & avec *Le Ballet du Roy*, ne fut jouée à Paris, ſur le théâtre du Palais-Royal, que le 15 février.

P. 106. *Je revins en cinquante-deux.*

GERONIMO.

De cinquante-deux à ſoixante-quatre...

P. 111. . . . . O le beau Mariage ! ô le beau Mariage!

Ce qu'il repete pluſieurs fois en s'en allant.

P. 113. *Cadeau.* Anciennement fête que l'on donnait principalement à des femmes, partie de plaiſir.

P. 115. Un Homme *ignare de toute bonne diſcipline*, banniſſable de la Republique des Lettres.

— Je te ſoûtiendray par viues raiſons, *je te montreray par Ariſtote, le Philoſophe des Philoſophes*, que tu es vn Ignorant.

P. 116. *Toto Cœlo, tota via aberras.* Tu erres par tout le ciel, par toute la terre.

— *Sillogiſme in balordo.* C'eſt-à-dire Syllogiſme d'un balourd.

P. 117. *Pugnis & calcibus, Vnguibus & roſtro.* Des poings & des pieds, des ongles & du bec.

— Devroient *mourir* de honte.

P. 118. C'eſt *ainſi qu'il* faut parler.

P. 119. *Datur vacuum in rerum natura.* Le vide exiſte dans la nature.

P. 121. Non, non François, *François, François.*

P. 122. L'autre eſt pour *la vulgaire* & la maternelle.

— *Ha, ha?* Sur une difficulté de Philoſophie...

P. 124. SGANARELLE.

Il pouſſe le Docteur dans ſa maiſon, & tire la Porte pour l'empeſcher de ſortir.

Peſte de l'Homme.

PANCRACE au dedans de la maiſon.

Oüy la parole eſt animi index, & ſpeculum. *C'eſt le Truchement du Cœur; c'eſt l'Image de l'Ame;*

Pancrace monte à la feneſtre, & continuë; Et Sganarelle quitte la porte.

C'eſt un Miroir qui nous repreſente naïvement les Secrets les plus Arcanes de nos Individus. *Et puiſque vous avez la faculté de ratiociner, & de parler tout enſemble, à quoy tient-il que vous ne vous ſerviez de la parole pour me faire entendre voſtre penſée?*

SGANARELLE.

C'eſt ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE.

Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE.

Je dis donc, Monſieur le Docteur, que...

PANCRACE.

Mais, ſur tout, ſoyez bref.

SGANARELLE.

Je le ſeray.

PANCRACE.

Evitez la Prolixité.

SGANARELLE.

Hé ! Monſi...

PANCRACE.

Tranchez-moy voſtre diſcours d'un Apophtegme à la Laconienne.

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE.

Point d'Embages, de Circonlocution.

Sganarelle de dépit de ne pouvoir parler, ramaſſe des pierres pour en caſſer la teſte du Docteur.

Hé quoy ? vous vous emportez au lieu de vous expliquer; allez vous eſtes plus impertinent que celuy qui m'a voulu ſoûtenir qu'il faut dire la Forme d'un Chapeau; & je vous prouveray en toute rencontre, par raiſons demonſtratives & convaincantes, & par Argumens in Barbara, *que vous n'eſtes, & ne ſerez jamais, qu'une pecore, & que je ſuis, & ſeray toûjours,* in utroque Iure, *le Docteur Pancrace.*

Le Docteur ſort de la maiſon.

SGANARELLE.

Quel diable de babillart.

PANCRACE.

Homme de Lettre, Homme d'Erudition.

SGANARELLE.

Encor...

PANCRACE.

Homme de ſuffiſance, Homme de capacité. S'en allant. *Homme conſommé dans toutes les Sciences Naturelles, Morales & Politiques.* Revenant. *Homme ſçavant, ſçavantiſſime,* per omnes modos & caſus. S'en allant. *Homme qui poſſede,* Superlative, *Fables, Mithologies & Hiſtoires.* Revenant. *Grammaire, Poëſie, Rhetorique, Dialectique, & Sophiſtique.* S'en allant. *Mathematique, Arithmetique, Optique, Onirocritique, Phiſique, & Mathematique.* Revenant. *Coſmimometrie, Geometrie, Architecture, Speculoire,*

& Speculatoire. En s'en allant. *Medecine, Aſtronomie, Aſtrologie, Phiſionomie, Metopoſcopie, Chiromancie, Geomantie, &c.*

P. 130. *Avec la Croix dedans.* C'eſt-à-dire, une pièce de monnaie dite à la croix.

LE MARIAGE FORCÉ.

BALLET.

P. 143. C'eſt le livret du ballet qui figurait lors de la première repréſentation du *Mariage forcé* & qui fut enſuite ſupprimé.

P. 148. *Qui ſont contents de luy.* Toutes les éditions modernes portent : *qui ſont connus de luy.*

P. 152. Tu me prends, Béliſe, pour un aveugle, mais je vois bien tes rigueurs. Ton dédain eſt ſi évident, que pour le voir, il ne faut pas d'yeux.

Mon amour eſt bien grand, mais ma douleur n'eſt pas moindre. Le ſommeil calme l'un, mais rien ne peut adoucir l'autre.

Je ſaurais, Béliſe, garder le ſecret de tes faveurs, mais je ne puis empêcher ma douleur d'éclater.

LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

P. 155. Quoique cette relation ne ſoit pas de Molière, nous croyons devoir la reproduire, car elle ſe trouve dans la première édition de *La Princeſſe d'Elide* & eſt reproduite dans la réimpreſſion de La Grange & Vinot.

P. 160. *Atlas.* Dans l'Arioſte le nom de ce perſonnage eſt Atlant.

P. 161. *Nec ceſſo, nec erro.* Jamais je ne me repoſe, jamais je ne m'égare.

— *De mis golpes mi ruido.* De mes coups (naît) mon bruit.

— *Fidelis & audax.* Fidèle & audacieux.

P. 162. *Madrigal.* Ces vers & les ſuivants ſont de Benſerade.

P. 168. *Le Sieur Millet.* Cocher du roi.

P. 169. *Et quieſcente paueſcunt.* Et même quand il dort, ils s'effrayent.

— *Ex candore decus.* La blancheur fait ſon mérite.

— *Longe leuis aura feret.* Un léger ſouffle le portera loin.

— *Splendor ab obſequio.* Sa gloire eſt dans l'obéiſſance.

— *Non fia mai ſciolto.* Il ne ſera jamais rompu.

— *Chieto fuor, commoto dentro.* Calme au dehors, agité au dedans.

P. 170. *Vni militat Aſtro.* Pour un ſeul aſtre il combat.

— *Vix æquat fama labores.* Sa renommée égale à peine ſes travaux.

— *No quiero menos.* Je n'ambitionne pas moins.

— *Hoc juvat uri.* Il lui plaît d'en être enflammé.

— *Certo ferit.* Il frappe à coup ſûr.

P. 171. Le préſident de Périgny eſt l'auteur des vers qui ſe trouvent dans la dernière partie de cette première journée.

P. 178. *Ronde* d'un coſté, où l'on devoit couvrir & *garnie* de fleurs de l'*autre côté.*

P. 191. Et tu ſçais que l'orgueil...

P. 192. *Iphitas* ou Iphitus eſt le roi d'Élide qui rétablit les jeux olympiques.

P. 193. Que deffend ſeulement une *ſimple* froideur.

P. 229. *Quand il employeroit.* C'eſt ainſi dans l'édition originale & dans celle de 1682; il y a *aſſembleroit* dans l'édition de 1734.

P. 243. *Comme le chien du Iardinier.* Alluſion au proverbe : Il eſt comme le chien du jardinier, qui ne mange point de choux & n'en laiſſe pas manger aux autres.

P. 265. *Molier.* Il s'agit du danſeur & non du poëte.

P. 271. Le ſoir Sa Majeſté fit joüer *les trois premiers Actes d'une* Comedie nommée Tartuffe.

P. 272. Son extreme delicateſſe pour les choſes de la Religion *euſt de la peine* à ſouffrir cette reſſemblance du vice avec la vertu.

— Il défendit *cette Comedie pour le public, juſques à ce qu'elle fût entierement achevée, & examinée par des gens capables d'en juger,* pour n'en pas laiſſer abuſer...

P. 273. *Bontemps.* Valet de chambre du roi.

— *De Launay.* Intendant des menus.

DOM JUAN.

P. 275. Cette pièce fut imprimée pour la première fois en 1682 telle qu'elle avait été jouée; mais le lieutenant général de police, M. de la Reynie, ne tarda pas à ordonner de remplacer par des cartons la ſcène du Pauvre & pluſieurs autres paſſages qui furent reproduits avec variantes et additions dans les éditions d'Amſterdam, 1683, & de Bruxelles, 1694. C'eſt ſeulement en 1825 que la découverte d'un exemplaire non cartonné permit de donner le texte primitif; nous le reproduiſons en y ajoutant, avec des astérisques (* *), les paſſages qui ne ſe trouvent que dans les éditions de 1683 & 1694, & nous

indiquons, dans les notes & variantes, les parties ſupprimées ou remaniées dans les exemplaires cartonnés.

P. 280. Un enragé, un chien, un *Démon*, un Turc, un Heretique, qui ne croit, ny Ciel, ny Enfer, ny *Diable*, qui paſſe cette vie en veritable beſte brute.

— Qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on luy peut faire.

P. 286. Se joüer ainſi du *mariage, qui...*

— Va, va, c'eſt une affaire *que je ſçauray bien démêler* ſans que tu t'en mettes en peine.

— Ma foy, Monſieur, *vous faites* une méchante raillerie.

— Vous ſçavez ce que vous faites vous, & ſi vous *eſtes libertin*, vous avez vos raiſons; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde, *qui le ſont*, ſans ſçavoir pourquoy.

P. 287. Le paſſage ſuivant ne ſe trouve pas dans les exemplaires cartonnés : Oſez-vous bien ainſi vous joüer au Ciel, & ne tremblez-vous point de vous mocquer comme vous faites des choſes les plus ſaintes?

— Apprenez de moy, qui ſuis voſtre Valet, que *les libertins ne ſont jamais une bonne fin.*

P. 288. Et *ne* craignez-vous rien ?

P. 294. Le paſſage ſuivant a été ſupprimé :

D. JUAN.

Sganarelle, le Ciel!

SGANARELLE.

Vraiment oüy, nous nous mocquons bien de cela nous autres.

P. 297. *T'as eſté au trépaſſement d'un chat...* Alluſion à une ſuperſtition populaire.

P. 298. *Ardez.* Abréviation de regardez.

— *Il en avoit pour ſa maine de ſéves.* C'eſt-à-dire, il

avait ſon compte. La mine était une meſure de capacité.

P. 299. *Garderobe.* Ce mot, au maſculin, ſignifiait un tablier de toile.

— *Brichet.* Eſtomac.

P. 316. *Bec jaune.* Alluſion aux oiſeaux qui, en naiſſant, ont le bec jaune ; c'eſt-à-dire, être jeune & naïf.

— *Camuſe.* Embarraſſée, interdite comme les perſonnes qui ont un pied de nez.

P. 323. *Vin hemetique.* Alluſion à la querelle qui exiſtait entre les médecins au ſujet de l'antimoine.

— *Fait bruire ſes fuſeaux.* C'est-à-dire, fait grand bruit dans le monde.

P. 324. Je veux ſçavoir vos penſées à fonds, *& vous connoiſtre vn peu mieux que je ne fais : çà quand voulez-vous mettre fin à vos débauches, & mener la vie d'un honneſte homme ?*

D. JUAN leve la main pour luy donner un ſoufflet.

Ah, maiſtre ſot ! vous allez d'abord aux remontrances.

SGANARELLE en ſe reculant.

Morbleu, je ſuis bien ſot en effet de vouloir m'amuſer à raiſonner avec vous ; faites tout ce que vous voudrez, il m'importe bien que vous vous perdiez ou non, & que...

D. JUAN en colere.

Tay-toy. Songeons à noſtre affaire. Ne ſerions-nous point égarez ? appelle cét homme que voila là-bas pour luy demander le chemin.

— *Moine bourru.* Fantôme, revenant, qui était un objet de ſuperſtition. (Littré.)

P. 327. Au lieu de *Le Pauvre,* il y a *Franciſque* dans les exemplaires cartonnés.

— D. JUAN.

Je te ſuis bien obligé, mon amy, & je te rends graces de tout mon cœur *de ton bon avis.*

SGANARELLE regardant dans la foreſt.

Ha, Monſieur, quel bruit, quel cliquetis!

D. JUAN en ſe retournant.

Que voy-je là, un homme attaqué par trois autres? la partie eſt trop inégale, & je ne dois pas ſouffrir cette laſcheté.

Il court au lieu du combat.

P. 329. Dans l'édition non cartonnée, après ces mots: *à mettre ſous les dents*, la ſcène ſe termine ainſi :

D. JUAN.

Je te veux donner un loüis d'or, & je te le donne pour l'amour de l'humanité. Mais que voy-je là?

P. 348. *Chevir.* Venir à bout de quelque choſe.

P. 366. Je ſuis bien-aiſe d'avoir un témoin des veritables motifs qui m'engagent à faire les choſes.

— Quoy? *toûjours libertin & débauché,* vous voulez cependant vous eriger en homme de bien?

— Le paſſage : Le perſonnage d'homme de bien eſt le meilleur de tous les perſonnages qu'on puiſſe joüer aujourd'hui, & a été ſupprimé.

367. Ceux-là, dis-je, ſont *le plus ſouvent* les dupes de autres.

— Le paſſage : qui ſe ſont fait un bouclier du manteau de la religion, a été retranché.

— Sous *un dehors* reſpecté.

— C'est ſous cét abry favorable que je veux mettre en ſeureté mes affaires.

— A toute *ma* cabale.

P. 368. Je feray le vangeur *de la vertu opprimée.*

— Crieront contr'eux.

P. 369. Dans l'édition cartonnée, après les mots : La vie finit par la mort..., Sganarelle ajoute ſeulement : *hé... ſongez à ce que vous deviendrez.*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
La Critique de l'Escole des Femmes.	1
L'Impromptu de Versailles.	57
Le Mariage Forcé, Comedie.	101
Le Mariage Forcé, Ballet.	143
Les Plaisirs de l'Isle enchantée. . .	155
La Princesse d'Elide.	188
Dom Juan.	275
Notes & Variantes.	377

Imprimé

PAR J. CLAYE.

POUR

A LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

233137